G. FAUTRAS
ET H. PROVOST

AUX ENFANTS
DE FRANCE

SG

LAPERSONNE

AUX ENFANTS DE FRANCE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



 L'INSPIRATION LYRIQUE.

GUSTAVE FAUTRAS ET HENRI PROVOST

AUX ENFANTS DE FRANCE

CHANTS DE L'ÉCOLE ET DE LA FAMILLE

A UNE ET A DEUX VOIX

> « N'ayez aucune confiance en celui que
> « l'harmonie de doux sons n'émeut pas... »
> (SHAKESPEARE.)

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

DU CHANT

ET DE SON INFLUENCE MORALE ET PATRIOTIQUE

C'est à votre intention, ô chers enfants de France, que ce livre a été composé; c'est pour vos voix argentines, si fraîches et si pures, qu'ont été brodées sans prétention, sur des poésies variées, empruntées à des auteurs contemporains connus et aimés, ces mélodies au rythme facile dont vous pouvez faire résonner le foyer et l'école.

Le chant est de votre âge : c'est l'attrait, la gaieté, l'animation, la vie, — et la maison où l'on ne chante pas ne peut être comparée qu'à une cage déserte, à une volière sans gazouillements.

Et ne croyez pas que ce soit là un privilège de grand seigneur, un bagage inutile et superflu, qui n'inspire que des goûts frivoles et mondains. Ne dites pas non plus, en manière d'excuse, que vous n'êtes pas nés musiciens : est-ce que l'Italien lui-même naît violoniste, ou le Franc-Comtois horloger?

Nos voisins d'outre-Rhin ont sur ce point des idées tout autres. Ceux d'entre nous qui furent témoins ou acteurs dans le drame lugubre de 1870, ont dans l'oreille encore l'écho guttural des *lieder* allemands qui retentirent alors sur la terre de France, à la ville comme à la campagne, dans le salon du riche comme sous la chaumière du pauvre. Les airs fantastiques des opéras

populaires, les notes vibrantes des hymnes nationaux, les bercements mélancoliques des légendes rhénanes que fit entendre partout l'envahisseur, attestèrent manifestement que la musique et le chant avaient été pour lui des auxiliaires précieux dans l'œuvre de préparation de la revanche d'Iéna.

C'est que le chant, dont on doit tirer parti pour la formation du goût et le développement du sens esthétique, est surtout un agent puissant d'éducation patriotique et d'éducation morale. Non seulement il enrichit l'esprit et lui donne une teinte artistique, mais il entretient encore le sentiment national, et de son charme pénétrant se dégage une action bienfaisante qui, à notre insu même, tempère nos passions, nous calme et nous rend meilleurs. Quand la mélodie et la poésie, comme cela doit être, sont vraiment sœurs de même caractère, que l'une et l'autre se complètent et se confondent, que le rythme musical traduit sans effort comme sans recherche la pensée littéraire, il reste en nous, des paroles chantées et choisies avec discernement, des idées saines et réconfortantes, des vérités palpables dont la mémoire garde mieux le souvenir. La simplicité, la douceur ou la mélancolie, la naïveté ou l'enthousiasme, le conseil sérieux ou la joie récréative, la tendresse souriante ou l'ardeur impétueuse, tout ce qui est honnête et bon, noble et généreux, tout ce qui concourt à développer le sens moral, à le vivifier et à le fortifier, peut et doit se refléter dans le langage musical. N'adoucit-il pas les mœurs, comme le dit un adage connu, synthétisant par là son influence moralisatrice?

Si le chant, individuellement, nous touche et nous impressionne; si une mélodie suave et plaintive fait surgir à nos cils une larme d'attendrissement; si les accents entraînants d'un hymne guerrier excitent notre courage et enflamment notre patriotisme, il exerce sur les masses prises dans leur ensemble une action autrement efficace encore, et tous les partis qui se sont agités au cours de notre histoire n'ont pas négligé d'en tirer profit.

Dès le temps de la Fronde, le cardinal de Retz ne prétendait-

il pas gouverner Paris avec des chansons et abattre Mazarin avec les refrains que ressassait son régiment de Corinthe?

Et lorsque Michelet nous parle de la fête de la Fédération, ne voyons-nous pas que les députations de toutes les provinces de France qui se rendirent à Paris pour célébrer la prise de la Bastille et le triomphe de la liberté, répétaient avec une gaieté héroïque, en traversant les villages, un chant qui, suivant l'allure de la Révolution elle-même, avait, en 1790, un caractère de modération, d'union, de pacification, — mais qui plus tard, abrégé, concentré dans une ronde de fureur et de vertige, devint l'affreux *Ça ira,* le chant meurtrier de 1793?

Peut-on nier, enfin, l'effet produit par un refrain militaire sur un régiment en marche? Pour oublier la fatigue du chemin et la longueur de l'étape, nos braves troupiers ne s'entraînent-ils pas les uns les autres en chantant à gorge pleine : *Y a la goutte à boire, là-haut?* — On ne saurait protester contre le choix du couplet, car on sait, quand sonne la charge et que le canon gronde, quelle *goutte* les attend là-bas, au sommet de la colline, à la lisière du bois, ces chers petits soldats dont l'âme est si vaillante!

En résumé, par le sentiment mélodique qu'il traduit et qui se répercute sur notre sensibilité, le langage musical nous rend tour à tour gais ou mélancoliques, joyeux ou tristes; il provoque le rire ou nous arrache des larmes; il peut jeter l'effroi, l'épouvante, la terreur dans l'âme, mais il peut aussi ranimer notre courage, exciter notre ardeur, exalter notre patriotisme, faire bondir notre cœur et bouillonner dans nos veines un sang plus vif et plus chaud.

Et cette influence n'est point éphémère : elle subsiste en nous, et notre vie s'en imprègne. Les chants appris dès l'âge le plus tendre restent dans la mémoire; on ne les oublie jamais, — et plus tard, c'est quelquefois un refrain d'enfance, jaillissant subitement de nos souvenirs, qui nous soutient à l'heure du danger et nous préserve de toute défaillance.

*
* *

Le chant puise son inspiration à des sources variées, mais tout ce qui peut se chanter se rattache, de loin ou de près, à la *Famille,* à l'*École,* à la *Patrie,* à la *Nature :* c'est la division même de cet ouvrage, auquel nous croyons utile d'ajouter nos *Hymnes nationaux.*

Au sein de la **Famille**, chantons d'abord l'*amitié,* c'est-à-dire le lien puissant qui unit tous les membres du corps social, — l'amitié vraie, celle qui naît de l'affinité des goûts et des sentiments, qui rapproche les cœurs et les confond dans une commune pensée, dans un même idéal, cette amitié qui nous soutient, pénètre au fond de nous-mêmes, adoucit nos chagrins et nous tisse des jours souriants. Si le malheur nous assaille, si l'adversité nous frappe, n'est-ce pas l'amitié qui nous vient consoler, qui nous réconforte et nous redonne l'espoir? Heureux l'enfant qui sait se faire aimer et qui se voit entouré plus tard de concours empressés, de dévouements inaltérables et d'affections désintéressées !

Chantons ensuite tout ce qui ennoblit l'humanité, les idées généreuses, les grands principes sur lesquels repose la morale universelle, — l'honnêteté, la probité, la loyauté, — le dévouement, le courage et l'héroïsme, — la tolérance, l'esprit d'union et de fraternité; — chantons la *justice* et la *charité,* ces deux sœurs étroitement unies, dont les préceptes fondamentaux doivent constamment régler notre conduite et guider notre vie.

Chantons aussi l'atelier, qui fait vivre la famille; chantons le *travail* et les travailleurs! Le travail, c'est le lot de chacun ici-bas, c'est la loi qui régit notre existence : « Il faut qu'on travaille, ou de l'esprit ou de la main, nous dit Victor de Laprade... Ne plus travailler, c'est mourir. » Assurément, cette loi est dure

quelquefois, et l'ouvrier des champs, en particulier, en connaît toutes les rigueurs. La terre est difficile à cultiver; ce n'est pas l'engrais seul qui féconde le sillon, c'est avant tout la sueur du laboureur. Mais il faut que le monde vive : que deviendrions-nous si chaque année le sol ne se couvrait pas de moissons dorées, si le meunier n'avait plus à moudre de grain, le boulanger à pétrir de pâte? — Au vigneron, de même, est réservé un sort pénible : la vigne réclame mille soins, mais elle le récompense de ses efforts, et grâce à lui les tonneaux s'emplissent, le vin sur nos tables pétille, et sa chaleur nous est fortifiante! — La paresse engendre la misère et les vices, le travail amène l'aisance et le bonheur. Dès l'école, enfants, soyez laborieux, montrez-vous courageux, ne reculez pas devant la tâche; il vous faut apprendre bien des choses, vous en ignorerez beaucoup d'autres; mais ce qu'il importe de savoir, ce dont vous devez vous pénétrer surtout, c'est que le travail est un devoir, et le plus saint des devoirs. Honorez-le, glorifiez-le, et souvenez-vous qu'un labeur énergique et persévérant peut conduire aux plus hautes situations; — qu'un homme courbé sur l'araire, Cincinnatus, est devenu dictateur romain; — qu'un pâtre, Sixte-Quint, est monté sur le trône de saint Pierre; — qu'un charpentier, Lincoln, fut président de la République des États-Unis, — et qu'un armateur qui a fait lui-même son éducation et sa fortune, M. Félix Faure, était naguère le premier magistrat de la République française!

Chantons encore, au foyer domestique, l'*enfant* lui-même et sa silhouette gracieuse. Rappelons-nous les vers admirables que lui a consacrés Victor Hugo, les strophes où il en parle avec un amour et une tendresse infinis, avec une richesse de pensée qui le dispute à la variété des images. Le jeune enfant apporte dans la famille la joie, la gaieté, le bonheur et la paix. C'est un rayon de lumière qui éclaire l'âtre d'une lueur réjouissante et douce. Dans ses beaux yeux brillent la candeur et l'innocence; il ne connaît ni le mal ni la perversité; ses mains mignonnes sont pures de

tout acte répréhensible; ses petits pieds ignorent qu'il existe des chemins où l'on ne doit pas s'engager; sa chevelure blonde lui fait, comme aux anges, une éblouissante auréole. Il est beau et ne sait que sourire dans l'épanouissement de sa jeune intelligence : accessible à toute croyance, voulant tout savoir, cherchant à tout dire, allant à chaque instant de l'étonnement au ravissement, il voit ses plus gros chagrins calmés par un mot de sa mère, ses pleurs les plus amers séchés par un baiser! — Et le poète n'aperçoit que tristesse et solitude dans la maison où ne retentit pas l'éclat de voix cristallines, où ne s'ébattent point des enfants aux cris joyeux : c'est pour lui comme une ruche déserte, une cage vide, un été privé de fleurs...

L'*amour des parents* n'est-il pas aussi un grand inspirateur lyrique? Voici une jeune mère qui endort sa fillette adorée et qui la berce de ses mots les plus doux, de ses promesses les plus tentantes. Le soir vient, la brune s'étend sur la prairie : c'est l'heure où l'oiseau tait son chant, où il regagne son nid au fond du bois, l'heure où les insectes ailés, les papillons brillants, arrêtent leur vol et se cachent sous la feuillée; c'est l'heure aussi où, sous les baisers des mères, doit cesser le gazouillis des petits enfants, l'heure où doivent se clore leurs grands yeux pleins de l'azur du ciel. Un sourire ineffable flotte sur le visage de l'enfant endormi, un souffle imperceptible sort de ses lèvres entr'ouvertes, un rayonnement angélique éclaire sa chevelure soyeuse; — et la mère heureuse, le cœur gonflé de tendresse, voudrait pouvoir, à son réveil, lui offrir toutes les étoiles du firmament, toutes les fleurs rares du jardin, toutes les pierres précieuses du plus vif éclat! Elle l'admire dans son blanc berceau et murmure à son oreille cette parole qui résume le plus profond amour : « O ma mignonne, fais ton dodo! »

L'affection paternelle a les mêmes droits dans nos évocations mélodiques. Tout le monde connaît l'hymne d'amour que nous a donné Clovis Hugues, ce félibre à la langue sonore et vibrante, animée d'un souffle généreux et d'une émotion péné-

trante : sa Mireille est là, dans son nid d'oiseau, et il l'endort au doux chant de ses vers dans le pays des cigales. Avec quelle sollicitude jalouse il veille sur son sommeil, avec quels transports d'attendrissement il la bénit, avec quelle grâce touchante il détaille sa gentillesse et sa beauté, son nom rayonnant, ses bras potelés, ses pieds mignons, ses grands yeux bleus, son front radieux et pur ! Le tableau est plein de charme assurément, mais l'amour seul d'un père le pouvait peindre en un langage poétique aussi exquis...

*
* *

L'École, enfants, ne doit-elle pas, elle aussi, et par vous surtout, être fêtée et chantée gaiement? C'est là que, tout jeunes, vous attend le sourire accueillant du maître qui chasse de votre âme craintive l'appréhension naturelle du premier départ de la maison paternelle. Avec l'âge, vous comprenez d'ailleurs ce que vous y venez chercher : c'est pour lui-même, pour le soustraire à l'ignorance et à ses funestes conséquences, que la loi oblige tout enfant à acquérir aujourd'hui une instruction solide, qui l'arme pour la lutte de la vie; — et celui qui, par sa faute, laisse passer sans profit les heures consacrées à l'étude, en éprouvera plus tard d'amers regrets. L'école alors, avec ses jeux, ses bourdonnements, son travail régulier, son existence animée, lui apparaîtra comme un sanctuaire privilégié, où il voudrait pouvoir retourner. Et c'est pour cela qu'elle doit éveiller en nous le sentiment attendri de la reconnaissance et garder une large place dans notre souvenir et dans notre cœur.

Il importe, en notre pays de France, que l'ignorance maudite soit chassée de tous ses repaires; que, dans le village le plus ténébreux, l'obscurité disparaisse devant la lumière ; que partout l'alphabet accomplisse son œuvre morale et salutaire! — Les jeunes enfants, pour qui le jeu a tant de charme, aimeraient

mieux certainement jouir toujours d'une entière liberté, courir follement dans la campagne ensoleillée, cueillir les fleurs des champs, attraper les papillons dorés, rire et chanter le long des chemins et dans les grands bois! Mais non, sous leurs têtes blondes et frivoles, ils sont raisonnables déjà : ils savent que le devoir et l'intérêt à la fois leur commandent de travailler, qu'ils doivent être obéissants, studieux et appliqués; qu'il faut apprendre les pages parfois arides du livre que leurs doigts feuillettent et que leurs lèvres épellent. On leur a dit que « quiconque sait lire est un homme sauvé », que l'école est le temple du Progrès où s'enrichit l'esprit, où se forme le cœur, où se trempe le caractère, — et ils y viennent gais, joyeux, attentifs, pour que la famille soit heureuse et fière de leurs succès, pour que la France puisse compter sur le concours efficace de tous ses fils, pour que la République ait en eux des citoyens éclairés, d'autant plus forts qu'ils seront plus instruits!

L'écolier actif prépare, en effet, les destinées glorieuses de sa Patrie : c'est la fleur qui rajeunit l'arbre et lui donne une vigueur nouvelle. Mais pour récolter, il faut semer, — et le livre, le crayon et la plume, voilà le bon grain qu'il convient d'utiliser pour ne laisser aucune place à l'ivraie, c'est-à-dire à l'erreur, aux préjugés, à l'ignorance; voilà l'instrument qui donne le moyen de se défendre contre ceux qui cherchent à nous exploiter ou à nous dépouiller. Il faut des « clartés de tout », a dit Molière, et on n'en possède jamais trop, même pour labourer et cultiver son champ.

L'école est un foyer de moralisation qui ne saurait être assez vénéré : plus elle se développe, plus la prison devient étroite. C'est elle qui pétrit l'avenir, qui fait s'acheminer l'humanité dans la voie du bien, — et c'est vers elle, dans les jours de tristesse nationale surtout, que se portent, anxieux, les regards des populations, car elle est le suprême espoir de tous ceux — et ils sont légion — qui ont gardé intacts un cœur honnête, une foi patriotique vivace et une âme vraiment française.

*
* *

Dans tous les temps et chez tous les peuples, la **Patrie**, par l'idée sublime qu'elle représente, par les sentiments multiples qu'elle évoque, par l'emblème sacré qui la symbolise, a été une source inépuisable de poèmes lyriques et de chants enthousiastes. On ne se lasse pas de chanter ce qu'on aime, — et qui donc n'aime pas sa Patrie, cette mère commune si digne de l'affection de tous ses enfants?

Voici d'abord le *village* natal, qui a pour nous un attrait spécial, un charme particulier que d'autres ne peuvent goûter ; celui qui l'a quitté n'y revient jamais sans une émotion tendre et douce, sans un battement de cœur plus précipité. Voyez ce montagnard dont parle Charles Nodier, qui, après une longue absence, retourne, avec l'espoir d'y terminer ses jours dans le repos et la tranquillité, vers les lieux qui ont bercé son enfance et qu'il a tant aimés! Il va de nouveau contempler les Alples, « avec leurs grands sommets » et leurs roches escarpées; il va retrouver tout ce qui jadis impressionna sa jeune âme : la maison où s'écoulèrent ses premières années, le clocher penché de l'église, les buissons d'aubépine, les églantiers et les pervenches, les tapis de mousse qu'abritent les verts sapins, et les fleurs pâles de la bruyère, et l'onde murmurante du ruisseau, et le gazon naissant de la prairie... Comme cette pensée gonfle son cœur, le réjouit et accélère ses pas!

L'attachement aux lieux où nous sommes nés n'est d'ailleurs que le principe d'un amour plus vaste et plus profond, celui de la Patrie tout entière, qui inspire les plus nobles dévouements et le sacrifice de la vie même.

Un poète aimé, Eugène Manuel, nous montre, dans son *Chant de mort,* que le vieil Horace ne personnifie pas seul le patriotisme sublime et farouche, et il nous fait admirer ce sentiment

dans l'âme d'un père aux cheveux blancs qui, sourd aux exhortations de ses trois enfants, les veut suivre sur les champs de bataille et payer comme eux sa dette à la Patrie pendant les jours néfastes de l'année terrible. — Le malheur l'accable : le plus jeune de ses fils, décoré pour sa bravoure, tombe le premier sous les balles ennemies ; mais c'est en vain que les deux autres supplient leur père de rejoindre son foyer : il restera pour prendre part à la vengeance. — Les revers s'accumulent, les désastres succèdent aux désastres : à son tour, le second enfant, sous ses yeux, est mortellement frappé ; mais rien ne l'abat : il affrontera plus que jamais tous les dangers pour assouvir son amer ressentiment. — Hélas! la fatalité est inexorable, les deuils se multiplient : son troisième fils succombe, et, comme les autres, il n'aura pas même une tombe au cimetière du village. Mais le vieux volontaire, songeant à la Patrie qui lui impose ce cruel sacrifice, tait sa douleur, reprend courage, et sombre, la haine au cœur, plein d'une héroïque abnégation, il continue seul la campagne meurtrière et se lance de nouveau dans le feu des combats...

Le passé glorieux de la France vaut, à lui seul, d'être longuement et chaleureusement chanté. Mais sans remonter le cours entier de notre histoire, sans célébrer toujours ou Tolbiac ou Bouvines, regardons près de nous et n'oublions pas que, de l'autre côté du Rhin, on a fêté bruyamment naguère les anniversaires sanglants de Wissembourg, de Forbach et de Sedan.

Chantons *Coulmiers,* par exemple, et glorifions ce petit village où, le 9 novembre 1870, les jeunes soldats improvisés de l'armée de la Loire remportèrent sur les Allemands, aguerris et forts de leurs continuels succès, une victoire incontestée, qui sauva notre honneur et ramena l'espérance au fond des cœurs français.

Saluons cette terre, pleine de souvenirs druidiques, où se dressent encore des *dolmens* et des *tumuli,* ces plaines de Beauce où les moissons dorées ondulent sous la brise qui les rafraîchit et les caresse ! Saluons ces soldats de vingt ans dont la valeur héroï-

que étonna le monde! Inclinons-nous devant leurs tombes bénies éparses dans les sillons! Grâce à eux, la gloire du temps passé vint nous sourire encore : l'histoire a enregistré, pour les redire à travers les âges, les prodiges de valeur qu'accomplirent ces vaillants, qui avaient foi dans les destinées de la Patrie et qui défendirent le drapeau jusqu'à la mort, au cri de : « Vive la France! »

La France vit, comme ils le souhaitaient; elle ne peut mourir, car « le monde mourrait de sa mort », a dit Paul Déroulède. Elle a repris le cours de sa glorieuse existence, et les soldats de Coulmiers qui ont succombé « dans un jour de victoire » peuvent, du fond de leurs tombeaux, la voir de nouveau répandre partout, noblement et pacifiquement, sa grande âme et ses idées généreuses.

Il ne suffit pas d'exalter nos prouesses ; il faut aussi se remémorer nos revers et nos désastres ; car ce n'est pas seulement avec les traditions d'honneur et de vertu de ses aïeux, avec les triomphes et les gloires de son pays, que se forme l'homme et que se fait l'éducation du citoyen : c'est encore — et plus peut-être — avec les deuils et les malheurs de sa Patrie.

Que dans nos chants revienne donc le souvenir fréquent de cet enfant des Alpes, — le *Rhin*, — qui ne coule plus en terre française! Autrefois les rives en étaient gaies et séduisantes, selon le tableau descriptif des frères poètes et patriotes Charles et Paul Leser; sur ses bords ombragés se poursuivaient les merles et les grives; dans les taillis environnants chantaient les rossignols et se multipliaient les nids; sur le pont fameux qui relie Kehl à Strasbourg flottait du côté gauche le drapeau tricolore... Là-bas, maintenant, tout est sombre et triste; la gent ailée semble fuir des berges devenues inhospitalières; la joie a disparu des cœurs, l'amour a fait place à la haine; les soldats tombés dans la lutte dorment sous les sapins agités par le vent, et sur le pont tout entier l'aigle noir montre ses griffes arrogantes.

Mais un espoir invincible hante la vieille Gaule. Le droit et la

justice ne seront pas éternellement méconnus, et le jour viendra où le Rhin, gonflant ses flots avec impétuosité, répondra aux appels joyeux du chanteclair gaulois et le saluera comme un libérateur...

Puis, pensons à nos provinces perdues. Souvenons-nous que le traité de Francfort, signé le 10 mai 1871, ne nous a pas seulement imposé la plus formidable rançon que l'histoire des peuples vaincus ait enregistrée, mais qu'il a démembré la Patrie! Pensons-y, non dans un esprit belliqueux, mais avec la volonté ferme de ne rien oublier, avec l'amour passionné qu'inspire une cause juste et sacrée, avec une confiance absolue dans le triomphe définitif de nos revendications! — La France, aujourd'hui, s'est relevée de ses ruines; elle a reconquis dans le monde une place prépondérante; elle marche, comme le veut sa destinée, à la tête des nations civilisées; sous l'égide de la République, sa puissance et son génie ont pris un nouvel essor. Mais son cœur saigne toujours, sa blessure n'est point cicatrisée : et, tant que sa frontière de l'Est restera béante, tant que ses couleurs ne luiront pas sur les murs de Metz et de Strasbourg, tant que ses enfants d'Alsace-Lorraine seront séparés d'elle, elle pensera, sans en parler bruyamment, sans traduire son sentiment par d'inopportunes manifestations, que la question née des événements de 1870 n'est point close. Consciente de sa force et de son droit, sans provocation comme sans crainte, les yeux fixés sur l'avenir, elle en attend la solution avec une foi irréductible. — « *Il y a dans les choses d'ici-bas,* a dit Gambetta, *une justice immanente qui vient à son jour et à son heure.* » (Discours de Cherbourg, août 1880.)

Pour entretenir en nos cœurs cette confiance et cet espoir, les couplets populaires ne sauraient trop acclamer nos braves troupiers, car le soldat français n'a rien perdu de sa vaillance. Aujourd'hui comme autrefois, emporté par cette *furia francese* qui, au cours de notre histoire, nous a valu tant de gloires, mais parfois aussi nous a conduits à plus d'un désastre, il sait tout affronter, climats rigoureux et actions meurtrières, pour l'honneur du pays

et la grandeur de la France. Digne fils des héroïques aïeux qui ont fait flotter le drapeau tricolore dans presque toutes les capitales de l'Europe, son cœur bat et tressaille dès que retentit au loin l'appel du clairon! L'œil souriant, la fierté au front, la foi dans l'âme, il accourt, désireux de faire partie de l'expédition, jaloux des dangers qu'elle fait entrevoir, — prêt, pour la Patrie, au sacrifice suprême! Et ce qui le guide, ce n'est pas tant l'amour de la gloire, la perspective de nouveaux lauriers, qu'un sentiment d'humanité et de générosité à l'égard des peuples qu'il doit combattre : il sait que le drapeau de sa nation est un flambeau qui éclaire le monde, et que, partout où il passera, naîtront les grandes idées de *liberté*, d'*égalité*, de *fraternité* dont la République a fait sa devise et dont la France est l'infatigable champion.

Le soldat français, c'est le gage de la sécurité de la Patrie. Gai, jovial, ne redoutant ni les rigueurs de l'hiver ni les chaleurs de l'été, acceptant son sort sans récrimination, insouciant de la mort, il va, les chansons aux lèvres, vers le but qui lui est assigné! Bien que pleine de cartouches et de balles, sa giberne lui semble légère; sur son épaule, le sac et le fusil ne pèsent guère : il a, pour le soutenir, le vieil esprit gaulois, caustique et railleur, le souvenir de son village et de ses parents, l'exemple de ses ancêtres! Dans sa poitrine se pressent tous les sentiments qui grandissent l'homme et l'ennoblissent, la fierté nationale, l'orgueil du nom français, l'amour du sol natal, la haine de tout ce qui est vil et bas, injurieux ou déshonorant! Il vit pour son pays, il partage ses joies et ses douleurs; dans le triomphe ou dans la défaite, il garde sa foi vivace et son inaltérable espoir; dans son cœur bat le cœur même de la France!

Et dans cet ordre d'idées, à côté du troupier, chantons le drapeau tricolore, « le compagnon de nos gloires, le symbole des vertus françaises ». Chanter le drapeau, n'est-ce pas chanter la Patrie elle-même, dont il est l'emblème sacré? Découvrons-nous quand il passe; saluons-le lorsqu'il flotte à nos fenêtres le jour

de la fête nationale; inclinons-nous avec respect devant sa hampe crêpée de deuil quand la France pleure un de ses plus illustres enfants! Que nos cœurs se réveillent et tressaillent au son des clairons, qu'ils battent à l'unisson des tambours, que nos voix vibrent dans l'espace et entonnent un chant enthousiaste quand apparaît le drapeau portant dans ses plis l'idée du droit, de l'honneur, de la liberté! Ses trois couleurs évoquent en nous des souvenirs qui nous sont chers, et, sous une forme allégorique, représentent à la fois les sommets radieux, resplendissants de lumière, vers lesquels la France poursuit sa destinée, — l'espérance réconfortante, qui nous conduit vers l'idéal de justice et de nécessaire réparation auquel nous aspirons, — le courage viril, qui soutient les peuples abattus et leur rend l'audace et la fierté! — Symbole de paix et de concorde, protecteur des faibles et des opprimés, propagateur à travers le monde de toutes les grandes idées de fraternité et d'émancipation, le drapeau tricolore peut être fier de son rôle et de sa mission, et tous les Français, autour de lui, doivent oublier leurs dissensions et s'unir dans un sentiment d'amour et d'inébranlable fidélité!

*
* *

Les inspirations que le chant peut puiser dans la **Nature** et dans ses manifestations diverses sont en nombre infini, et l'on doit se contenter ici d'effleurer ce point.

Voici d'abord les *Saisons,* avec les changements atmosphériques, les transformations terrestres qui s'ensuivent. — Comme nos pères, en courant au gui, le chantaient à l'aurore d'une année nouvelle, saluons l'année qui commence et qui souvent se montre à nous dans un jour neigeux, pensive et mystérieuse, gardant en elle le secret de nos destinées! Adjurons-la de répandre ses bienfaits sur la Patrie, de réchauffer notre âme, de faire couler dans nos veines un sang plus vivace, de ne pas nous

priver des rayons du soleil qui dore les moissons et donne au raisin sa couleur vermeille ! Demandons-lui de réveiller la France endormie, de ranimer ses sens atrophiés, de lui remettre au cœur l'espoir et l'audace, de lui rendre la fierté traditionnelle, de nous faire entendre, plus joyeux et plus sonore, le chant de l'alouette gauloise ! Offrons-lui nos dernières fleurs et supplions-la d'être clémente, d'accomplir son œuvre bienfaitrice, d'avoir pitié du genre humain et d'apporter au monde entier la paix et la concorde !

Le printemps, floréal, nous envoient ensuite leurs émanations parfumées. La nature se pare et nous apparaît dans son éclat radieux ; les fleurs émaillent la prairie et attirent les papillons rôdeurs ; les oiseaux, en gazouillant, bâtissent leurs nids sous le feuillage naissant ; la source jaseuse alimente le ruisseau limpide ; l'aubépine émerge du buisson, les grappes de la glycine se suspendent aux façades de nos habitations... Sous l'azur du ciel et la pureté de l'air, tous les objets s'animent et se colorent ; l'espace est embaumé, — et, comme la nature elle-même, l'âme se réveille et s'épanche.

Avec les fleurs, la verdure, la feuillée ; avec le soleil attiédi dont les rayons, indécis encore, tour à tour nous inondent de lumière ou se cachent derrière les nuages ; avec la brise molle et caressante qui rafraîchit l'herbe des prés ; avec les joies de l'âme, l'espérance et la gaieté, que font renaître les beaux jours, le mois de mai nous ramène aussi le rossignol, cette Philomèle qu'ont chantée tous les poètes, ce chef d'orchestre qui donne au fond des bois le signal du concert et dont le timbre féerique domine dans le chœur la voix de tous les autres artistes. Modeste, épris de solitude et de mélancolie, fuyant la popularité, il sait nous charmer, mais se laisse rarement voir. Troubadour esseulé de la tribu des oiselets, il va d'un lieu à l'autre, des profondeurs de la forêt aux bords ombragés de l'étang, du voisinage de la vieille église aux alentours de l'antique manoir, caché sous l'épaisseur des cépées, voyant à peine la clarté du

jour, célébrant de son lyrisme enchanteur le premier duvet de sa couvée, l'amour de sa compagne, la tristesse ou la beauté du temps, égrenant pour tous ses trilles langoureux ou ses vocalises prestigieuses! La réciprocité n'est-elle pas due à ce musicien populaire et désintéressé?

Quand vient messidor, quand la plaine ondule sous les topazes qui la jaunissent, imitons les moissonneurs et les moissonneuses qui, sapant de leurs faucilles les tiges alourdies des blés mûrs, font résonner la campagne de l'éclat de leurs chansons.

Invoquons en même temps le soleil radieux pour qu'il brille toujours sur le vieux sol gaulois, qu'il rende le cep vigoureux, qu'il donne au vin sa chaleur bienfaisante! Invoquons-le pour qu'il fasse mûrir les moissons et grossir les épis, pour que le pain ne manque pas à l'ouvrier, pour que l'enfant grandisse, joyeux et fort, et que le bonheur règne au sein de la famille! Demandons-lui de dessiller nos yeux qui pleurent encore sur les malheurs de la Patrie, de relever nos fronts, de faire descendre en nous le rayon d'espérance qui soutient les peuples affligés et qui cicatrise leurs blessures en faisant luire pour eux, à l'horizon, de nouvelles perspectives glorieuses! Prions-le, ce soleil de France, de revivifier notre sang, de rapprocher nos cœurs, d'éloigner de nous l'égoïsme, de nous faire vivre les uns pour les autres, et de nous unir tous dans une commune pensée d'amour patriotique et de grandeur nationale!

L'automne, dès son apparition, nous fait entendre sur le coteau le refrain rustique des vendangeurs, qui célèbrent les qualités du raisin nouveau tombant sous les coups de la serpette.

Puis viennent les plaisirs de la chasse. Le mois d'octobre est sur son déclin, les feuilles se détachent sous les premières gelées blanches : les chasseurs abandonnent la plaine nue, où le perdreau défie maintenant toute surprise, et vont poursuivre au bois, dans les halliers et sous les taillis, le lièvre, le chevreuil, le cerf ou le sanglier. — Dès l'aurore, le cor retentit, et les amis s'assemblent; les piqueurs, tenant la meute en laisse, sonnent le

départ, et la joyeuse société se répand par les chemins et les sentiers, pénètre sous la futaie, guettant le gibier effaré, suivant la voix des chiens découplés, attendant que la pièce aux abois, épuisée de fatigue, ne puisse plus continuer sa course, ou qu'un plomb meurtrier l'abatte au pied des grands arbres ou sur les bords de l'étang. L'hallali vibre alors, et les échos du bois répètent ses bruyantes clameurs. Quand la curée est terminée, les chasseurs reviennent au logis, où ils vont fêter le succès de la partie et vider gaiement leur coupe en l'honneur du héros de la chasse, de celui que l'adresse ou la chance a ce jour-là le plus favorisé.

Mais novembre à son tour apparaît. C'est le mois triste et mélancolique, avec ses brumes malsaines, ses jours nébuleux, son ciel terne et ses bourrasques neigeuses. Les arbres se dépouillent, et leurs feuilles tourbillonnantes viennent joncher le sol. L'hirondelle a fui nos climats, et dans les airs où résonne son croassement monotone tournoie maintenant le lugubre corbeau. L'une après l'autre, les fleurs se sont flétries et affaissées; les chrysanthèmes seuls résistent encore aux intempéries et bravent la neige qui les couvre de son blanc linceul. L'hiver approche, redouté du pauvre, à qui le soleil bienfaisant va faire défaut, et des oiselets qui, près des nids abandonnés, ne gazouillent plus que pour se confier leurs appréhensions. La terre s'endort d'un lourd sommeil, gardant avec mystère le grain qu'on répand à sa surface. Les promenades sont suspendues, le bois reste silencieux, le vallon n'est plus visité; l'âme se recueille, reflétant les ennuis mêmes de l'engourdissement de la nature.

Sous la poussée de la bise qui le parsème dans l'atmosphère, le premier givre d'ailleurs s'attache aux arbres, orne les buissons et fait étinceler chaque branche d'aigrettes diamantées. Splendeur éphémère qu'on admire, mais qui rend frissonnant! Plus de feuilles dans la ramure, plus de gazouillis dans le bocage : le pinson et la linotte sont muets; le moineau, moins tapageur, se rapproche du village où il sait trouver l'hospitalité;

les hiboux, blottis dans le creux des vieux saules, n'en sortent qu'à regret pour saisir leur proie nocturne; le bûcheron se hâte de faire sa provision de bois sec... C'est que le ciel est gris, l'horizon obscurci, la nue menaçante : demain la neige entrera en scène, ses flocons voltigeants assombriront l'espace, son linceul immaculé s'étendra sur la plaine et dans la vallée. Et l'hiver va triompher, avec son cortège redoutable de frimas et de glaces, de rigueurs et de misères...

Que d'autres sujets la nature n'offre-t-elle pas à l'inspiration lyrique! Voici la mer, voici la montagne : l'une et l'autre ont leurs splendeurs et leurs attraits. Le marin n'est heureux que sur les flots : le balancement du navire, le bruit des vagues, le grondement même de la tempête, ont pour lui des charmes indicibles. Le montagnard ne goûte pas un bonheur moins pur en présence des cimes neigeuses, des pics escarpés, des rochers abrupts, des gouffres profonds. — Qu'il est joyeux et content de son sort, ce jeune pâtre qui, à la tête de son troupeau, un morceau de pain dans son sac, sa flûte et son chien pour compagnons, gravit les pentes accidentées et atteint les hauts plateaux, en quête d'herbe tendre et de serpolet odorant! Il aime sa montagne avec passion, il en connaît tous les sentiers, il en aspire avec délice tous les parfums, il en admire chaque jour les sommets élevés qui dressent leurs pointes jusqu'aux nues; il voit planer dans l'espace l'aigle au vol majestueux, disparaître dans les anfractuosités des rocs le chamois ou l'isard, — et pour rien au monde il ne voudrait quitter ces lieux chéris, être privé de ce spectacle grandiose! L'or, les richesses, la vie somptueuse des grandes cités, ne le tentent pas : il est heureux, et pour chanter son bonheur il égrène les notes perçantes de sa tyrolienne, qui s'envolent vers les hauteurs inaccessibles ou se perdent dans les abîmes insondables...

Et pour terminer, voici encore le lac et ses gondoliers, par les tièdes journées de la fin d'avril ou les douces émanations des premières heures de mai. Le soleil a brillé dans un ciel d'azur,

et il va disparaître à l'horizon dans un lit éblouissant et empourpré. A leur tour, les astres de la nuit vont jouer leur rôle : la lune montre son disque blafard; les étoiles, d'une discrète pâleur, sèment de points tremblotants les profondeurs de l'espace. Sous les derniers rayonnements du jour et les premières lueurs nocturnes, les eaux du lac scintillent et resplendissent. Un vent léger, tout parfumé des senteurs de la prairie, y berce la gondole, qui glisse mollement sous l'effort adouci des rameurs. Un charme pénétrant envahit l'âme des promeneurs et l'imprègne d'une tendre rêverie. Mais bientôt le balancement rythmique de la barque évoque le sentiment musical, et le chant des gondoliers, d'une mélodie attirante et pure, monte vers le ciel, résonne dans la nuit, se répercute sur les eaux et se perd au loin, barcarolle fugitive, dans le clapotis des flots...

* * *

Chaque peuple, nous l'avons dit, doit chanter sa Patrie. Mais les Français, en particulier, feraient preuve d'insouciance et d'ingratitude s'ils ne chantaient le pays natal, — car ce pays, c'est notre vieille Gaule, c'est la terre de **France**, la terre où l'on s'aime, où la joie rayonne, où l'homme est riant et fort! Ah! oui, célébrons sa magnificence et sa splendeur, son air vivifiant, sa grâce plus encore que sa puissance! Soyons épris de son aspect enchanteur, de ses coteaux verdoyants, de ses sites pittoresques! Appuyée d'un côté sur les Alpes, de l'autre sur les Pyrénées, entourée de mers et de montagnes, voyons-la fièrement campée, le regard plongé sur l'Océan, l'oreille tendue vers la trouée des Vosges! Ses grands bois, ses immenses forêts aux profondeurs mystérieuses, lui ornent le front comme d'une chevelure gauloise; dans ses campagnes, riches et fécondes, bruissent des sources pures et coulent des fleuves aux flots tantôt paisibles, tantôt impétueux; sur ses prairies, émaillées de fleurs, radiées de mille

couleurs, souffle une brise embaumée qu'on aspire avec délice! Et si son sein recèle encore des feux volcaniques que les bouleversements géologiques n'ont point totalement éteints, dans son cœur, cratère vivant et meurtri, s'agite un souvenir douloureux que rien ne saurait étouffer...

Oui, la France est le plus beau pays du monde. C'est vers elle, sur la douceur de son climat, sur son ciel azuré, sur ses richesses artistiques, que se portent les regards de l'univers entier. C'est chez elle, dans ses stations thermales, dans son midi parfumé et ensoleillé, que les têtes couronnées viennent se reposer du souci des affaires publiques. C'est à Paris, la « capitale des peuples », comme l'a appelée Victor Hugo, que, de tous les points du globe, on vient se retremper au contact de l'esprit le plus élégant et de la civilisation la plus raffinée... Admirons sa situation privilégiée, son territoire enchâssé entre l'immensité de vastes océans et les contreforts escarpés de monts majestueux, son sol fertile où jaunissent d'abondantes moissons, ses coteaux surchargés de ceps vigoureux, ses entrailles mêmes où gisent d'incalculables richesses! Saluons la Normandie et ses pommiers, la Bretagne et ses granits, la Provence et ses cigales, et les flots bleus de la Méditerranée, et les cités opulentes qu'arrosent de grands cours d'eau! Inclinons-nous devant les pics neigeux des Pyrénées et des Alpes, mirons-nous dans la limpidité des lacs et des fontaines! — Soyons heureux d'être les enfants d'un tel pays, soyons fiers d'être Français!

*
* *

Il est deux choses qui symbolisent tout pays : le **Drapeau** et le **Chant national.**

Le drapeau agit sur nos sens d'une façon extérieure; il faut le voir, déployant à nos yeux ses couleurs emblématiques, pour éprouver ce frisson patriotique qui pénètre le cœur et l'étreint

d'une émotion indicible. Lorsque, engagé dans la mêlée, il flotte à la frontière, ou sous des climats meurtriers, pour la défense, le respect et l'honneur du pays, et que nous le suivons alors avec anxiété, il peut échapper à notre vue, mais la fiction subsiste : ce n'est plus au lambeau d'étoffe, c'est à ceux qui combattent sous ses plis, c'est à la Patrie représentée par ses enfants les plus vaillants que va notre pensée et que se portent tous nos vœux.

Le chant national, plus encore peut-être que le drapeau, impressionne l'âme et fait battre le cœur. S'il ne flatte pas l'œil, il caresse l'oreille de son charme particulier, et dans les notes qu'il nous fait entendre résonne la voix même de la Patrie, rappelant à ses fils tout ce qu'ils lui doivent de tendresse et d'amour.

Personne n'ignore le rôle important que jouent les hymnes nationaux dans les relations entre puissances étrangères. Quand, sur les bords de la Néva, devant le tsar de toutes les Russies, debout et découvert, la musique de notre flotte fit retentir pour la première fois — il y a quelques années — les notes vibrantes de notre immortelle *Marseillaise,* n'avons-nous pas tous tressailli jusque dans les fibres les plus intimes de notre être? Ces ondes sonores qui, planant dans l'espace et traversant l'Allemagne, sont venues, malgré la distance, se répercuter dans notre cœur, ce n'étaient point de vulgaires vibrations musicales : c'était l'écho du réveil de la France, la reconnaissance suprême de son autorité et de sa grandeur dans le monde, la proclamation hautement avouée de sa revanche pacifique, — et nous avions le droit de les accueillir, conscients de notre valeur et de notre force, avec la fierté patriotique dont le peuple français garde si noblement la tradition.

*
* *

Les paroles et la musique de la **Marseillaise**, en dépit des controverses nombreuses auxquelles ce point historique donna lieu,

furent composées par Rouget de Lisle, officier de génie alors en garnison à Strasbourg, dans la nuit du 25 au 26 avril 1792, quelques jours, par conséquent, après la déclaration de guerre à la Prusse et à l'Autriche par l'Assemblée législative (20 avril).

Dans une page éloquente, Lamartine nous a raconté, avec son lyrisme habituel, en quelles circonstances est né cet hymne, et nous en a montré l'auteur, après sa nuit fiévreuse, courant chez Dietrich, le maire de Strasbourg, à qui, séance tenante, dans le jardin même où ce magistrat arrosait des laitues, il chanta d'un bout à l'autre le morceau, intitulé par lui *Chant de guerre de l'armée du Rhin.*

Trois mois plus tard, à la fin de juillet, le bataillon de fédérés marseillais, qui l'avait adopté comme chant de ralliement et fait entendre sur son passage de la Méditerranée à Paris, le rendit partout populaire : de là lui vint le nom de *Marseillaise,* qui lui est resté.

On sait ensuite le rôle prodigieux qu'il exerça ; c'est aux accents de cet hymne martial que les jeunes soldats improvisés de la République se ruèrent à la victoire; c'est le chant qu'entonneront successivement tous les peuples délivrés du joug de la servitude ou du despotisme.

La *Marseillaise* doit être connue de tous les citoyens français, mais il convient de n'en point abuser. C'est un hymne sacré qu'on ne doit ni prodiguer ni parodier : le répéter à tout propos, l'utiliser comme chanson de marche ou de café-concert, en faire une sérénade des rues, serait une véritable profanation.

Bonaparte, qui croyait au pouvoir de la musique, avait, par un ordre du jour tout spécial, réservé la *Marseillaise* pour l'unique moment où les tambours battraient la charge.

Il n'est pas bon non plus d'adapter d'autres paroles à ce rythme entraînant et irrésistible. La *Marseillaise* est la *Marseillaise,* comme l'Océan est l'Océan, et il faut l'accepter telle qu'elle nous a été donnée, avec son allure guerrière, sa fougue impétueuse, son souffle de liberté, ses traits vengeurs à l'égard des

tyrans, et ses accents d'immense pitié pour les victimes innocentes des jeux sanglants de la politique des rois. Mais, une fois sue, elle doit être réservée pour les circonstances solennelles, et les strophes d'usage n'en doivent être dites que debout et la tête découverte, comme en présence du drapeau.

*
* *

Quelques autres chants, par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, ont eu en France un caractère national qu'ils ont d'ailleurs conservé. C'est ainsi que, deux ans après la *Marseillaise,* est né le **Chant du Départ.**

En 1794 commence la guerre offensive contre la première coalition. Pichegru, à la tête de l'armée du Nord, prend Anvers et envahit la Hollande, où la République batave est proclamée. Jourdan, qui commande l'armée de Sambre-et-Meuse, bat le prince de Cobourg à Fleurus (26 juin), soumet la Belgique et se rend maître de la rive gauche du Rhin. — Sur mer, l'équipage héroïque du *Vengeur* disparaît dans les flots au cri de : « Vive la République ! » (1er juin).

Rien ne résistait — Victor Hugo nous le dit, — aux *soldats de l'an deux :*

> La tristesse et la peur leur étaient inconnues ;
> Ils eussent sans nul doute escaladé les nues,
> Si ces audacieux,
> En retournant les yeux dans leur course olympique,
> Avaient vu derrière eux la grande République
> Montrant du doigt les cieux.

A ces vaillants qui marchaient contre l'Europe entière, Méhul et Marie-Joseph Chénier dédièrent le *Chant du Départ,* hymne guerrier où soufflent dans toutes les bouches, chez les représentants du peuple, les hommes d'armes, les vieillards, les mères

de famille, les épouses, les jeunes filles, chez les enfants même, l'amour de la liberté, la haine de la tyrannie et l'exaltation sainte de la Patrie.

Les soldats de l'épopée napoléonienne ne firent guère entendre que les chansons de marche qu'ils tenaient de leurs devanciers, et que nos aînés ou nous-mêmes avons répétées en Crimée, en Italie, en Algérie et durant l'année funeste.

Il n'y avait point alors, à proprement parler, d'air national. On jouait à l'arrivée de l'empereur la *Marche de la Caravane*, de Grétry, ou bien encore *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*. Certaines chansons, à diverses époques, furent composées par ordre du premier consul, notamment au camp de Boulogne; mais elles n'ont point détrôné les chants, d'un sel parfois grossier ou d'une allure trop libre, adaptés à de vieux airs par la verve du troupier, chants inventés pour la marche, où l'on retrouve la cadence voulue des pas anciens et qui seront certainement, tant qu'il y aura des armées, les vraies chansons du soldat.

La révolution de 1830 nous a valu la **Parisienne,** avec son refrain connu :

> En avant, marchons
> Contre leurs canons !
> A travers le fer, le feu des bataillons,
> Courons à la victoire !

Les ordonnances de juillet, qui violaient la charte constitutionnelle, avaient mis le comble à l'impopularité de Charles X. Le peuple révolté se souleva contre le gouvernement et chassa de France le descendant des Bourbons; journalistes, écrivains, étudiants, républicains, anciens soldats de l'Empire, tous prirent les armes pour détruire le pouvoir absolu. — Louis-Philippe, duc d'Orléans, cousin de Charles X, fut proclamé roi des Français, et la monarchie de Juillet remplaça la monarchie de droit divin.

De cette convulsion populaire est né le chant de la *Parisienne,*

dû tout entier, paroles et musique, à l'improvisation de Casimir Delavigne, le poète des *Messéniennes*, — chant qui réveilla partout le sentiment national, fit vibrer dans les cœurs l'amour de la Patrie et acclamer la liberté dans les plis du drapeau tricolore.

Comme chant national, il convient de citer encore le **Chœur des Girondins** :

Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

En 1847, Alexandre Dumas et Auguste Maquet firent représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame intitulé *le Chevalier de Maison-Rouge*. L'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, venait de paraître et avait produit par toute la France un effet considérable. — La pièce d'Alexandre Dumas mettait en scène la mort des Girondins, et on y chantait au dernier acte un chœur d'un libéralisme ardent, dont la musique avait été composée par Alphonse Varney. Le soir de la première représentation, ce fut dans tout Paris une explosion d'enthousiame, un véritable délire : tout le monde répéta le *Chœur des Girondins*. — L'année suivante, au mois de février, Louis-Philippe, dont le gouvernement de plus en plus détesté refusait la réforme électorale, était obligé de quitter furtivement les Tuileries et de fuir en Angleterre : le peuple victorieux proclamait la République.

*
* *

Nous avons cherché, dans les considérations morales, historiques et patriotiques qui précèdent, à montrer quelle est la valeur éducative du chant et quel auxiliaire puissant trouve en lui notre enseignement national.

Comme conclusion, qu'il nous soit permis de dire à tous : Chantez donc! Faites résonner de l'éclat de vos voix la maison

paternelle, l'école et la caserne, la plaine et le vallon! Mais, sans proscrire les chants qui déridènt par leur bonhomie malicieuse, leur causticité railleuse, leur verve pétillante, leur sel gaulois même spirituel et fin, ne laissez jamais souiller vos lèvres de ces inepties grotesques, de ces chansons malsaines où l'art et la morale sont odieusement outragés.

Chantez, jeunes gens, les bienfaits de l'instruction, les vertus des grands hommes, le progrès, la paix, l'honneur, la fraternité, l'héroïsme, — et cette chose sacrée, la liberté! — Chantez aussi la *Marseillaise,* mais ne la prodiguez pas, ne la parodiez pas, ne la profanez pas...

Chantez, jeunes filles, la campagne et son air pur, ses fleurs et ses blés d'or, la forêt et ses enchantements, le lac et ses gondoles, la majesté du ciel étoilé, l'amitié sainte, l'amour vrai, les joies du foyer domestique, le bonheur de la vie de famille!

Et tous en chœur, chantez avec enthousiasme l'attachement au sol natal, la beauté de votre climat, la grandeur de votre nation! Chantez ce cher pays de France, chantez la Patrie, chantez la République!

S'il est vrai que « les méchants n'ont pas de chansons », il faut qu'on puisse dire, partout et toujours, que les Français en ont!

GUSTAVE FAUTRAS.

I

LA FAMILLE

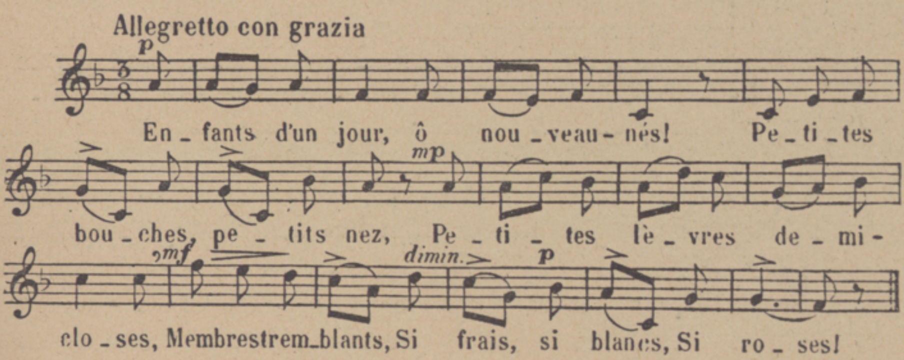


« Enfant, vous êtes l'aube... »

AUX PETITS ENFANTS

Poésie de
ALPHONSE DAUDET

Musique de G. F.



I

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés!
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses!

II

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés!
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges!

III

Lorsque, sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille!
Une voix dit :
Dors, beau petit,
Je veille!

IV

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

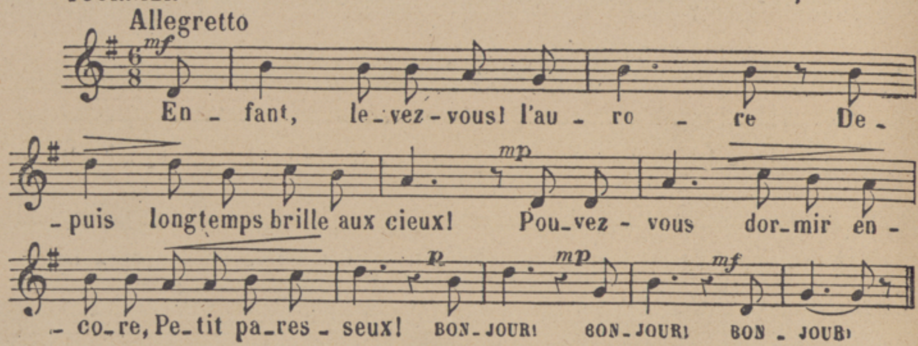
V

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Malheur à nous!
Vous avez tous
Des ailes.

BONJOUR

Poésie de
TOURNIER

Musique de G. F.



I

Enfant, levez-vous! l'aurore
Depuis longtemps brille aux cieux!
Pouvez-vous dormir encore,
Petit paresseux!
BONJOUR! *(ter)*

II

Ouvrez vos paupières closes,
Et venez, à votre tour,
Souhaiter à toutes choses
Un joyeux bonjour!
BONJOUR! *(ter)*

III

Bonjour, laboureur qui creuses
Les sillons en gémissant :
Qu'un grain, sous tes mains heureuses,
En produise cent!
BONJOUR! *(ter)*

IV

Bonjour, gentille fermière,
Qui pars de si grand matin
Pour arriver la première
Au marché lointain!
BONJOUR! *(ter)*

V

Bonjour, voyageur : courage,
Avant la chaleur du jour!
Bon accueil sur ton passage,
Et meilleur retour!
BONJOUR! *(ter)*

VI

Bonjour, vous tous que ramène
Aux champs ou dans l'atelier
Du labeur de la semaine
L'appel journalier!
BONJOUR! *(ter)*

Les Premiers Chants. — HACHETTE.

BONSOIR

Poésie de
TOURNIER

Musique de G. F.



I

Venez, enfant! l'heure avance,
Votre oreiller vous attend;
Avec l'ombre, le silence
Croît à chaque instant.
BONSOIR! *(ter)*

II

Venez, avant la prière,
Sur mes genoux vous asseoir,
Et dire aux cieux, à la terre,
Un dernier bonsoir.
BONSOIR! *(ter)*

III

— Bonsoir, brillantes étoiles,
Chœur des astres de la nuit,
Que dans un azur sans voiles
La lune conduit!
BONSOIR! *(ter)*

IV

Bonsoir, paisibles villages,
Dont le clocher dans la nuit,
Seul, au-dessus des feuillages,
Scintille et reluit!
BONSOIR! *(ter)*

V

Bonsoir, laboureur : oublie
Dans un repos bienfaisant
Le poids de ta rude vie,
Parfois si pesant!
BONSOIR! *(ter)*

VI

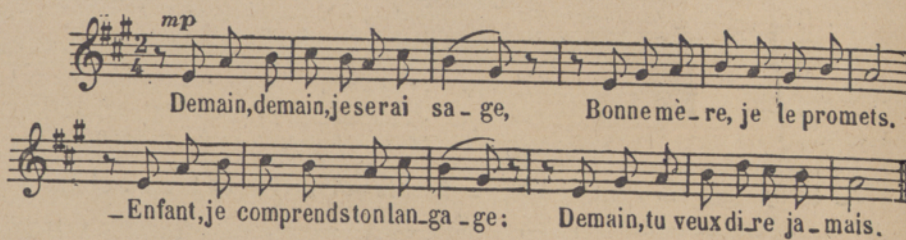
Bonsoir aussi, pauvre fille,
Qui, souvent jusqu'au matin,
Penches ton front sur l'aiguille
Pour avoir du pain!
BONSOIR! *(ter)*

Les Premiers Chants. — HACHETTE.

DEMAIN

Poésie de
TOURNIER

Musique de H. P.



I

Demain, demain, je serai sage,
Bonne mère, je le promets.
— Enfant, je comprends ton langage :
Demain, tu veux dire jamais.

II

Sais-tu si tu verras encore
Demain se lever le soleil ?
Si ta nuit aura son aurore,
Et si ton coucher, son réveil ?

III

Ainsi, ne dis pas à ta mère :
« Demain, je serai sage », enfant.
Mais dis-lui d'une voix sincère :
« Je veux l'être dès à présent.

Les Premiers Chants. — Hachette.

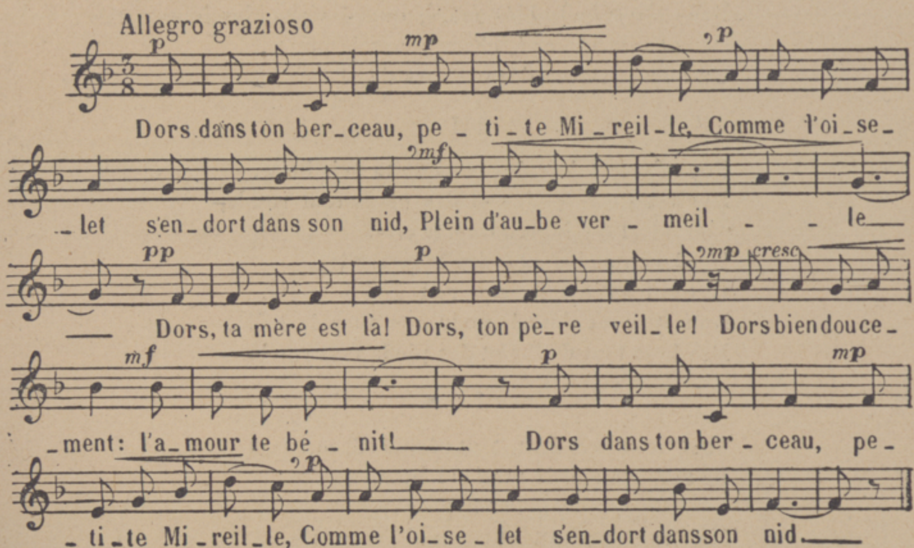


« Dors bien doucement : l'amour te bénit ! »

BERCEUSE

Poésie de
CLOVIS HUGUES.

Musique de G. ▸



I

Dors dans ton berceau, petite Mireille,
Comme l'oiselet s'endort dans son nid,
Plein d'aube vermeille.
Dors : ta mère est là ! dors : ton père veille !
Dors bien doucement : l'amour te bénit !
Dors dans ton berceau, petite Mireille,
Comme l'oiselet s'endort dans son nid.

II

Nous t'avons donné, charmante mignonne,
Un nom fait avec des syllabes d'or,
 Où le ciel rayonne;
Et ce nom est comme un grelot qui sonne
Dans les grands blés mûrs, quand vient Messidor.
Nous t'avons donné, charmante mignonne,
Un nom fait avec des syllabes d'or!

III

Nous t'avons donné, pour que tu sois belle,
Des bras tout dodus et des pieds tout ronds,
 Plus légers qu'une aile.
L'aube en se levant baise ta prunelle,
Et ton front est doux entre tous les fronts.
Nous t'avons donné, pour que tu sois belle,
Des bras tout dodus et des pieds tout ronds.

IV

Tout beau jour finit, tout rêve s'efface,
La tempête suit le ramier frileux
 Qui dans l'azur passe;
Mais nous avons tant regardé l'espace
Que tout notre ciel est dans tes yeux bleus.
Tout beau jour finit, tout rêve s'efface,
La tempête suit le ramier frileux.

V

Ton sommeil ressemble au sommeil des roses :
Quels jolis plis gras autour de ton cou,
 Lorsque tu reposes!
Le souffle gazouille à tes lèvres closes :
Laisse-toi bercer, mon petit bijou!
Ton sommeil ressemble au sommeil des roses :
Quels jolis plis gras autour de ton cou!

MAGALI

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



I

Mignonne comme un bengali!
Délicate comme une abeille!
Elle s'appelait Magali,
La nôtre s'appelle Mireille.

II

A travers les temps hasardeux
Où le sort aveugle nous traîne,
Elles auraient eu toutes deux
Notre Provence pour marraine.

III

A l'âge où le vague idéal
Succède aux dernières poupées,
Leur première robe de bal
Les aurait ensemble occupées.

IV

Dans la paix des grands arbres verts,
Sous le calme regard des mères,
Elles auraient relu les vers
De l'oncle, un chanteur de chimères.

V

En avril, quand le jour paraît,
Quand toute la terre est en fête,
La même rose leur aurait
Fait une petite risette.

VI

Et nous, pris du besoin charmant
De fixer nos regards sur elles,
Nous nous serions dit doucement:
« Voyez donc comme elles sont belles! »

VII

Oh! le destin, quel ravisseur!
Comme il reprend ce qu'il apporte!
Elle dort, l'enfant de ma sœur,
Elle dort, parce qu'elle est morte...

Poésie de
CLOVIS HUGUES

LE BON VIEUX

Musique de G. F.



I

Tout près de l'étang qui reflète
Les peupliers au vent courbés,
J'ai vu passer, oh! quelle fête!
Le bonhomme cher aux bébés. (*bis*)

II

Le givre qui tombe des branches
Emaillait de cristaux fleuris,
Couvrait d'un tas de guêpes blanches
Les plis droits de son manteau gris. (*bis*)

III

Par les sentiers, sous la feuillée,
Il s'en allait à petits pas,
Tout joyeux, la mine éveillée,
Comme s'en vont les grands-papas. (*bis*)

IV

La neige, éparse sur la terre,
Comme un déluge de clartés,
Gardait la trace solitaire
De ses jolis sabots sculptés. (*bis*)

V

Dans un manchon de poils de chèvre,
Il enroulait ses doigts frileux;
Et l'Hiver au coin de sa lèvre
Plaquait de petits baisers bleus. (*bis*)

VI

Sur sa pauvre échine voûtée,
Ses deux coudes dans les genoux,
Il portait toute une hottée
De galettes et de joujoux. (*bis*)

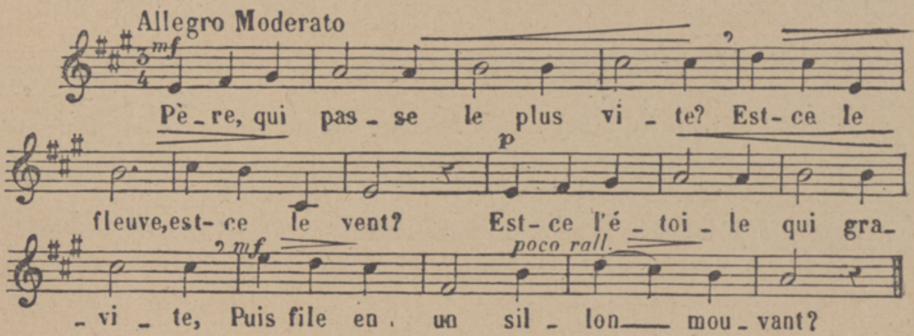
VII

« Bonhomme, où vas-tu? » m'écriai-je.
— Les innocents sont mes amis:
Je leur porte à travers la neige
Les joujoux qu'on leur a promis. (*bis*)

QUESTION D'ENFANT

Poésie de
JULES DE GÈRES

Musique de G. F.



I

Père, qui passe le plus vite?
Est-ce le fleuve, est-ce le vent?
Est-ce l'étoile qui gravite,
Puis file en un sillon mouvant?

II

Est-ce la nue ou la fumée?
L'hirondelle sifflant dans l'air?
La fusée en gerbe allumée?
Est-ce la foudre, est-ce l'éclair?

III

Le torrent, l'ardente avalanche?
Le plomb rapide et meurtrier?
Le brick gonflant sa voile blanche?
L'homme penché sur l'étrier?

IV

Mon fils, que l'avenir t'évite
Ce savoir doux et douloureux!
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux.

LE BOULANGER

RONDE

Poésie de
JEAN AICARD

Musique de H. P.



— Que fais-tu là, boulanger?
— Je fais du pain, pour manger.
Tu vois, je pétris la pâte.
Le monde a faim; je me hâte.

II

— Mais tu gémis, boulanger?
— Je gémis... sans m'affliger :
Je geins, en brassant la pâte.
Le monde a faim; je me hâte.

III

— Qu'as-tu fait là, boulanger?
— J'ai, pour faire un pain léger,
Mis du levain dans la pâte.
Le monde a faim; je me hâte.

IV

— Que dis-tu donc, boulanger?
— J'ai mes pelles à charger,
Quand j'aurai coupé ma pâte.
Le monde a faim; je me hâte.

V

— Et puis après, boulanger?
— Dans mon four, je vais ranger
Tous mes pains de bonne pâte.
Le monde a faim; je me hâte.

VI

— N'as-tu pas chaud, boulanger?
— Si, mais pour m'encourager,
La chaleur dore ma pâte
Que je retire en grand' hâte.

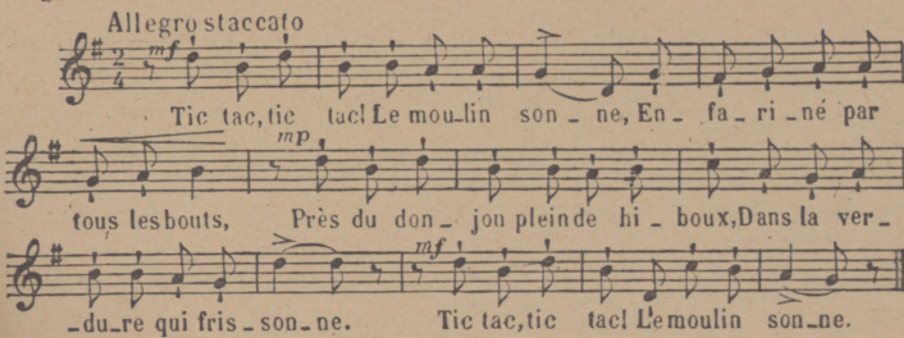
— Merci, brave boulanger :
Le monde pourra manger!

Le Livre des Petits. — Ch. Delagrave.

LE MEUNIER

Poésie de
MAURICE ROLLINAT

Musique de G. F.



I

Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne,
Enfariné par tous les bouts,
Près du donjon plein de hiboux,
Dans la verdure qui frissonne.
Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne.

II

Au bord du torrent qui façonne
Les joncs hauts comme des bambous,
Enfariné par tous les bouts,
Dans la verdure qui frissonne,
Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne.

III

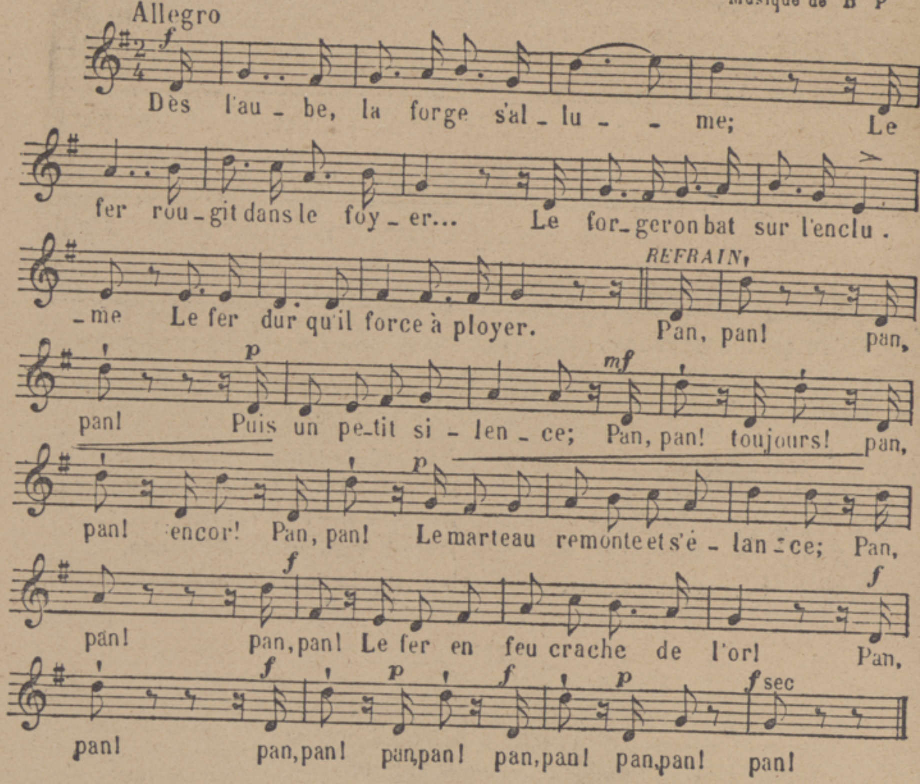
L'âne, qu'un rien caparaçonne,
Suit dans l'herbe et le long des trous
Le meunier si blême et si roux
Qu'on dirait Pierrot en personne :
Tic tac, tic tac ! Le moulin sonne.

Le Livre de la Nature. — CH. DELAGRAVE

LE FORGERON

Poésie de
JEAN AICARD

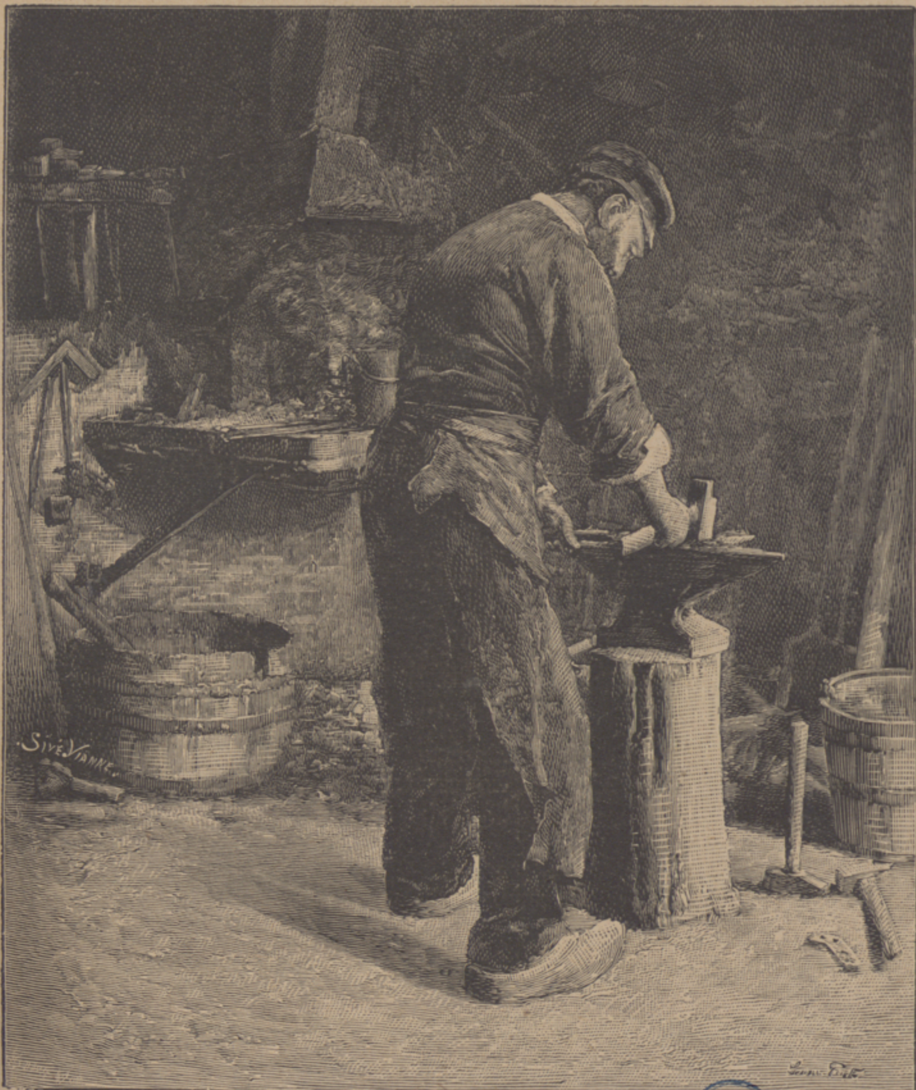
Musique de H P



I

Dès l'aube, la forge s'allume;
Le fer rougit dans le foyer...
Le forgeron bat sur l'enclume
Le fer dur qu'il force à ployer.

Refrain



« Le forgeron bat sur l'enclume.
« Le fer dur qu'il force à ployer. »

II

Mais chacun supporte sa peine;
Et près du forgeron, souvent,
Son brave enfant qui se démène,
Comme un homme frappe devant.

Refrain

III

Pan, pan! Et la forge sonore
Résonne tard, et dit au loin :
« Le forgeron travaille encore
Aux outils dont on a besoin. »

Refrain

REFRAIN

Pan, pan! (*bis*) — puis un petit silence;
Pan, pan! toujours! pan, pan! encor!
Pan, pan!
Le marteau remonte et s'élance;
Pan, pan! Pan, pan!
Le fer en feu crache de l'or!
Pan, pan! Pan, pan! (*bis*) Pan, pan! Pan!

Le Livre des Petits. — CH. DELAGRAVE.

LA VACHE PERDUE

Poésie de
CASIMIR DELAVIGNE

Musique de G. F.



I

Ah! ah!... de la montagne
Reviens, Néra, reviens!
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Peux-tu la méconnaître?
Ah! ah!
Néra!

II

Reviens, reviens, c'est l'heure
Où le loup sort du bois ;
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix !
Hors l'ami qui t'appelle,
Qui t'aimera comme elle?
Ah! ah!
Néra!



« Reviens, reviens, c'est l'heure...
« Ah ! ah ! — Néra ! »

III

Dis-moi si dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain !
Nous n'en avions qu'à peine
Et ta crèche était pleine,
Ah ! ah !
Néra !

IV

De ta mamelle avide,
Mon pauvre enfant criera ;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera ?
Toi, sa mère nourrice,
Veux-tu donc qu'il périsse ?
Ah ! ah !
Néra !

V

Adieu, sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous.
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez, mon cœur se brise...
Pourtant Dieu te conduise !
Ah ! ah !
Néra !

VI

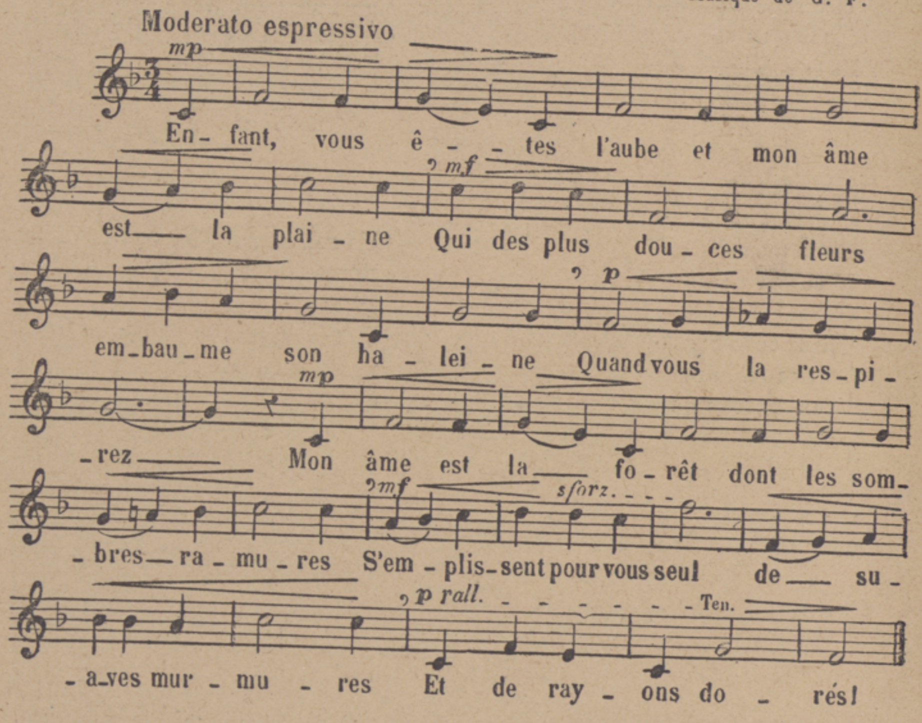
Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter.
Si la famille est morte,
Qui t'ouvrira la porte ?
Ah ! ah !
Néra !

(Voir, page 83, le même morceau, **Néra**, à deux voix).

L'ENFANT

Poésie de
VICTOR HUGO

Musique de G. F.



I

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!



« Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies... »

II

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

III

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

IV

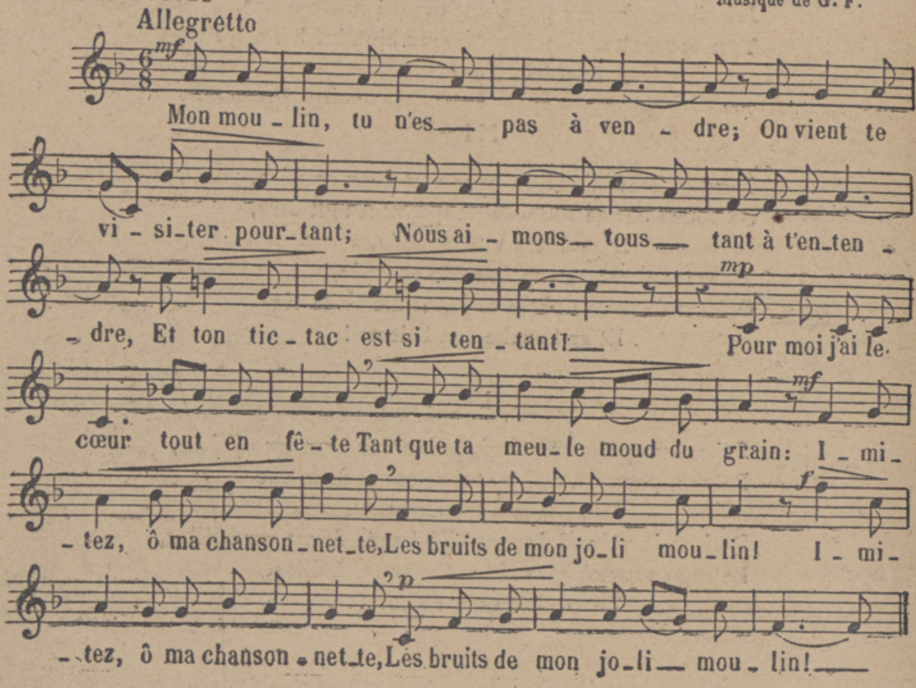
Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Les Feuilles d'Automne.

LA RONDE DU MOULIN

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



II

La brise sur ses eaux jaseuses
Vient chuchoter dans les roseaux
Et se mêle sous les yeuses
Au doux gazouillis des oiseaux.
Tantôt j'écoutais sa clochette
Tinter un tintin argentin :
Imitez, ô ma chansonnette,
Les bruits de mon joli moulin! } *bis*

III

Tourne, tourne, tourne encor, roue!
Marteau, pends, pends, pends en frappant!
Toi, courroie, où l'arbre se noue,
Glisse en sifflant comme un serpent!
J'ai ce tapage dans ma tête :
Tic-tac, pan-pan, tan-tan, tin-tin!
Et j'ai fait une chansonnette
Des bruits de mon joli moulin! } *bis*

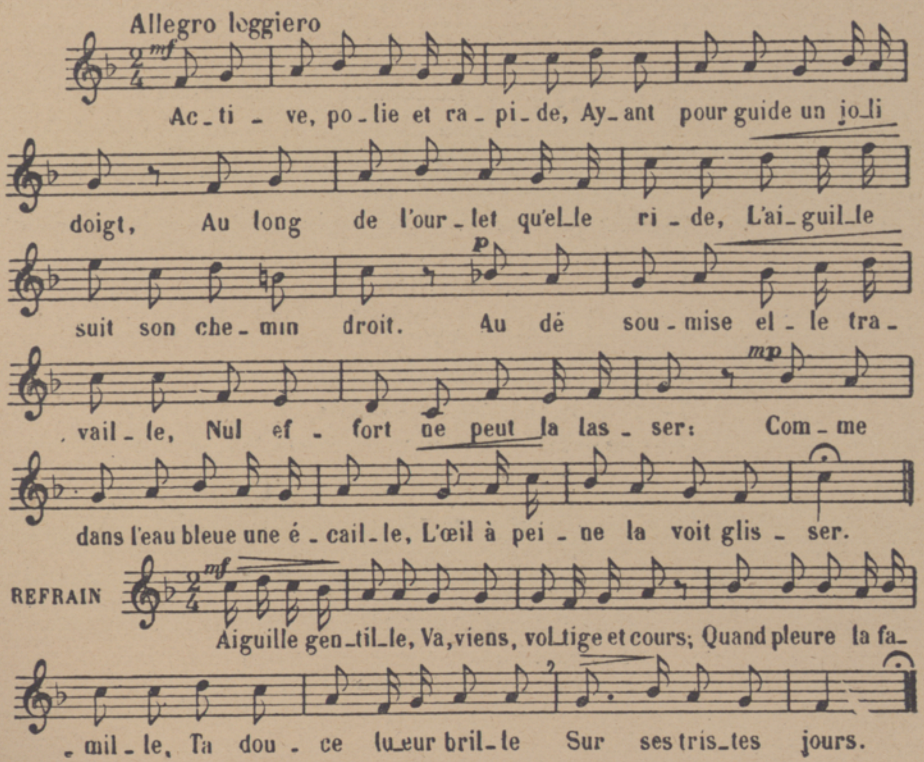


« Aiguille gentille,
« Va, viens, voltige et cours! »

L'AIGUILLE

Poésie de
PIERRE DUPONT

Musique de G. F.



I

Active, polie et rapide,
Ayant pour guide un joli doigt,
Au long de l'ourlet qu'elle ride,
L'aiguille suit son chemin droit.

Au dé soumise elle travaille,
Nul effort ne peut la lasser :
Comme dans l'eau bleue une écaille,
L'œil à peine la voit glisser.

Refrain

II

Comme la lame d'une épée
Faite de l'acier le plus pur,
Elle est fourbie, elle est trempée :
On la connaît à son azur.
Voyez, à peine il est visible,
Le trou par où passe le fil.
La guêpe, en son courroux terrible,
N'a pas l'aiguillon plus subtil.

Refrain

III

Pendant que l'épingle s'arrête
Et fixe l'étoffe au genou,
L'aiguille mobile, inquiète,
Fera toujours un nouveau trou.
L'épingle, sérieuse et sage,
Se repose le plus souvent :
Du progrès l'aiguille est l'image,
Elle va toujours en avant.

Refrain

REFRAIN

Aiguille gentille,
Va, viens, voltige et cours ;
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Chansons. — GARNIER.

LA CHANSON DE LA LIME

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



I

La lime d'acier, bien rayée
De fines dents toutes en long,
Polit, frotte, râcle, appuyée
Sur le fer maintenu d'aplomb.
Et tandis qu'en sa rude pince
L'étau l'emprisonne et le tord,
La lime grince, grince, grince, } *bis*
La lime grince, grince et mord. }

II

Entre les doigts serrés de l'homme,
Elle plonge dans l'air béant,
Tout effilée, en pointe comme
L'arête d'un poisson géant.
Tout autour se déchire et flotte
Un strident et bizarre accord :
La lime frotte, frotte, frotte, } *bis*
La lime frotte, frotte et mord. }

III

Elle descend, monte, se traîne,
Tantôt tourmentant le contour,
Tantôt le mordillant à peine,
Avec une sorte d'amour.
Honte au mauvais outil qui bâcle
L'œuvre digne d'un lent effort !
La lime râcle, râcle, râcle, } *bis*
La lime râcle, râcle et mord.

IV

Le fer sous la multiple entaille
Reluit d'un bel éclat vermeil,
Comme si l'acier qui travaille
Suait des gouttes de soleil.
Le bloc dur s'arrondit, s'allonge,
Avec des lignes d'ombre au bord :
La lime ronge, ronge, ronge, } *bis*
La lime ronge, ronge et mord.

V

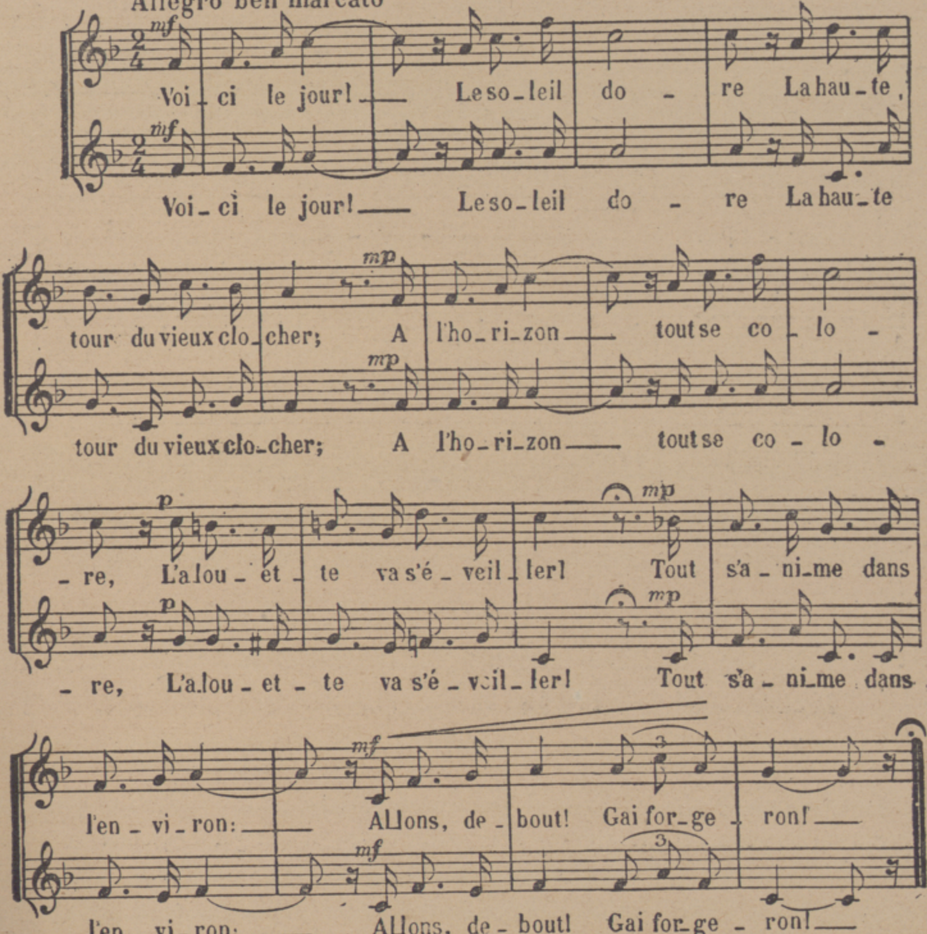
Puis, lorsqu'en retroussant ses manches
On a de l'outil diligent
Fait tomber les rognures blanches
Qu'on prendrait pour des grains d'argent,
Vite, vite, sur le fer mince
On s'acharne, on pèse plus fort...
La lime grince, grince, grince, } *bis*
La lime grince, grince et mord.

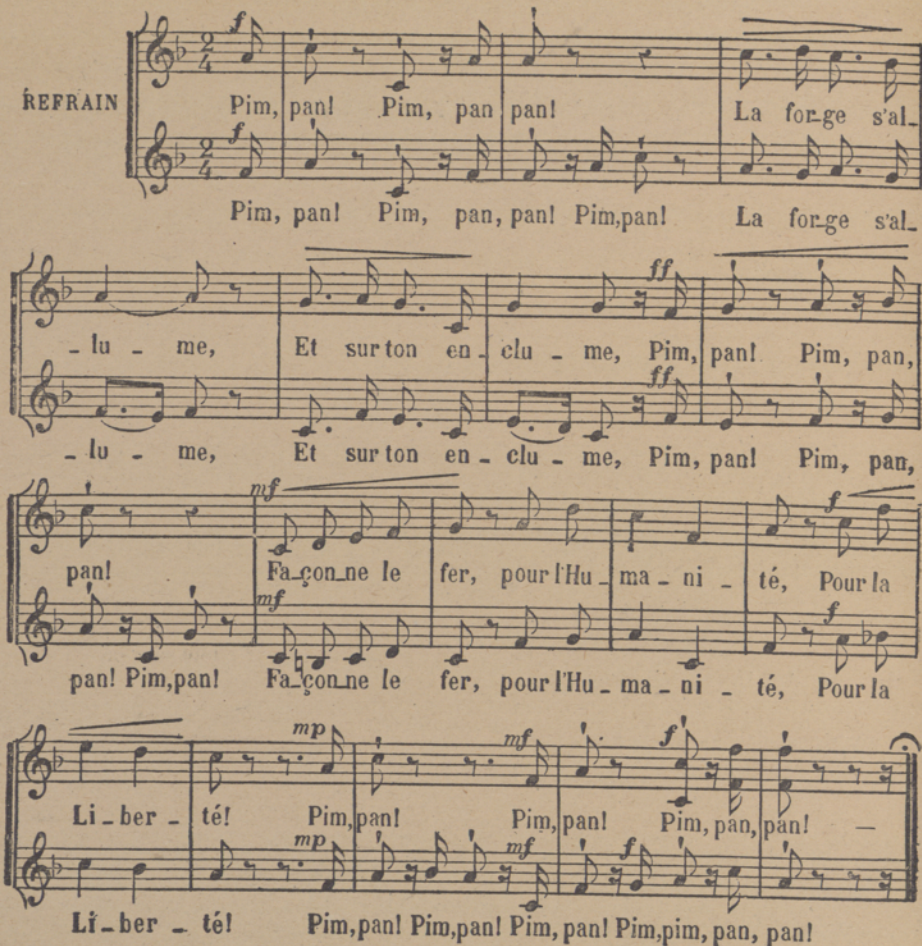
IL FAUT FORGER!

Poésie de
LÉON ÉCHÉGUT

Musique de G. F.

Allegro ben marcato





I

Voici le jour ! Le soleil dore
La haute tour du vieux clocher ;
A l'horizon tout se colore,
L'alouette va s'éveiller !
Tout s'anime dans l'environ :
Allons, debout ! gai forgeron !

Refrain

II

Dans l'atelier, où tout flamboie,
Tes bras ruisselants de sueur
Tirent du feu, qui le rougeoie,
Le fer qu'attend le laboureur.
Ton travail est utile aux champs,
Pour le retour du beau printemps !

Refrain

III

Si le clairon, voix guerrière,
Retentissait jusqu'au vallon,
Si, du côté de la frontière,
S'avançait le brutal canon,
Du travail délaisse l'outil :
Éteins ton feu, prends ton fusil !

Refrain

IV

Quand le fracas de la bataille
Aura cessé son noir labeur,
Reviens bien loin de la mitraille
Chanter la paix et le bonheur,
Et consacrer ta vie encor
A la moisson des rameaux d'or !

Refrain

REFRAIN

Pim, pan ! Pim, pan, pan !
La forge s'allume,
Et sur ton enclume,
Pim, pan ! Pim, pan, pan !
Façonne le fer, pour l'Humanité,
Pour la Liberté !
Pim, pan ! Pim, pan ! Pim, pan, pan !

Poésie de
FRÉDÉRIC BATAILLE

L'AMITIÉ

Musique de G. F.



I

Sainte amitié, ta flamme
Pénètre notre cœur;
Tu mets au fond de l'âme
Le miel de ta douceur.
Clémente et sans envie,
O pur et vrai trésor,
Tu fais dans notre vie
Fleurir des îles d'or! (*bis*)

II

Et quand, aux jours d'orage,
On perd le bon chemin,
Tu nous redis : Courage!
En nous tendant la main.
Versant, pieuse et sûre,
L'espoir avec le vin,
Tu panses la blessure
Sous ton baiser divin. (*bis*)

III

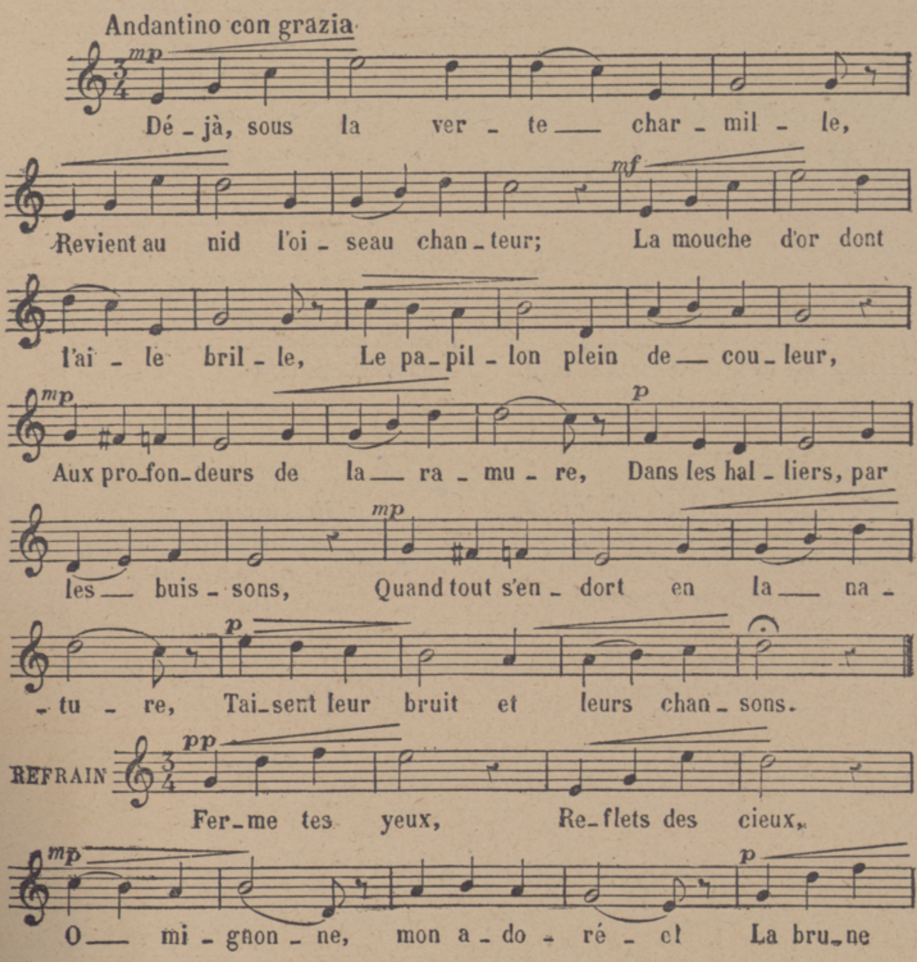
Sois notre douce étoile
Parmi les flots du sort,
Éclaire notre voile
Et guide nous au port.
Tu ceins de fleurs d'aurore
L'enfant au front si beau :
Viens lui sourire encore
Aux portes du tombeau! (*bis*)

ENDORS-TOI!

BERCEUSE

Poésie de
LÉON ÉCHÉGUT

Musique de G. F





I

Déjà, sous la verte charmille,
Revient au nid l'oiseau chanteur;
La mouche d'or dont l'aile brille,
Le papillon plein de couleur,
Aux profondeurs de la ramure,
Dans les halliers, par les buissons,
Quand tout s'endort en la nature,
Taisent leur bruit et leurs chansons.

Refrain

II

Le soir descend sur la prairie
Pour argenter les bois ombreux.
Clos tes beaux yeux, ô ma chérie,
Sous mes baisers affectueux!
Tu souris en ton joli rêve,
Qu'un séraphin, bien doucement,
Berce à cette heure qui s'achève,
Pour t'endormir, ô chère enfant!

Refrain

III

Dors! nous irons — mais sois bien sage! —
Quand finira ton doux sommeil,
Dérober vers ce grand nuage
L'astre qui luit, clair et vermeil.
Dors! et sur tes lèvres mi-closes,
Le Dieu des tout petits enfants
Répandra des lys et des roses,
Et l'eau des plus purs diamants.

Refrain

REFRAIN

Ferme tes yeux,
Reflets des cieux,
O mignonne, mon adorée!
La brune nuit
Tombe sans bruit
Du haut de la voûte azurée.
Fais ton dodo,
Do mi sol do,
Do do!

Poésie de
JEAN AICARD

TRAVAILLONS!

Musique de G. F.



C'est dur, de retourner la terre !
Qui bêche se courbe bien bas !
Et qui tient les bras de l'araire
Doit lui-même avoir de bons bras !
La terre, pour être féconde,
Veut qu'on souffre en la travaillant !
Mais il faut du pain pour le monde ;
Et c'est bon, le pain noir ou blanc !
Et c'est bon (*bis*), le pain noir ou blanc !

II

Quand on veut planter de la vigne,
Il faut creuser des trous profonds,
Et le vigneron s'y résigne :
« Creusons, dit-il, plantons, greffons ! »
Le cep, pour donner la vendange,
Veut qu'on le travaille beaucoup ;
Il ne donne rien qu'en échange...
Mais c'est si bon de boire un coup !
Mais c'est si bon (*bis*) de boire un coup !

III

C'est la loi de la vie humaine
Que sans le travail on n'a rien ;
L'autre nom du travail, c'est peine ;
Mais toute peine amène un bien.
Peinons pour vivre, et pour bien vivre !
Il faut apprendre pour savoir...
Epèle, écolier, dans ton livre,
L'autre nom du bonheur : *devoir !*
L'autre nom (*bis*) du bonheur : *devoir !*

Le Livre des Petits. — Ch. Delagrave.

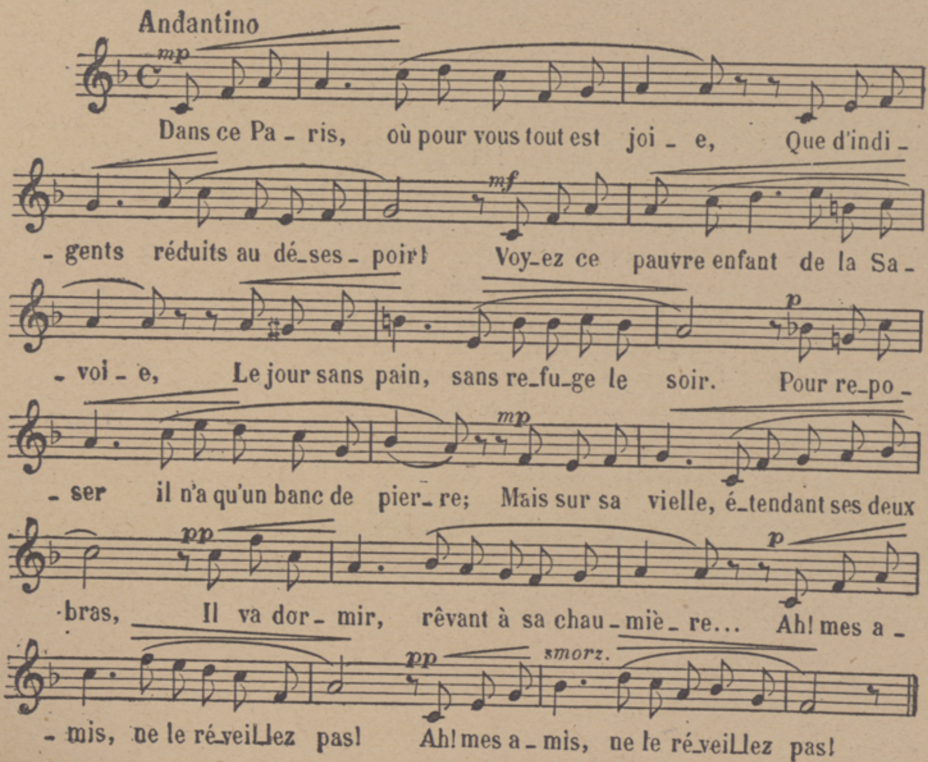


« Ah! mes amis, ne la réveillez pas! »

LE SOMMEIL

Poésie de
CH. LEBAIGUE

Musique de G. F.



I

Dans ce Paris, où pour vous tout est joie,
Que d'indigents réduits au désespoir !
Voyez ce pauvre enfant de la Savoie,
Le jour sans pain, sans refuge le soir.
Pour reposer il n'a qu'un banc de pierre ;
Mais sur sa vielle, étendant ses deux bras,
Il va dormir, rêvant à sa chaumière...
Ah ! mes amis, ne le réveillez pas ! (*bis*)

II

C'est le printemps : la frileuse hirondelle
Sous notre toit a niché ses petits ;
Le soir venu, sous l'aile maternelle,
Transis de froid, les voilà tous blottis.
De ce tableau le charme vous attire ;
Approchez donc, mais à tout petits pas.
Regardez-les, mais surtout sans rien dire...
Ah ! mes amis, ne les réveillez pas ! (*bis*)

III

Près du foyer votre grand'mère assise,
Sur un tricot vingt fois recommencé,
Promène encor son aiguille indécise,
En fredonnant les chansons du passé.
Mais le jour baisse ; hélas ! la chère vieille
Laisse échapper sa pelote et son bas ;
Sa voix s'éteint : la voilà qui sommeille...
Ah ! mes amis, ne la réveillez pas ! (*bis*)

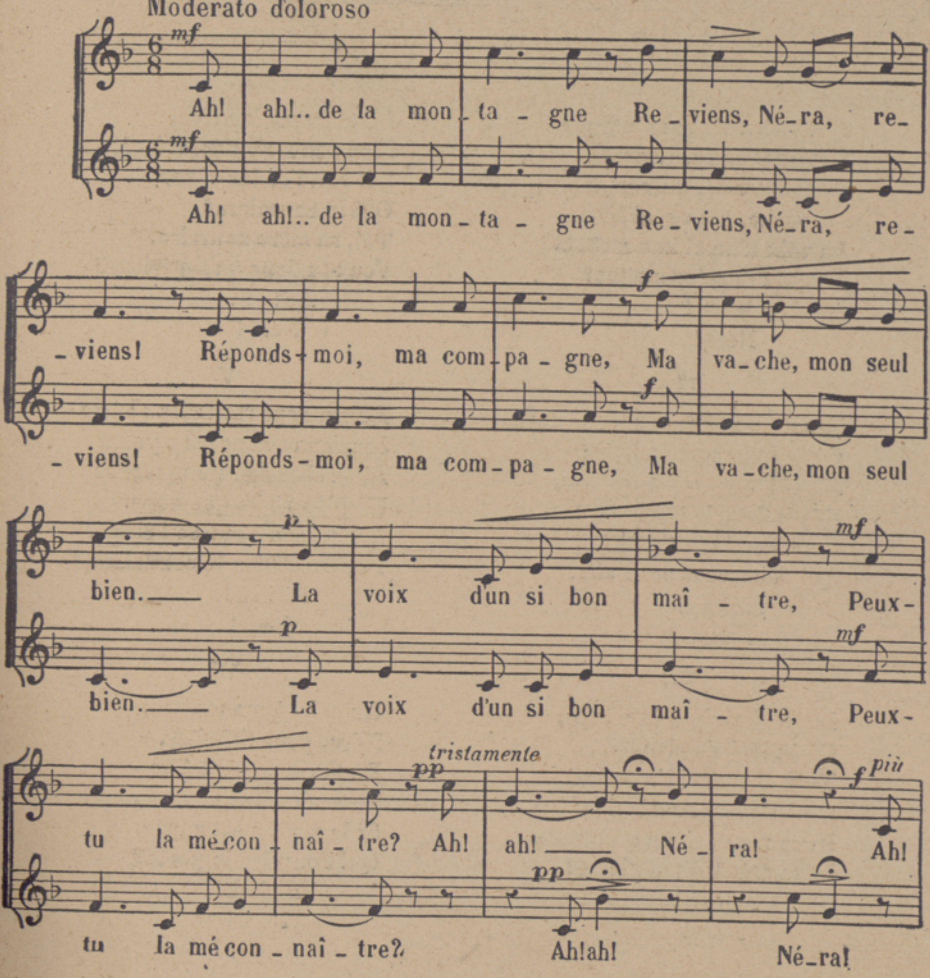


« Toi, sa mère nourrice... »

NÉRA

Poésie de
CASIMIR DELAVIGNE

Musique de G. F.





I

Ah! ah!... de la montagne
Reviens, Néra, reviens!
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître.
Peux-tu la méconnaître?
Ah! ah!
Néra!

II

Reviens, reviens, c'est l'heure
Où le loup sort du bois;
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix!
Hors l'ami qui t'appelle,
Qui t'aimera comme elle?
Ah! ah!
Néra!

III

Dis-moi si dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain!
Nous n'en avions qu'à peine
Et ta crèche était pleine!
Ah! ah!
Néra!

IV

De ta mamelle avide,
Mon pauvre enfant criera;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera?
Toi, sa mère nourrice,
Veux-tu donc qu'il périsse?
Ah! ah!
Néra!

V

Adieu, sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous.
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez, mon cœur se brise...
Pourtant Dieu te conduise!
Ah! ah!
Néra!

VI

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter.
Si la famille est morte,
Qui t'ouvrira la porte?
Ah! ah!
Néra!

JUSTICE ET CHARITÉ

Poésie de
HENRI CHANTAVOINE

Musique de G. F.



I

Aimons-nous pour trouver notre tâche moins rude,
Notre terre moins âpre et notre ciel plus beau;
Et malheur à celui qui, dans la solitude,
Va du seuil de la vie aux portes du tombeau. (*bis*)

II

Aimons l'homme, malgré son erreur ou sa faute,
Consolons sa misère avec notre amitié;
Ce qui rend le cœur bon fait aussi l'âme haute,
C'est d'avoir peu d'orgueil et beaucoup de pitié. (*bis*)

III

Donc pitié pour tous ceux que l'infortune assaille,
Pitié même à la haine et pardon au remords;
Pitié pour les vaincus de la dure bataille;
Aimons les malheureux comme on aime les morts. (*bis*)

IV

Plaignons celui qui pleure, aidons celui qui lutte;
Relevons doucement en lui tendant les bras
L'homme, même déchu, qui gémit de sa chute;
Baissons-nous jusqu'à lui s'il est tombé trop bas. (*bis*)

V

La justice a changé la face de la terre,
Mais, si la charité remontait dans les cieux,
L'homme se trouverait comme un enfant sans mère,
L'âme mélancolique et le front soucieux. (*bis*)

VI

Servons-les l'une et l'autre : ardents d'un même zèle,
Comme les habitants d'une même cité,
Resserrons fortement l'alliance éternelle
Dont le pacte solide a fait l'humanité. (*bis*)

II

L'ÉCOLE

JOUR DE RENTRÉE

Paroles et Musique de G. F.



I

Allons, enfants de la Patrie,
Dans l'air la cloche a résonné!
Adieu, vallons, champs et prairie!
Le jeu doit être abandonné. *(bis)*

II

Les vacances sont terminées,
L'automne succède à l'été;
Adieu, les joyeuses journées
Au grand soleil, en liberté! *(bis)*

III

Amis, l'étude nous appelle,
Le livre est là qui nous attend;
Que chacun l'ouvre plein de zèle,
L'esprit charmé, le cœur content! *(bis)*

IV

« S'instruire » est la devise sage
De l'écolier, de tout Français,
Qui doit prévoir les jours d'orage,
Sans cesser de chérir la paix! *(bis)*

V

Travaillons pour nous, pour la France
Qu'oppresse un triste souvenir;
Gardons sa suprême espérance
Et sourions à l'avenir! *(bis)*

LA RONDE ENFANTINE

Poésie de
LOUIS RATISBONNE

Musique de G. F.



I

Allons, allons, la grande ronde!
Allons, fillettes et garçons!
Tout tourne, tourne dans le monde :
Tournons, tournons, tournons, tournons.

II

Le ciel tourne sur notre tête,
Les astres tournent par millions,
La terre aussi ; rien ne s'arrête :
Tournons, tournons, tournons, tournons.

III

Dans l'azur déployant leurs ailes,
Les beaux et fringants papillons
Tournent avec les demoiselles :
Tournons, tournons, tournons, tournons.

IV

Le chasseur qui suit une piste
Tourne et retourne les buissons,
Un lièvre fuit à l'improviste…
Tournons, tournons, tournons, tournons.



« Allons, allons, la grande ronde ! »

V

Comme les oiseaux de passage,
Sans bruit, comme les alcyons,
En glissant comme le nuage,
Tournons, tournons, tournons, tournons.

VI

Lorsque l'Océan se soulève
Et qu'il écume à gros bouillons,
Comme le sable sur la grève,
Tournons, tournons, tournons, tournons.

VII

Comme la feuille au bois ravie
Et qu'emportent les aquilons,
Comme un rêve, comme la vie,
Tournons, tournons, tournons, tournons.

La Comédie enfantine. — CH. DELAGRAVE.

JE SUIS UN GRAND GARÇON

Poésie de
FRÉDÉRIC CAUMONT

Musique de G. F.



I

L'an passé, cela va sans dire,
J'étais petit ; mais à présent
Que je sais compter, lire, écrire,
C'est bien certain que je suis grand.

II

Quand, sur les genoux de ma mère,
On me voyait souvent assis,
J'étais petit, la chose est claire :
J'avais cinq ans, et j'en ai six !

III

Maintenant je vais à l'école ;
J'apprends chaque jour ma leçon ;
Le sac qui pend à mon épaule
Dit que je suis un grand garçon.

IV

Quand le maître parle, j'écoute
Et je retiens ce qu'il me dit ;
Il est content de moi, sans doute :
Car je vois bien qu'il me sourit.



« Je vous trouve, ma poupée,
« Bien souvent inoccupée... »

LA LEÇON A LA POUPÉE

Poésie de JEAN AICARD

Musique de H. P.



I

Je vous trouve, ma poupée,
Bien souvent inoccupée.
Il faut vous prendre le bras
Pour vous faire faire un pas!

II

Vous n'aimez que la toilette;
C'est laid, d'être si coquette!
Prenez un peu ce balai,
Et balayez, s'il vous plaît!

III

Lavez-moi cette vaisselle,
Vivement, mademoiselle!
Ecumez le pot-au-feu!
Remuez-vous donc un peu!

IV

Une fille adroite et sage
Aide sa mère, à votre âge;
Et je vous battrais, je crois,
Si vous n'étiez pas de bois!

Le Livre des Petits. — CH. DELAGRAVE.

LE DEVOIR

Poésie de
OCTAVE AUBERT

Musique de G. F.



I

Pour faire prospérer la France
Comme nos aïeux triomphants,
Que faut-il? — La persévérance. —
Persévérez, petits enfants!

II

Le travail est une richesse
Et, pour arriver au succès,
Que faut-il? — Travailler sans cesse. —
Travaillez bien, petits Français!

III

Pour que la nation meurtrie
Soit prête à de nouveaux combats,
Que faut-il? — Aimer la Patrie. —
Aimez-la bien, petits soldats!

Pour nos chers Enfants. — F. NATHAN.



Victime du devoir.

LÉGENDE

Poésie de
LOUIS RATISBONNE

Musique de G. F.



I

Il était jadis en Espagne
Un grand monarque, et puis encor
Un petit pâtre de montagne,
Un enfant, mais qui parlait d'or.

II

Dans son palais, devant son trône,
Le roi fit venir le berger :
« Pour ta sagesse l'on te prône,
Mon fils, et je veux en juger.

III

Dis-moi combien la mer profonde
A de gouttes d'eau dans son sein ?
— La chose est la plus simple au monde,
Quoique l'Océan soit bien plein.

IV

Seulement, je vous en supplie,
Défendez bien, ô majesté !
Qu'il tombe une goutte de pluie,
Que lorsque j'aurai tout compté.

V

— Pour lors, dis-moi combien d'étoiles
Brillent au fond du firmament
Et de la nuit percent les voiles ?
— Je vous répondrai couramment.

VI

Rassemblez-les des hautes voûtes,
Dites-leur de descendre ici,
Et je vous les compterai toutes,
Les plus petites même aussi.

VII

— Ton esprit est fin pour ton âge,
Mon petit pâtre, dit le roi.
Tu m'as répondu comme un sage :
Sois mon fils, et reste avec moi !

La Comédie enfantine. — CH. DELAGRAVE.

LES BONS EXEMPLES

Paroles et Musique de G. F.



I

De corolle en corolle,
De la rose au jasmin,
L'abeille court et vole
Sans muser en chemin.
Rien ne peut la distraire,
Elle a hâte d'extraire
Les douceurs
Que recèlent les fleurs.

II

La fourmi diligente,
Dans la belle saison,
Quand la cigale chante,
Enserre sa moisson.
Vienne la froide bise,
Elle brave sans crise
Les rigueurs
Des frimas destructeurs

III

La frileuse hirondelle,
Lasse d'un long exil,
Vers nous revient, fidèle,
Dès que sourit avril.
Aimable messagère,
Sur son aile légère,
Tous les ans
Apparaît le printemps.

IV

La fauvette craintive
Protégeant son doux nid,
S'élance, folle et vive,
Quand on le lui ravit.
Et sa chère couvée,
Sous la feuille cachée,
Chaque jour
Admire son amour.

V

Enfant, comme l'abeille,
Travaille avec ardeur.
La fourmi te conseille
Un prévoyant labeur.
Demeure à ton village,
Et montre le courage
D'un soldat,
A l'heure du combat !

A UN ENFANT

Poésie de
EUGÈNE MANUEL

Musique de G.-F.



II

Écris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand : que ton œil y plonge!
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois,—jamais un mensonge.

III

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, — jamais de l'envie.

IV

Le mal ici-bas trône audacieux :
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux
Du mépris parfois, — jamais de la haine.

V

Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison
Un souci parfois, — mais jamais un doute.

Poésies du Foyer et de l'Ecole. — CALMANN LÉVY.

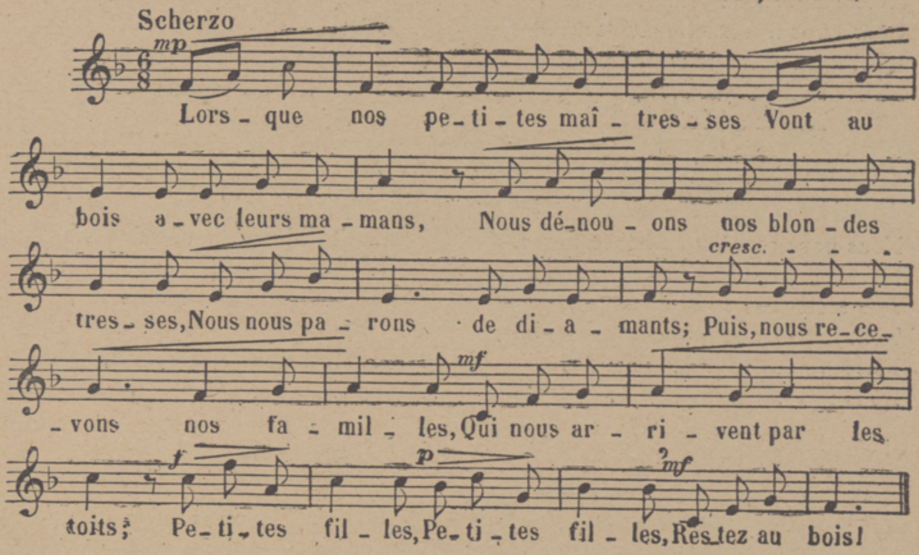


« Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort! »

LA RONDE DES POUPÉES

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



I

Lorsque nos petites maîtresses
Vont au bois avec leurs mamans,
Nous dénouons nos blondes tresses,
Nous nous parons de diamants;
Puis, nous recevons nos familles
Qui nous arrivent par les toits.
Petites filles, *(bis)*
Restez au bois!

II

Vous nous croyez bien endormies
Dans nos berceaux tendus de blanc :
Détrompez-vous, pauvres amies!
Le poupon dort ou fait semblant.
C'est si bon de franchir les grilles
Et de chanter à pleine voix!
Petites filles, (*bis*)
Restez au bois!

III

Sitôt que pour suivre vos mères
Vous avez tourné les talons,
Nous feuilletons dans vos grammaires,
Nous gambadons dans les salons.
Quand vos frères laissent leurs billes,
Quel beau vacarme entre nos doigts!
Petites filles, *(bis)*
Restez au bois.

IV

Nous nous servons en bébés sages,
Pour manger des gâteaux très doux,
Des assiettes de vos ménages,
Tout juste assez grandes pour nous.
Pierrot nous offre des pastilles
Dans une coquille de noix.
Petites filles, *(bis)*
Restez au bois!

V

Chacune, avec l'air d'une reine
Qui va présider un congrès,
Pose ses pieds de porcelaine
Sur le velours des tabourets;
Et l'on rit aux farces gentilles
Des poupons contant leurs exploits.
Petites filles, *(bis)*
Restez au bois!

VI

Le nez d'Arlequin étincelle;
Les Guignols, se croyant très beaux,
Tirent eux-mêmes leur ficelle
Et font sonner leurs grands sabots.
Nous jetons en l'air nos résilles,
Nous dansons toutes à la fois.
Petites filles, *(bis)*
Restez au bois!

VII

Les lapins blancs, la tête droite,
Cognent la peau de leurs tambours;
Sur le couvercle de sa boîte
Un diable exécute des tours.
Landerirette joue aux quilles,
Landeri soulève des poids.
Petites filles, *(bis)*
Restez au bois!

VIII

Mais le temps marche, l'heure sonne:
Vous entrez avec vos cerceaux.
Qui donc faisait ce bruit? Personne.
Nous dormons dans nos blancs berceaux.
Quand reverrons-nous nos familles
Qui s'en retournent par les toits?
Petites filles, *(bis)*
Allez au bois!

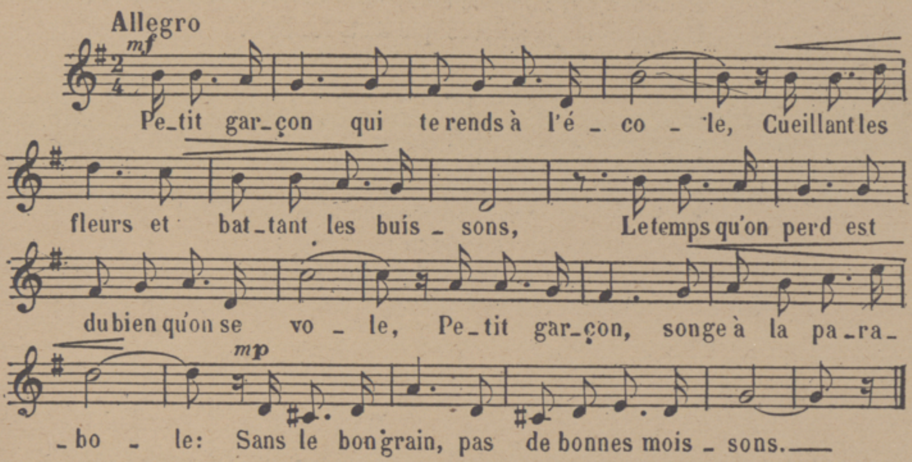


« Nous gambadons dans les salons... »

ÉCOLIER

Poésie de
PAUL DÉROULÈDE

Musique de G. F



I

Petit garçon qui te rends à l'école,
Cueillant les fleurs et battant les buissons,
Le temps qu'on perd est du bien qu'on se vole ;
Petit garçon, songe à la parabole :
Sans le bon grain, pas de bonnes moissons.

II

Cet alphabet sur lequel tu sommeilles,
Ce crayon noir qui te semble odieux,
C'est la clef d'or du pays des merveilles.
Petit garçon, l'erreur vient des oreilles,
La vérité suit le chemin des yeux.

III

Pour vivre il faut produire, acheter, vendre ;
Nul aujourd'hui ne compte sur ses doigts :
Que sauras-tu ne voulant rien apprendre ?
Petit garçon, l'homme doit se défendre :
Il est des loups ailleurs que dans les bois.

IV

Des gens viendront qui, te voyant t'instruire,
Se récrieront : « On en sait trop toujours ;
« Bien labourer vaut autant que bien lire. »
Petit garçon, à ces gens tu peux dire :
« Un bon écrit vaut mieux qu'un sot discours. »

Chants du Paysan — Calmann Lévy.

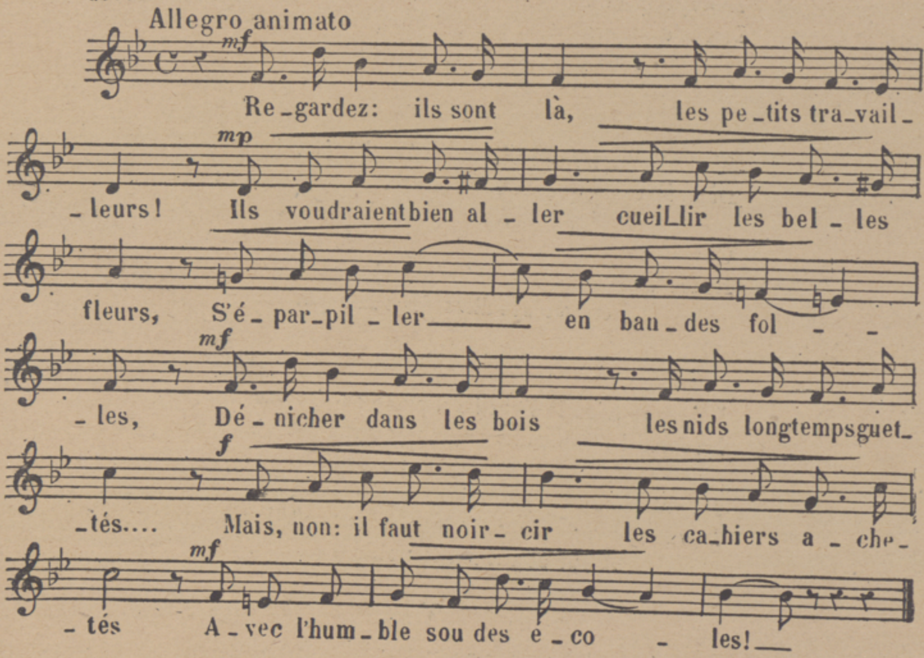


« Petit garçon, qui te rends à l'école... »

LE SOU DES ÉCOLES

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



I

Regardez : ils sont là, les petits travailleurs !
Ils voudraient bien aller cueillir les belles fleurs,
S'éparpiller en bandes folles,
Dénicher dans les bois les nids longtemps guettés...
Mais, non : il faut noircir les cahiers achetés
Avec l'humble sou des écoles !

II

Adieu le cerf-volant, les rires, les chansons !
Il faut prêter l'oreille, à l'heure des leçons,
Aux choses que le maître explique.
Il faut être en son coin bien tranquille, bien doux :
Honte au méchant enfant qui gaspille les sous
Du peuple et de la République !

III

Chers petits ! Tout à l'heure, ils s'en iront encor
Dans la brise qui passe et dans les rayons d'or :
Le jeu charmant est de leur âge.
Comme ils sont studieux ! Le jour en eux descend,
Et les voilà pareils à l'oiselet qui sent
Pousser ses ailes dans la cage.

IV

Laissons faire le livre ! Il apaise en s'ouvrant
La faim de ce maudit qu'on nomme l'ignorant.
Quel phare dans la nuit profonde !
La clarté du soleil formidable pâlit
Devant celle du livre, et tout enfant qui lit
A sur son front le poids d'un monde.

V

L'école est la caserne auguste où l'on entend
Retentir le Progrès, ce clairon éclatant ;
L'âme des grands hommes l'habite.
Le cycle éblouissant que la lyre a prédit
Naîtra d'elle, ô mortels ! Plus l'école grandit,
Plus la prison se fait petite.

AUX ENFANTS DE FRANCE

Poésie de
JEAN AICARD

Musique de G. F.



I

O chers petits enfants de ce pays de France,
Fleurs par qui l'arbre existe et se voit rajeunir,
Doux comme un bien présent, beaux comme l'espérance,
O petits! qui portez tout le grand avenir!

II

Fils des hommes, si beaux de n'être pas des hommes,
Nous caressons en vous ce rêve merveilleux
Que vous pourriez grandir meilleurs que nous ne sommes,
En gardant tout l'éclat divin dans vos yeux bleus!

III

Enfants! nous faiblissons! venez à la rescousse!
Vos aînés, les vaincus, vous disent en pleurant,
Votre mère en pleurant vous dit de sa voix douce :
Petit peuple français, vite au secours du grand!

IV

« Et comment? Nous n'avons que nos livres d'école,
Nos cahiers griffonnés, la plume et l'encrier... »
— Que faut-il à l'oiseau? Des ailes, pour qu'il vole!
Et que faut-il de plus qu'un livre à l'écolier?

V

Sache tenir, s'il faut, un sabre de bataille;
Mais, studieux le soir, actif dès le matin,
Sache bien qu'un enfant qui veille et qui travaille
Prépare au monde entier sa gloire et son destin.

La Chanson de l'Enfant. — FISCHBACHER.

LA CHANSON DE L'ÉCOLE

Paroles et Musique de G. F.



I

L'école est un lieu peu goûté
De tous les enfants, c'est notoire:
On les prive de liberté
Pour la lecture, pour l'histoire !
Et plus d'un, en traînant le pas,
Le long du chemin se désole,
Et, le cœur gros, maudit tout bas
Les heures qu'il passe à l'école !

II

Plus tard, quand un adolescent
Déchiffre mal quelque grimoire,
Si son esprit est impuissant,
Si peu fidèle est sa mémoire,
Il comprend ce que la raison
Nous dit, sous forme de symbole :
Qu'il faut semer pour la moisson,
Et que c'est l'œuvre de l'école !

III

A tous, un jour, elle apparaît
Avec son charme méritoire,
La classe où parfois murmurait
Un fol et volage auditoire.
Temps béni des ébats joyeux,
Insoucis de l'âge frivole,
Oh ! qu'alors on serait heureux
De vous retrouver à l'école !

IV

Enfants, c'est dans votre intérêt
Qu'on l'a rendue obligatoire ;
Non, ce n'est pas un lieu d'arrêt,
Non, ce n'est pas la chambre noire...
C'est le temple où, pour l'avenir,
On vous donne ce qui console.
Gardez un pieux souvenir
Des bancs de votre chère école !

III

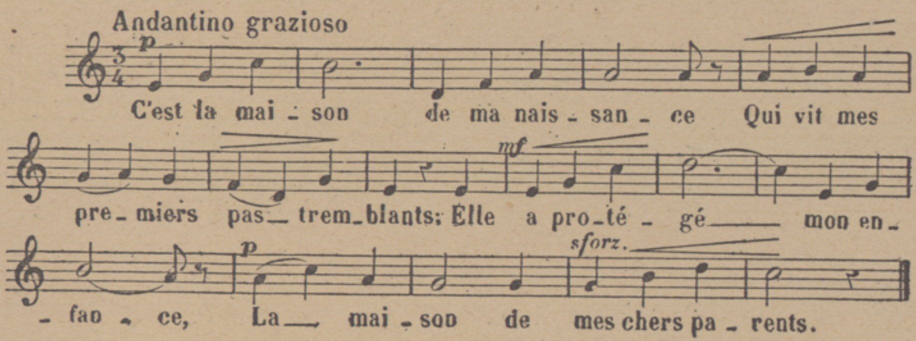
LA PATRIE

LA PATRIE

(DIS. QUELLE EST TA PATRIE?)

Poésie de
OCTAVE AUBERT

Musique de G. P.



I

C'est la maison de ma naissance
Qui vit mes premiers pas tremblants ;
Elle a protégé mon enfance,
La maison de mes chers parents

II

C'est le joli petit village,
L'école blanche au rouge toit,
Où les maîtres de mon jeune âge
Me disent : « Sois sage, instruis-toi. »

III

Oui, c'est surtout ma chère France,
La terre belle et douce aux yeux,
Qui met en moi son espérance,
C'est la terre de mes aïeux.

IV

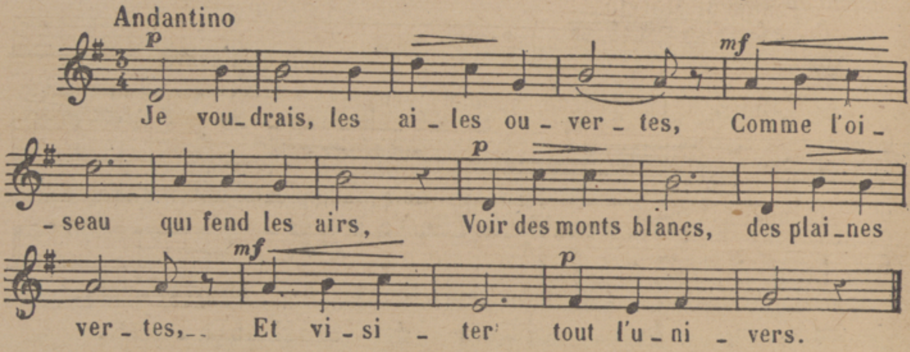
Ma belle France est ma patrie.
Je veux toujours m'en souvenir.
Je dois lui consacrer ma vie,
Pour elle je saurai mourir.

Pour nos chers Enfants. — F. NATHAN.

LA TERRE NATALE

Poésie de
OCTAVE AUBERT

Musique de G. F



I

Je voudrais, les ailes ouvertes,
Comme l'oiseau qui fend les airs,
Voir des monts blancs, des plaines vertes,
Et visiter tout l'univers.

II

Avec des bottes de sept lieues
Qui m'arriveraient aux genoux,
Je voudrais passer les mers bleues
Et m'en aller loin de chez nous.

III

Je voudrais, sous la voile ronde
D'un vaisseau léger, gracieux,
Faire trois fois le tour du monde
Et naviguer sous d'autres cieux.

IV

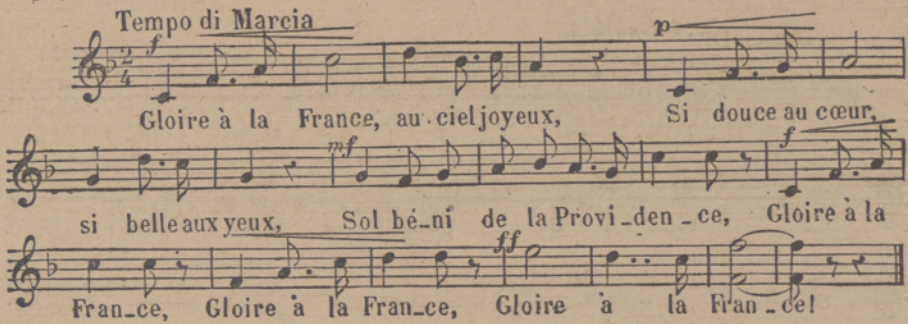
— Pars ! Mais tu reviendras, ô mousse !
En disant, comme tes aînés,
Qu'aucune terre n'est plus douce
Que la terre où nous sommes nés.

Pour nos chers Enfants. — F. NATHAN.

HYMNE FRANÇAIS

Poésie de PAUL DÉROULÈDE.

Musique de G. F.



I

Gloire à la France, au ciel joyeux,
Si douce au cœur, si belle aux yeux,
Sol béni de la Providence,
Gloire à la France! (*ter*)

II

Forêts au front, vigne au côté,
Elle a ce qui fait la beauté
Et ce qui donne l'abondance.
Gloire à la France! (*ter*)

III

O ma patrie au cœur puissant,
Fière d'instinct, riche de sang,
Qui sans s'appauvrir se dépense!
Gloire à la France! (*ter*)

IV

Tout vient vers elle et tout en part,
Elle est le Progrès, elle est l'Art;
Sol qui produit, peuple qui pense;
Gloire à la France! (*ter*)

V

Mais de ces dons du Créateur
Le plus divin et le meilleur,
C'est sa grande âme au souffle immense:
Gloire à la France! (*ter*)

VI

Champion de l'humanité,
L'homme lui doit la liberté
Et l'esprit son indépendance.
Gloire à la France! (*ter*)

VII

C'est pourquoi, partageant son sort,
Le monde mourrait de sa mort,
Lui qui vit de son existence;
Gloire à la France! (*ter*)

VIII

Et c'est pourquoi, nous, ses enfants,
Soit terrassés, soit triomphants,
Nous gardons tous son espérance.
Gloire à la France! (*ter*)

LE DRAPEAU

Poésie de
GEORGES GOURDON

Musique de G. F.



I

Les connais-tu, les trois couleurs,
Les trois couleurs de France?
Celles qui font rêver les cœurs
De gloire et d'espérance :
Bleu céleste, couleur du jour;
Rouge éclatant, couleur d'amour;
Blanc, franchise et vaillance!

II

Le drapeau, quand tonne l'airain,
Comme un guerrier tressaille;
Il bat, il se gonfle soudain
Au vent de la bataille!
Dans la mêlée, ah! qu'il est beau,
Lorsqu'il n'est plus qu'un noir lambeau
Etoilé de mitraille!...

III

Jusqu'à la mort on le défend,
O sublime folie!
Et quand il revient triomphant,
Vers sa loque chérie
Les yeux vont, de larmes remplis;
Car le drapeau garde en ses plis
L'âme de la Patrie!

IV

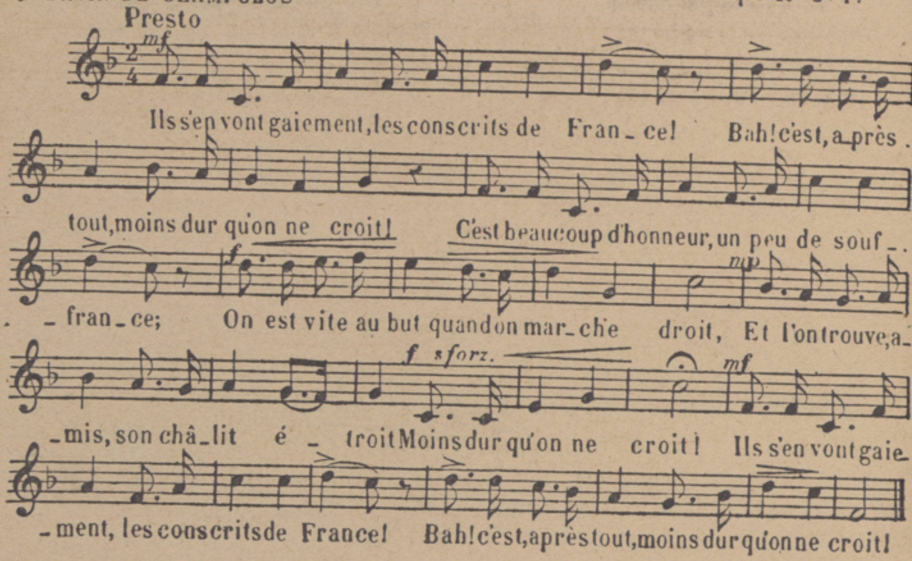
Qu'il frissonne au soleil joyeux,
Ou qu'il flotte sur l'onde;
Lorsque la Paix rit sous les cieux
Ou quand la guerre gronde,
France, il entraîne tous les cœurs,
Lui qui porte dans ses couleurs
La liberté du monde!

Le Sang de France. — Savine.

LES CONSCRITS

Poésie de
G. DAVIN DE CHAMPCLOS

Musique de G. F.



I

Ils s'en vont gaiement, les conscrits de France!
Bah! c'est, après tout, moins dur qu'on ne croit!
C'est beaucoup d'honneur, un peu de souffrance;
On est vite au but quand on marche droit,
Et l'on trouve, amis, son châlit étroit
Moins dur qu'on ne croit!
Ils s'en vont gaiement, les conscrits de France!
Bah! c'est, après tout, moins dur qu'on ne croit!

II

Car le régiment, c'est votre jeunesse
Que jamais, jamais, vous ne vivrez plus!
Vous souhaiterez que ce temps renaisse,
Et vos vœux, plus tard, seront superflus :
Même les douleurs des ans révolus,
On ne les vit plus.
Car le régiment, c'est votre jeunesse
Que jamais, jamais, vous ne vivrez plus!

III

Partez donc, joyeux, pour l'âpre campagne
D'où vous reviendrez plus forts, mieux armés!
Non, le régiment, ce n'est pas le bagne
Aux geôliers brutaux, aux barreaux fermés :
Des enfants, il fait des hommes formés,
Plus forts, mieux armés!
Partez donc, joyeux, pour l'âpre campagne
D'où vous reviendrez plus forts, mieux armés!

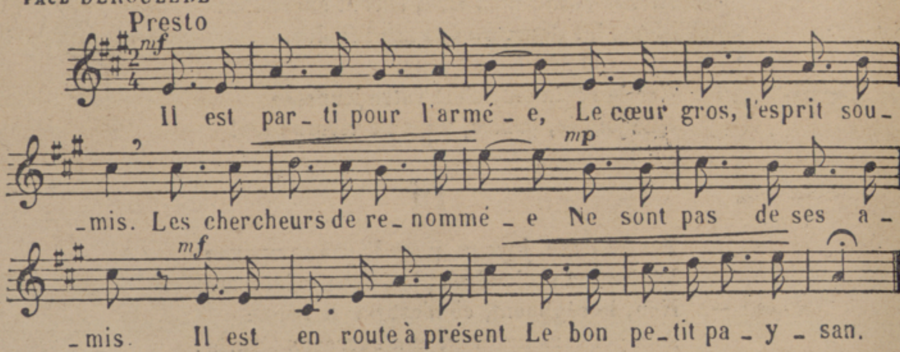
IV

Rubans au chapeau, chansons à la lèvre,
Partez donc, joyeux, ô petits conscrits!
Laissez librement votre ardente fièvre
Vibrer dans l'ardeur de vos jeunes cris
Qu'hélas! nous avons trop tôt désappris,
O petits conscrits!
Rubans au chapeau, chansons à la lèvre,
Partez donc, joyeux, ô petits conscrits!

EN ROUTE

Poésie de
PAUL DÉROULÈDE

Musique de G. F.



I

Il est parti pour l'armée,
Le cœur gros, l'esprit soumis.
Les chercheurs de renommée
Ne sont pas de ses amis.
Il est en route à présent,
Le bon petit paysan.

II

Il embrasse tous ses vieux,
Et vers sa pauvre demeure
Il tourne longtemps les yeux...
Trois ans, ce n'est pas une heure!
Il est en route à présent,
Le bon petit paysan.

III

Il est parti pour la guerre.
Il aurait mieux aimé pas.
Mais quoi! puisqu'on doit la faire,
Puisqu'ils y vont, les soldats...
Il est en route à présent,
Le bon petit paysan.

IV

C'est au hasard qu'il fait feu
A la première escarmouche;
A la seconde, morbleu!
Il guette, il ajuste, il touche.
Il est en route à présent,
Le bon petit paysan.

V

Il est parti pour la gloire,
Sans bien savoir ce que c'est.
Mais il croit ce qu'il faut croire,
Ce qu'il faut faire, il le fait.
Il est en route à présent,
Le bon petit paysan.

VI

O race bonne aux combats,
De corps vaillant, d'âme saine!...
Quels soldats tu formeras
Quand tu seras capitaine!
Il est en route à présent,
Le cher petit paysan!

Chants du Paysan. — Calmann Lévy.

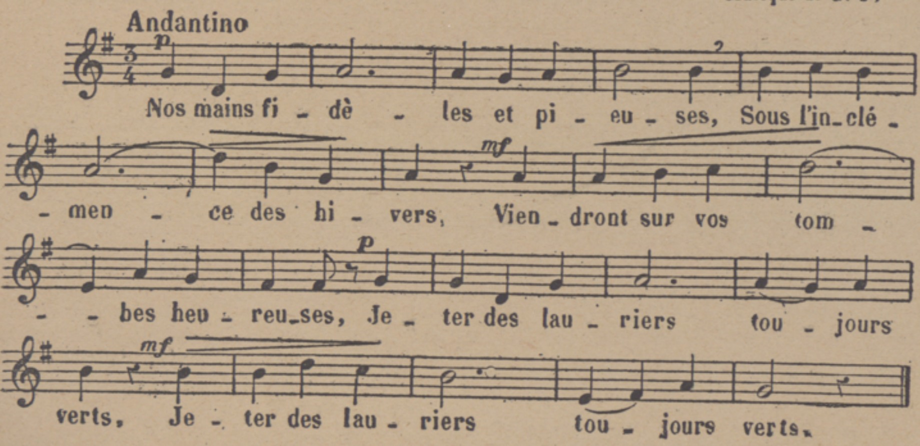


« Dormez, nous reprendrons vos armes... »

AUX SOLDATS MORTS EN 1870

Poésie de
JULES DOINEL

Musique de G. F.



I

Nos mains fidèles et pieuses,
Sous l'inclémence des hivers,
Viendront, sur vos tombes heureuses,
Jeter des lauriers toujours verts. *(bis)*

II

Nous associerons à vos gloires,
Lorsque nous serons grands et forts,
Les fanfares de nos victoires!
Martyrs obscurs, ô soldats morts! *(bis)*

III

Nous évoquerons dans les ombres
Vos chers fantômes lumineux.
Ils éclaireront les nuits sombres,
Comme les étoiles des cieux. *(bis)*

IV

Dormez, soldats, la France veille
Sur le sommeil de ses enfants!
Dormez dans la pourpre vermeille
De vos uniformes sanglants. *(bis)*

V

Déjà vous fécondez la terre.
La France enfante des sauveurs.
Et l'on voit de votre poussière
Germer des moissons de vainqueurs. *(bis)*

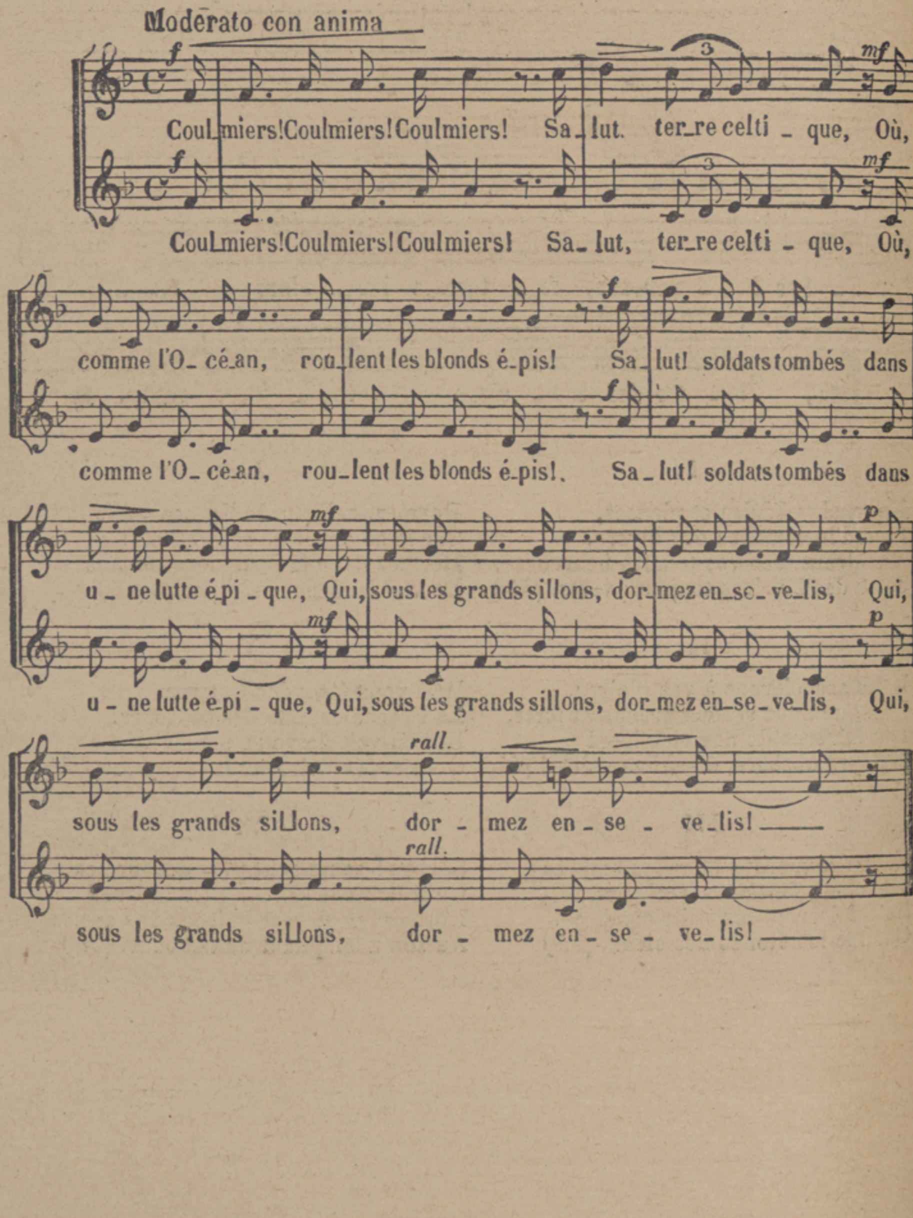
VI

Soldats! ce ne sont plus des larmes
Qu'il faut vous donner en ce jour.
Dormez, nous reprendrons vos armes
Au son triomphant du tambour. *(bis)*

COULMIERS

Poésie de
JULES DOINEL

Musique de G. F.





« Salut! soldats tombés dans une lutte épique... »

I

Coulmiers ! Coulmiers ! Coulmiers ! Salut, terre celtique,
Où, comme l'Océan, roulent les blonds épis !
Salut ! soldats tombés dans une lutte épique,
Qui, sous les grands sillons, dormez ensevelis ! (*bis*)

II

Grâce à vous, notre honneur fut sauf et notre gloire
Demeure encor fidèle à nos faisceaux guerriers.
Dormez, héros ! dormez, car la main de l'histoire
A jeté sur vos corps ses éternels lauriers. (*bis*)

III

Car vous étiez martyrs d'une sainte espérance,
Vous mouriez pour sauver l'éclat des trois couleurs;
Et mourants, vous disiez : « Vive... Vive la France ! » —
Dormez, héros ! dormez, nous vous tressons des fleurs ! (*bis*)

IV

Non ! tu ne peux mourir, non, tu ne peux descendre,
O France de Valmy, de Fleurus, d'Iéna !
Et, comme le phénix, tu renais de ta cendre,
Pour repousser encor les hordes d'Attila. (*bis*)

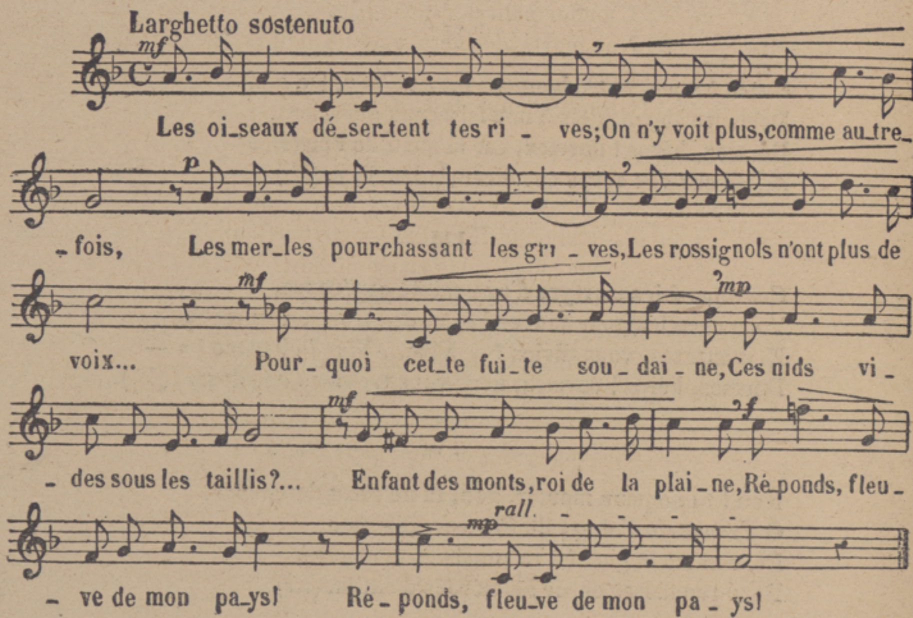
V

Coulmiers ! Coulmiers ! Coulmiers ! Salut, terre celtique,
Où, comme l'Océan, roulent les blonds épis !
Salut ! soldats tombés dans une lutte épique,
Qui, sous les grands sillons, dormez ensevelis ! (*bis*)

AU RHIN

Poésie de
CHARLES et PAUL LESER

Musique de G. F.



I

Les oiseaux désertent tes rives ;
On n'y voit plus, comme autrefois,
Les merles pourchassant les grives ;
Les rossignols n'ont plus de voix...
— Pourquoi cette fuite soudaine,
Ces nids vides sous les taillis ?...
Enfant des monts, roi de la plaine,
Réponds, fleuve de mon pays ! (*bis*)

II

Le drapeau noir qui se déploie
Des deux côtés du pont de Kehl
Chasse nos fils et notre joie
Et les petits oiseaux du ciel ;
L'amour pâlit devant la haine,
Nos morts dorment sous les taillis...
Enfant des monts, roi de la plaine,
Gronde, fleuve de mon pays ! (*bis*)

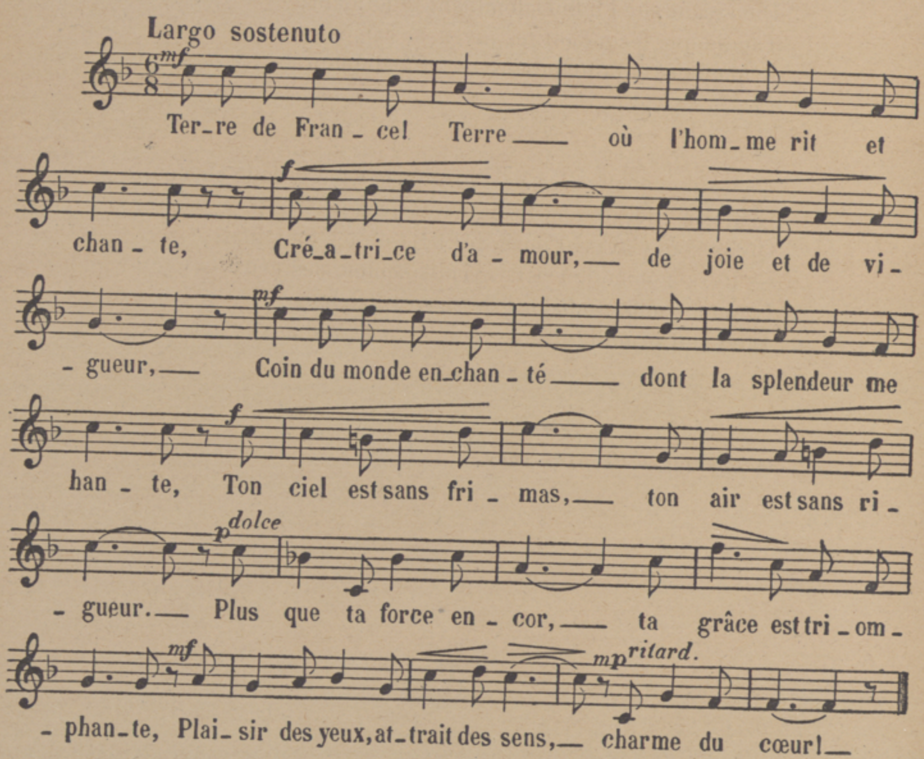
III

Au Rhin ! au Rhin !... La vieille Gaule
En connaît le plus court chemin.
Nous voulons, l'arme sur l'épaule,
Nous mettre en route dès demain.
Au Rhin ! — Roule tes flots, déchaîne
L'orage au sein des verts taillis...
Les drapeaux qui couvrent la plaine
Portent le coq de mon pays ! (*bis*)

AVE GALLIA

Poésie de
PAUL DÉROULÈDE

Musique de G. F.



I

Terre de France ! Terre où l'homme rit et chante,
Créatrice d'amour, de joie et de vigueur,
Coin du monde enchanté dont la splendeur me hante,
Ton ciel est sans frimas, ton air est sans rigueur.
Plus que ta force encor, ta grâce est triomphante,
Plaisir des yeux, attrait des sens, charme du cœur !

II

Un pied sur l'Italie, un pied sur les Espagnes,
Ton corps souple et hardi, dans un geste hautain,
Se dresse couronné de mers et de montagnes,
Plongeant sur l'infini, dominant le lointain;
Tandis que fécondant tes joyeuses campagnes
Brûle dans ta poitrine un volcan mal éteint.

III

Qu'ils sont touffus les bois formés par tes grands chênes,
Gauloise chevelue au front mystérieux!
Qu'ils sont riants et purs, les flots de tes fontaines!
— Purs comme le cristal, riants comme des yeux —
Et quel souffle embaumé de suaves haleines
Flotte en brouillard léger sur tes prés radieux!

Chants du Paysan. — Calmann Lévy.

Poésie de
CHARLES NODIER

LE RETOUR AU VILLAGE

Musique de G F



I

Je vais revoir mon village,
Les lieux que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris :
Douce trêve
Qu'un long rêve
Qui s'achève
Laisse encore à mes esprits. } *bis*

II

Je verrai la croix qui penche
Au front des rochers alpins,
Et les tapis de pervenche,
Et les halliers d'aubépins,
Et la mousse,
Qui repousse
Molle et douce
A l'abri des noirs sapins. } *bis*

III

Je reverrai la bruyère
Qui s'incline en gémissant,
Je reverrai la clairière
Où le ruisseau va glissant,
Et son onde
Vagabonde
Qui féconde
Le pacage verdissant. } *bis*

LE DRAPEAU QUI PASSE

Poésie de
CHARLES et PAUL LESER

Musique de G. F.



I

Dans l'allée en fête où le régiment,
Au son des clairons vibrant dans l'espace,
Les rangs alignés, marche fièrement,
Saluons (*bis*) le drapeau qui passe!

II

Les jours de revue et de défilé,
Quand les bataillons arrivent en masse,
O peuple français, peuple inconsolé,
Saluons (*bis*) le drapeau qui passe!

III

O sacré symbole, ô chères couleurs,
Du sang répandu vous portez la trace!
Nos filles un jour couvriront de fleurs
Le drapeau (*bis*) triomphant qui passe!

IV

Et tu flotteras au souffle du vent,
Sur les murs où Dieu te garde une place,
Nos morts, éveillés au soleil levant,
Salueront (*bis*) le drapeau qui passe!

V

Ami, qui t'en vas au pays des blés
Où vivent les fils de la forte race,
Emporte là-bas pour nos exilés
Un lambeau (*bis*) du drapeau qui passe!

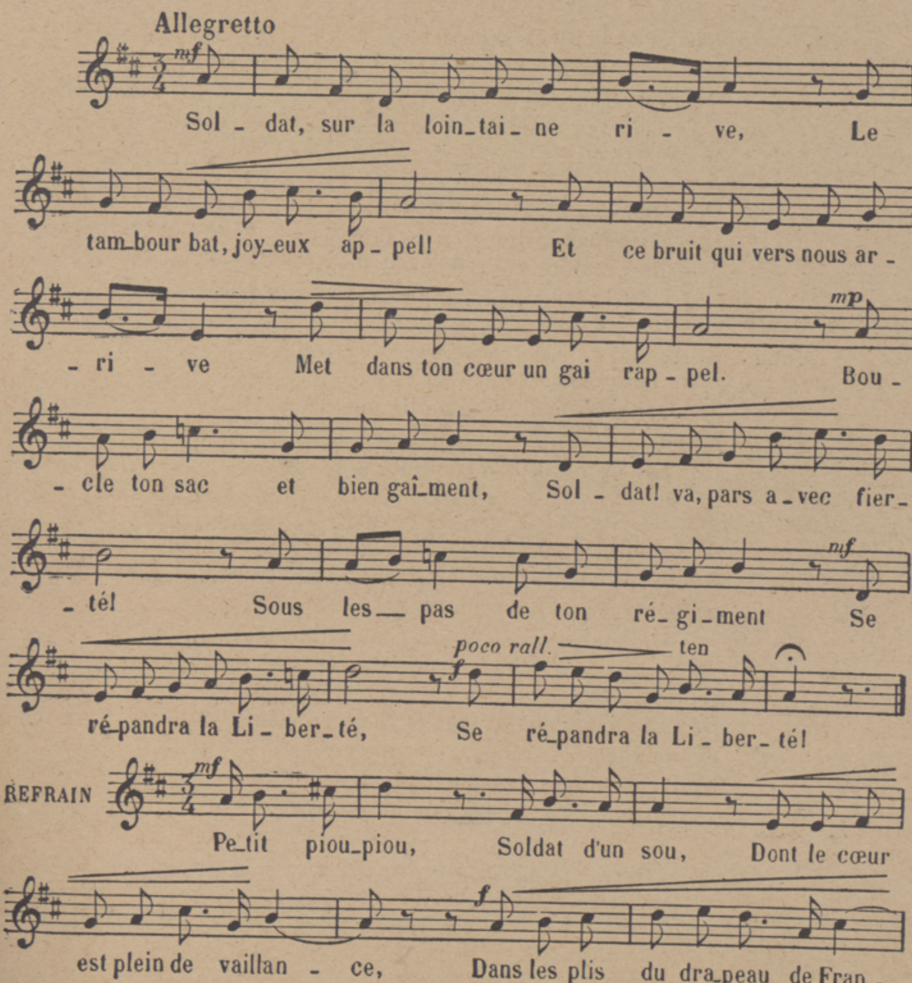
VI

Et puis, tous debout, tous le verre en main,
Serrons bien les rangs, ô troupe vivace!
Et d'un seul hourra, soldats de demain,
Saluons (*bis*) le drapeau qui passe!

NOS BRAVES TROUPIERS

Poésie de
LÉON ÉCHÉGUT

Musique G. F.





I

Soldat, sur la lointaine rive,
Le tambour bat, joyeux appel!
Et ce bruit qui vers nous arrive
Met dans ton cœur un gai rappel.
Boucle ton sac et bien gaîment,
Soldat! Va, pars avec fierté!
Sous les pas de ton régiment
Se répandra la *Liberté!* (*bis*)

Refrain

II

Dans les campagnes meurtrières,
Où ta valeur toujours vaincra,
Songe aux phalanges guerrières,
Aux preux d'Arcole et d'Iéna!
Souviens-toi de ces fiers lutteurs,
— Les yeux en la blanche clarté, —
Pense aux aïeux, ces précurseurs,
Et donne à tous l'*Égalité!* (*bis*)

Refrain

III

En avant! De la barbarie
Brise à jamais tous les forfaits!
De ton drapeau, de ta Patrie,
Porte en tous lieux la sainte paix,
Qui fait mûrir en messidor,
Sous les feux brûlants de l'été,
Parmi la fleur au nimbe d'or,
Les fruits de la *Fraternité!* (*bis*)

Refrain

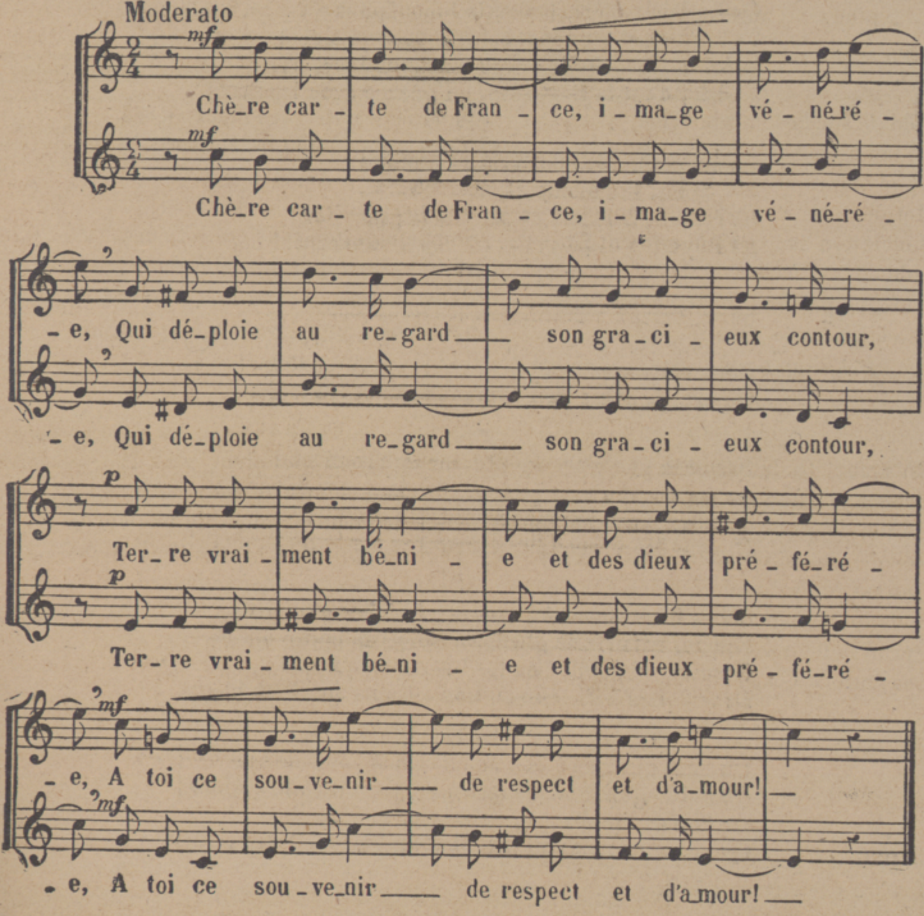
REFRAIN

Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Dont le cœur est plein de vaillance,
Dans les plis du drapeau de France,
Sème partout l'indépendance!
Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Petit pioupiou!
Pioupiou!

LA CARTE DE FRANCE

Poésie de
H. DURAND

Musique de H. P. et G. F.



I

Chère carte de France, image vénérée,
Qui déploie au regard son gracieux contour,
Terre vraiment bénie et des dieux préférée,
A toi ce souvenir de respect et d'amour !

II

Quel plaisir de nommer, le long de tes rivages,
Tes golfes et tes caps, connus des matelots !
Voici la Normandie et ses riants ombrages ;
Là-bas, c'est la Bretagne, en guerre avec les flots !

III

Le soleil du midi dore de sa lumière
Marseille, l'opulente et superbe cité,
Et Nice la frileuse, et Toulon la guerrière,
Et Bayonne et Biarritz, au séjour enchanté !

IV

Salut, salut à vous, Alpes et Pyrénées,
Majestueux remparts que Dieu même a construits
Pour clore et protéger nos plaines fortunées,
Où croissent à l'envi les moissons et les fruits !

V

Nommez une richesse absente de ces rives :
La vigne, en rangs pressés, hérisse nos coteaux ;
Le nord a ses pommiers, le midi ses olives,
Et sous les verts sillons dorment les lourds métaux.

VI

Salut, fleuves sacrés, sources fraîches et claires,
Rhône, enfant des glaciers, Seine au cours onduleux,
Garonne si terrible en tes brusques colères,
Et toi, plus belle encor, notre Loire aux flots bleus !

VII

Un nom manque à ces noms : nous l'acclamions naguère,
Quand la gloire escortait nos régiments vainqueurs ;
De la carte de France effacé par la guerre,
Que ce nom reste au moins vivant au fond des cœurs !

La Poésie de l'École.

RONDE

Poésie de
PAUL DÉROULEDE

Musique de G. F.



I

Danse autour du cep, vieux soleil de Gaule!
Donne à chaque pied, mets dans chaque grain
Tout ce qui sourit, tout ce qui console,
Et que le sanglot s'achève en refrain.
Danse autour du cep, vieux soleil de Gaule! (*bis*)

II

Danse autour du blé, soleil de chez nous!
Donne à chaque épi, mets dans chaque gerbe
Toute la santé nécessaire à tous.
Rends la mère heureuse et l'enfant superbe.
Danse autour du blé, soleil de chez nous! (*bis*)

III

Danse autour des fronts, soleil de la France!
Fais luire à nos yeux longtemps obscurcis
Un rayon de gloire, un feu d'espérance;
Mets ton nimbe d'or sur tes noirs soucis.
Danse autour des fronts, soleil de la France! (*bis*)

IV

Danse autour des cœurs, soleil du bon Dieu!
Verse dans chaque homme, inspire à chaque être
L'immense besoin de s'aider un peu,
Car vivre pour soi mieux vaut ne pas naître!
Danse autour des cœurs, soleil du bon Dieu! (*bis*)

Chants du Paysan. — Calmann Lévy.

CHANT DE MORT

Poésie de
EUGÈNE MANUEL

Musique de G. F.



I

Mon père, où donc vas-tu ? — Je vais
Demander une arme et me battre.
— Non, père, autrefois tu servais ;
A notre tour les temps mauvais.
Nous sommes trois. — Nous serons quatre.

II

Le jeune est mort, voici sa croix.
Retourne au logis, pauvre père.
La nuit vient, les matins sont froids.
Nous le vengerons, je l'espère :
Nous sommes deux. — Nous serons trois.

III

Père, le sort nous est funeste,
Et ces combats sont hasardeux.
Un autre est mort ; mais, je l'atteste,
Tous seront vengés, car je reste ;
Il suffit d'un. — Nous serons deux.

IV

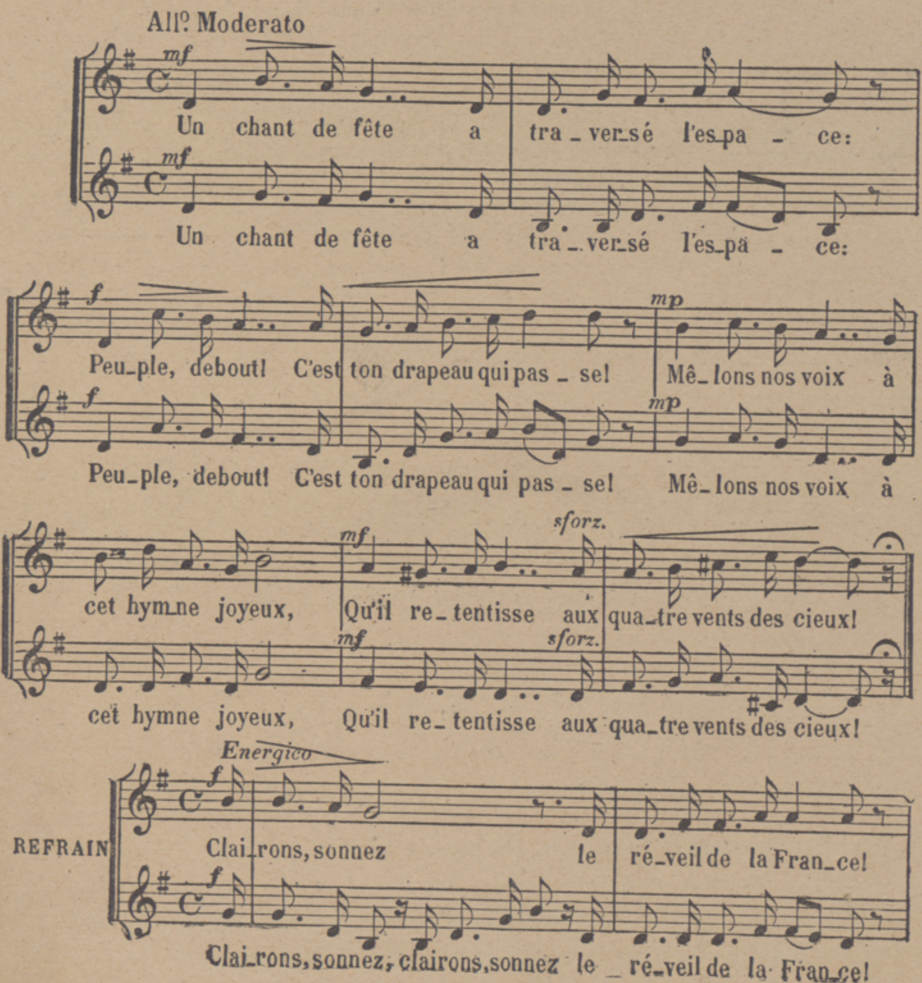
Mes trois fils sont là, sous la terre,
Sans avoir eu même un linceul.
A toi ce sacrifice austère,
Patrie ! et moi, vieux volontaire,
Pour les venger, je serai seul.

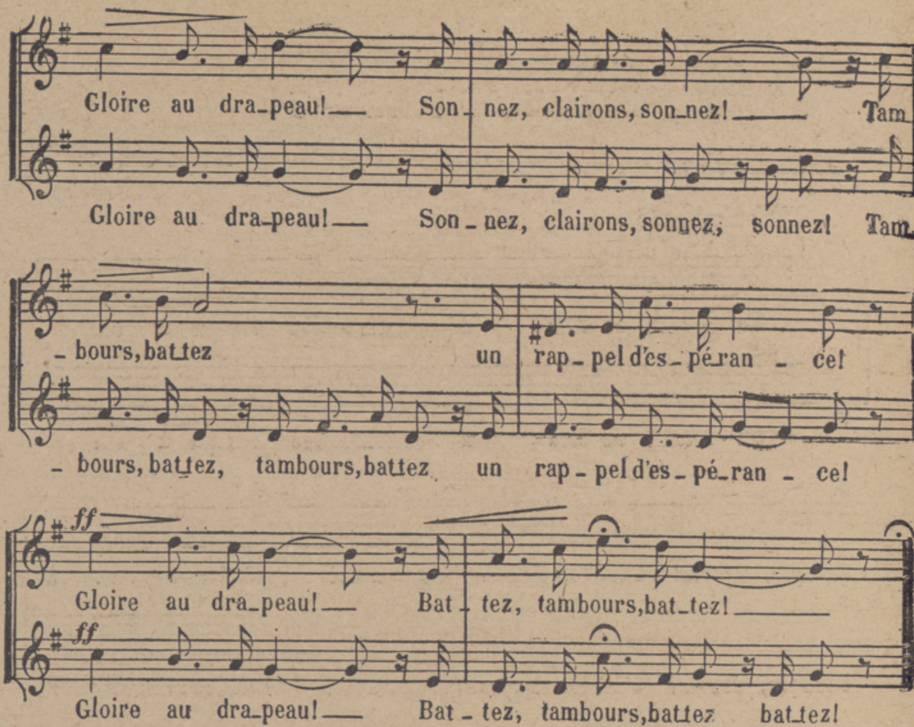
Poésies du Foyer et de l'École. — Calmann Lévy.

HYMNE AU DRAPEAU

Poésie de
FRÉDÉRIC BATAILLE

Musique de G. F.





I

Un chant de fête a traversé l'espace :
Peuple, debout! c'est ton drapeau qui passe!
Mêlons nos voix à cet hymne joyeux,
Qu'il retentisse aux quatre vents des cieux!

Refrain

II

Les trois couleurs frissonnant à l'aurore,
Sous les rayons du printemps qui les dore,
Dans l'air vibrant font jaillir ta clarté
Comme un soleil, ô sainte liberté!

Refrain

III

Blancheur sacrée, emblème de lumière,
Qui resplendis dans ta noblesse altière,
Sois le flambeau conduisant nos destins
Vers l'avenir des glorieux matins !

Refrain

IV

Azur divin, emblème d'espérance,
Qui réjouis le sol de notre France,
Sois l'idéal arboré pour jamais
Sous l'aile auguste et douce de la paix !

Refrain

V

Pourpre éclatante, emblème de courage,
Qui mets la foi dans nos frayeurs d'orage,
Sois notre force en de justes combats !
Soutiens nos cœurs et dirige nos pas !

Refrain

VI

Fier étendard, au droit toujours fidèle,
L'honneur te suit dans ta course immortelle;
Les opprimés par toi brisent leurs fers,
Et nos héros t'ont dû leurs lauriers verts !

Refrain

VII

Vivante égide, ô relique chérie,
Protège bien les champs de la Patrie,
Et qu'à ton ombre on voie en ce beau jour
Tous nos soldats s'unir avec amour !

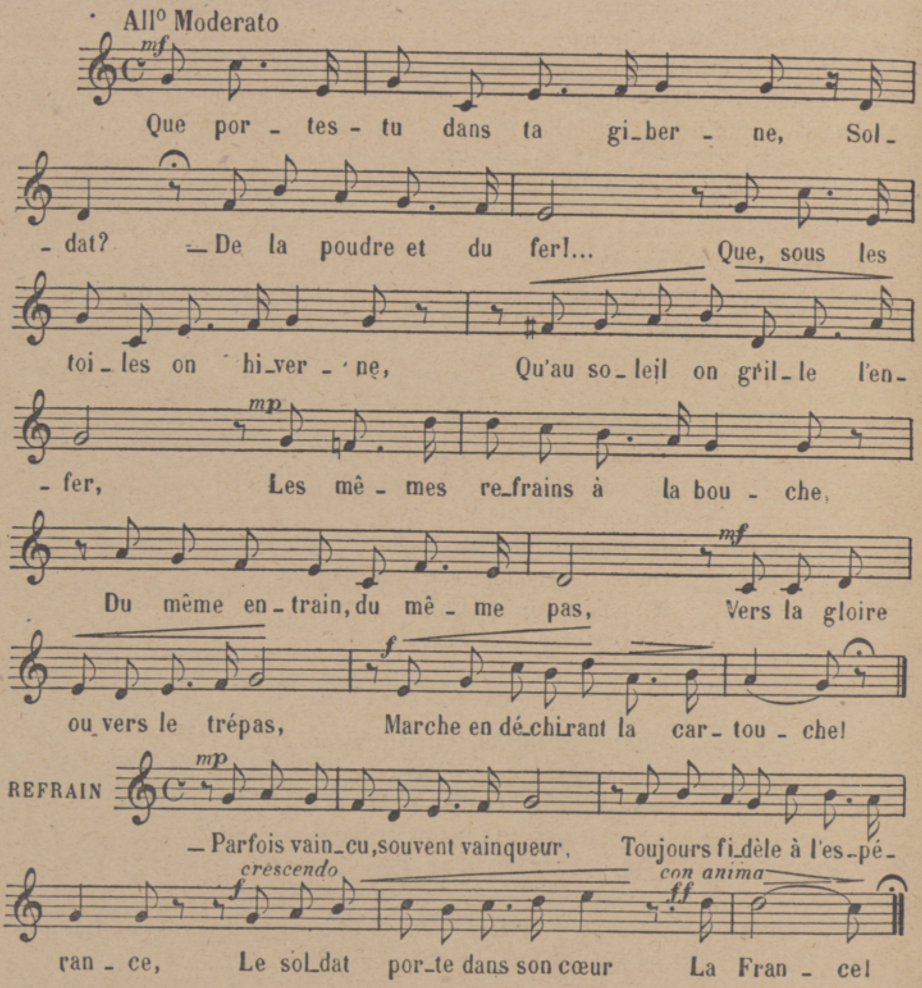
REFRAIN

Clairons, sonnez le réveil de la France !
Gloire au drapeau ! Sonnez, clairons, sonnez !
Tambours, battez un rappel d'espérance !
Gloire au drapeau ! Battez, tambours, battez !

FRANCE!

Poésie de
ARMAND SILVESTRE

Musique de G. F.



I

Que portes-tu dans ta giberne,
Soldat? — De la poudre et du fer!...
Que, sous les toiles on hiverne,
Qu'au soleil on grille l'enfer,
Les mêmes refrains à la bouche,
Du même entrain, du même pas,
Vers la gloire ou vers le trépas,
Marche en déchirant la cartouche!

REFRAIN

— Parfois vaincu, souvent vainqueur,
Toujours fidèle à l'espérance,
Le soldat porte dans son cœur
La France!

II

Que portes-tu sur ton épaule,
Soldat? — Ton sac et ton fusil,
Aux lèvres le vieux sel de Gaule
Qui pétille comme un grésil,
Ta pipe en ta poche serrée,
Un sabre dans ton poing nerveux,
Au cou la mèche de cheveux
Qu'y mit une mère adorée!

REFRAIN

— Parfois vaincu, souvent vainqueur,
Toujours fidèle à l'espérance,
Le soldat porte dans son cœur
La France!

III

Que portes-tu dans ta poitrine,
Soldat? — La haine de l'affront,
La gaîté que rien ne chagrine,
L'orgueil qui relève le front,
L'amour de la terre chérie
Où tes morts dorment leur sommeil,
Et, comme un rayon de soleil,
Le souvenir de la Patrie!

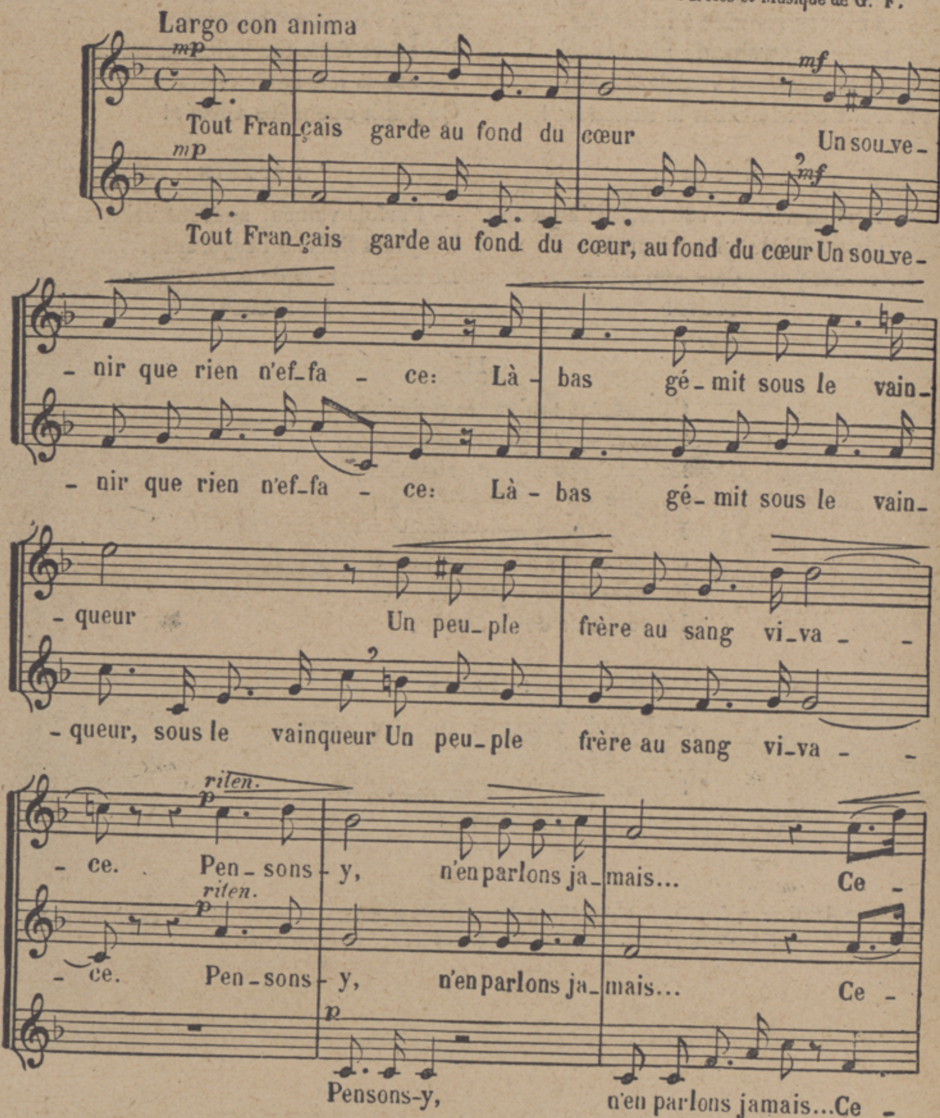
REFRAIN

— Parfois vaincu, souvent vainqueur,
Toujours fidèle à l'espérance,
Soldat, tu portes dans ton cœur
La France!

(Sous le titre « *Le Soldat de Floréal* », le même morceau a été mis en musique par M. Ch. Lecocq, et édité par M. G. Legouix, 4, rue Rougemont, à Paris.)

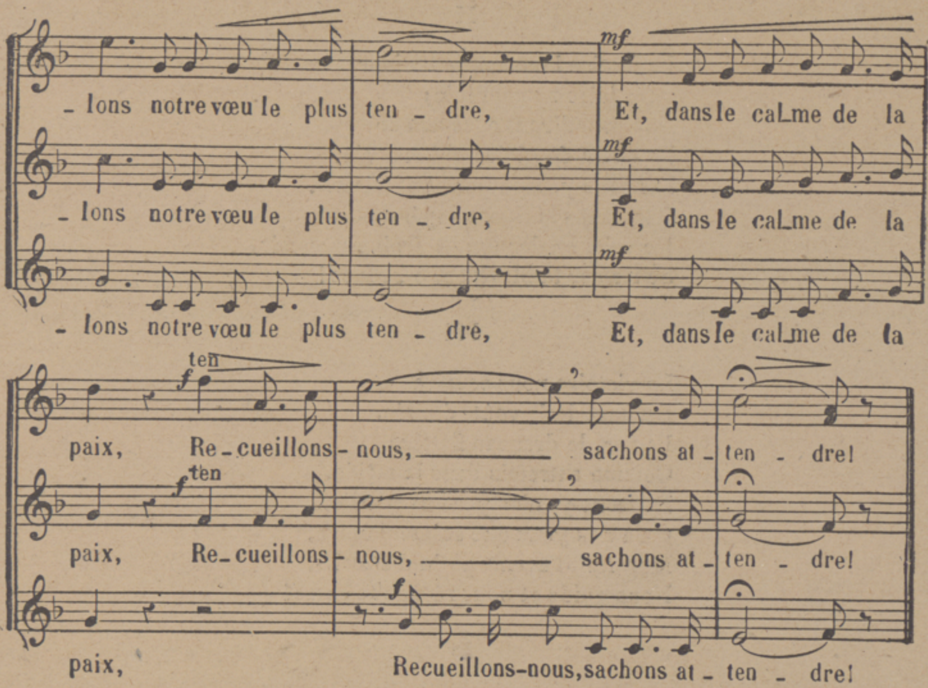
PENSONS-Y

Paroles et Musique de G. F.





« Pensons y, n'en parlons jamais... »



I

Tout Français garde au fond du cœur
Un souvenir que rien n'efface :
Là-bas gémit sous le vainqueur
Un peuple frère au sang vivace.
Pensons-y, n'en parlons jamais...
Celons notre vœu le plus tendre,
Et, dans le calme de la paix,
Recueillons-nous, sachons attendre !

II

La justice immanente un jour
Fera luire son auréole;
Nos voix diront avec amour
Le chant de gloire qui console.
Pensons-y, n'en parlons jamais...
Caressons la douce espérance
De voir, en des temps moins mauvais,
Se fermer ta blessure, ô France!

III

La victoire nous sourira
Du haut de la voûte étoilée,
Et fier, le drapeau flottera
Comme autrefois dans la mêlée.
Pensons-y, n'en parlons jamais...
Qu'à nos yeux une sainte flamme,
Montrant l'avenir plein d'attraits,
Nous guide et nous réchauffe l'âme!

IV

Du pays voisin de ton seuil,
Écoute la plainte attendrie
Qui, ravivant ton sombre deuil,
Monte vers toi, chère Patrie!
Pensons-y, n'en parlons jamais...
Attendons que le clairon sonne
Et vibre sur les verts sommets,
Des bords du Rhin jusqu'à l'Argonne!

IV

LA NATURE

AU GUI L'AN NEUF

Poésie de
HENRI CHANTAVOINE

Musique de G. F.



I

Elle vient à nous, la nouvelle année;
La neige lui fait un tapis d'argent.
Elle vient à nous, pensive... et songeant
A l'obscur secret de la destinée,
Dont elle a reçu le livre changeant.

II

Donne, ô nouvel an, donne à la patrie
Une âme plus chaude, un sang plus vermeil.
Nous avons besoin de ton cher soleil;
La vigne qui meurt veut être guérie,
La France qui dort attend son réveil.

III

Retrempe le cep, ranime la France;
Chante : Au gui l'an neuf! comme aux jours lointains,
Et, pareille au gui des chênes hautains,
Fais pousser en nous la verte espérance
Qui remet l'audace aux cœurs incertains.

IV

Donne, nouvel an, à notre alouette
Un essor plus libre, un cri plus joyeux;
Rends-nous la fierté de nos grands aïeux
Quand, les jours de guerre ou les soirs de fête,
Ils vociféraient sous les larges cieux.

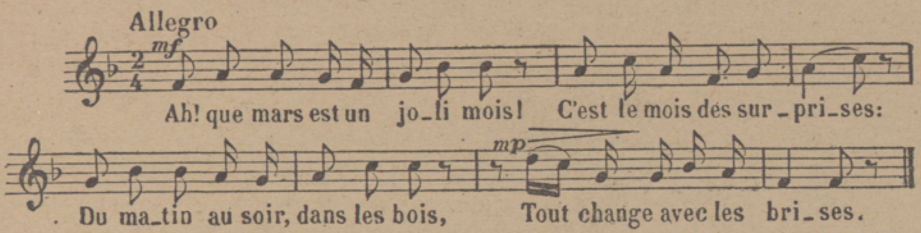
V

O nouvelle année, aux yeux de mystère,
Vois, nous te fêtons, des fleurs dans la main :
Accomplis ton œuvre et suis ton chemin.
Dis-nous : « Gloire au ciel et paix sur la terre ! »
Et prends en pitié le vieux genre humain.

MARS

Poésie de
CH. REYNAUD

Musique de G. F.



I

Ah! que mars est un joli mois!
    C'est le mois des surprises :
Du matin au soir, dans les bois,
    Tout change avec les brises.

II

Le ruisseau n'est plus engourdi,
    La terre n'est plus dure;
Le vent qui souffle du midi
    Prépare la verdure.

III

Les laboureurs, frais et contents,
    Sont sortis de la grange
Où les ont retenus longtemps
    La gelée et la fange.

IV

Le rossignol n'est pas venu,
    Rempli de douces notes;
Mais déjà sur le hêtre nu
    Résonnent les linottes.

V

Par-dessus la haie en éveil,
    Fier de ses fleurs écloses,
On voit le pêcher au soleil
    Ouvrir ses bourgeons roses.

VI

Gelée et vent, pluie et soleil,
    Alors tout a des charmes;
Mars a le visage vermeil
    Et sourit dans ses larmes.

PRINTEMPS

Poésie de
EUGÈNE MANUEL

Musique de G. F.



I

Champs et forêts, le sol tressaille;
Tout dit : « Le printemps est venu ! »
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.

II

«C'est le printemps!» dit chaque germe,
En s'agitant dans sa prison,
D'où bientôt perce, droite et ferme,
La tige, — arbre, plante ou gazon.

III

Chaque fleur prend part à la fête.
La nature éclate à la fois :
La fougère dresse sa tête,
Comme une crosse, dans les bois.

IV

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu.

Poésies du Foyer et de l'Ecole. — Calmann Lévy.



« Tout dit : Le printemps est venu ! »

LE CRI DE PROVENCE

Poésie de
JEAN AICARD

Musique de G. F.



I

Il vient d'un coup, sans qu'on le veuille,
Le mistral, le grand vent!
Et quand il fait : « zou ! » En avant!
Tout tremble comme feuille.
Et « zou ! » Et « zou ! » fait le mistral ;
Alors la terre tremble!
Les vagues se battent ensemble,
S'il donne le signal.

II

C'est le camarade du Rhône ;
Ils font même chemin.
Quand ils criaient : « zou ! » au Romain,
Les Césars riaient jaune !
Quand il dit : « zou ! » danse la mer,
Où l'on cargue les voiles,
Et, la nuit, on voit les étoiles
Vaciller au ciel clair !

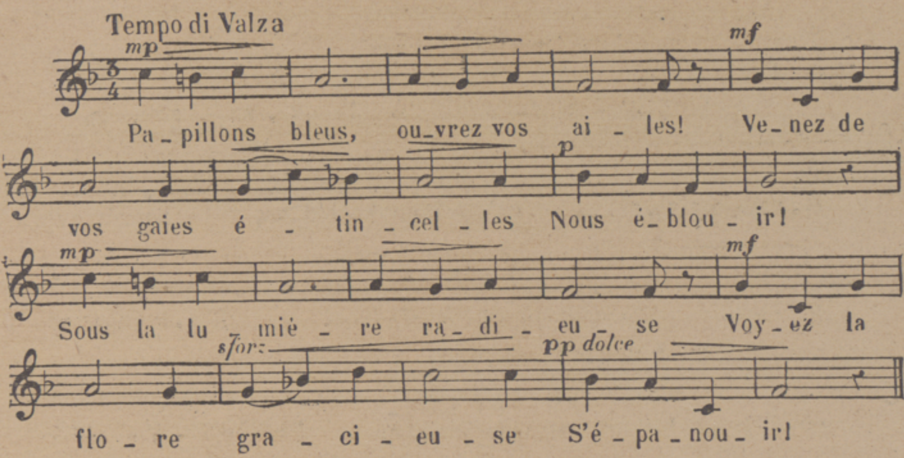
III

Mauvais brouillard, mauvais nuage
Filent, s'il brame : « zou ! »
Car le mistral est comme un fou
Pour la force et la rage.
Et quand le peuple provençal
A de grandes colères,
Il fait : « zou ! » le cri de ses pères
Du Rhône et du mistral.

Miette et Noré. — CHARPENTIER.

FLORÉAL

Paroles et Musique de G. F.



II

Dans le bois où naît le feuillage.
L'écho redit le frais ramage
Des doux oiseaux;
Et sur la rive verdissante,
La source vive et jaillissante
Répand ses eaux.

III

Tout s'embellit dans la nature;
L'alouette en la clarté pure
Prend son essor;
Les haies se parent d'aubépine,
Et la grappe de la glycine
Pend en décor.

IV

Tout s'anime, tout se colore,
Tout resplendit et tout se dore
En plein soleil;
Tout nous ravit, tout nous enchante,
Tout ce qui vit gazouille et chante
Dès le réveil.

V

Le ciel s'azure et, dans l'espace,
Le souffle parfumé qui passe
Met ses senteurs;
Chaque brin d'herbe, toute tige
T'apporte son brillant prestige,
O mois des fleurs!

PETITS PAYSANS

Poésie de
FRÉDÉRIC BATAILLE

Musique de G. F.



II

Petits paysans à robuste haleine,
Libres, vous courez du mont à la plaine;
La franchise en vous met ses vrais accents.
Gardez bien vos champs (*bis*), petits paysans.

III

Petits paysans du pays de France,
Soyez notre force et notre espérance;
Chers enfants, joyeux d'être obéissants,
Veillez sur vos champs (*bis*), petits paysans.

IV

Fils des paysans, la loi vous appelle;
Qu'au drapeau chacun de vous soit fidèle.
L'honneur vous répète en mots frémissants :
« Mourez pour vos champs (*bis*), fils des paysans! »

Choix de poésies. — PAUL DUPONT

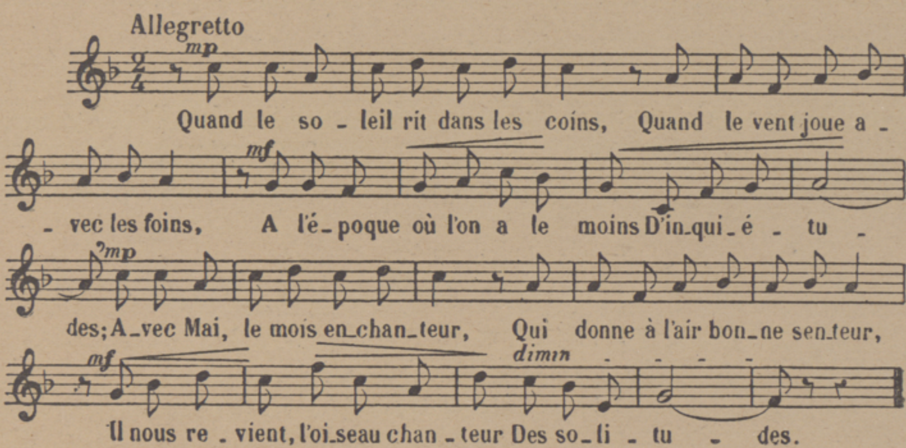


« Restez dans vos champs, petits paysans! »

LE ROSSIGNOL

Poésie de
MAURICE ROLLINAT

Musique de G F.



I

Quand le soleil rit dans les coins,
Quand le vent joue avec les foins,
A l'époque où l'on a le moins
D'inquiétudes;
Avec Mai, le mois enchanteur,
Qui donne à l'air bonne senteur,
Il nous revient, l'oiseau chanteur
Des solitudes.

II

Il habite les endroits frais,
Pleins de parfums et de secrets,
Sur les lisières des forêts
Et des prairies;
Sur les bords d'un lac ombragé,
Auprès d'un manoir très âgé,
Ou d'un cimetière chargé
De rêveries.

III

Le doux ignorant des hivers
Hante les fouillis d'arbres verts,
Et voit le soleil à travers
L'écran des feuilles;
C'est là que tu passes tes jours,
Roi des oiselets troubadours,
Et que, pour chanter tes amours,
Tu te recueilles.

IV

Bohème esseulé du printemps,
Il chante la couleur du temps;
Et saules pleureurs des étangs,
Vieilles églises
Ayant du lierre à plus d'un mur,
Toute la plaine et tout l'azur
Écoutent vibrer dans l'air pur
Ses vocalises.

V

Parfois sa voix rend tout pensifs
Les petits chênes, les grands ifs;
Et, mêlée aux ruisseaux furtifs,
Aux bons visages
De la vache et de la jument,
Cette voix est assurément
La plainte et le gémissement
Des paysages.

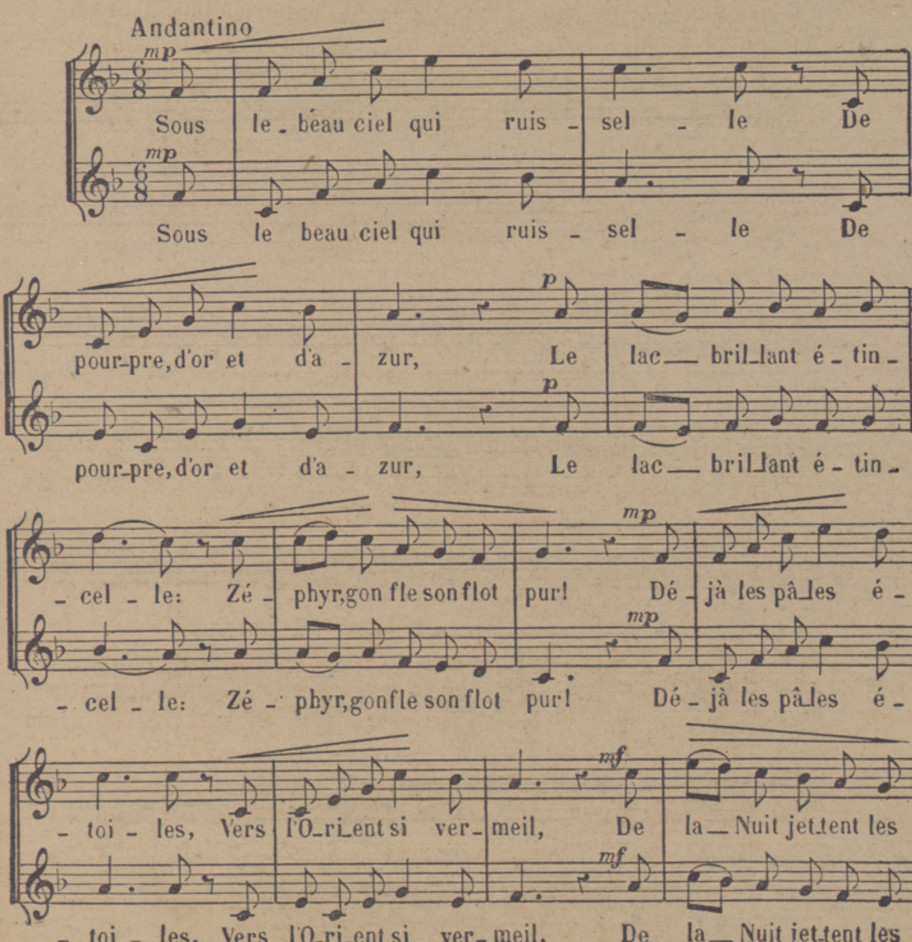
Le Livre de la Nature. — CH. DELAGRAVE.

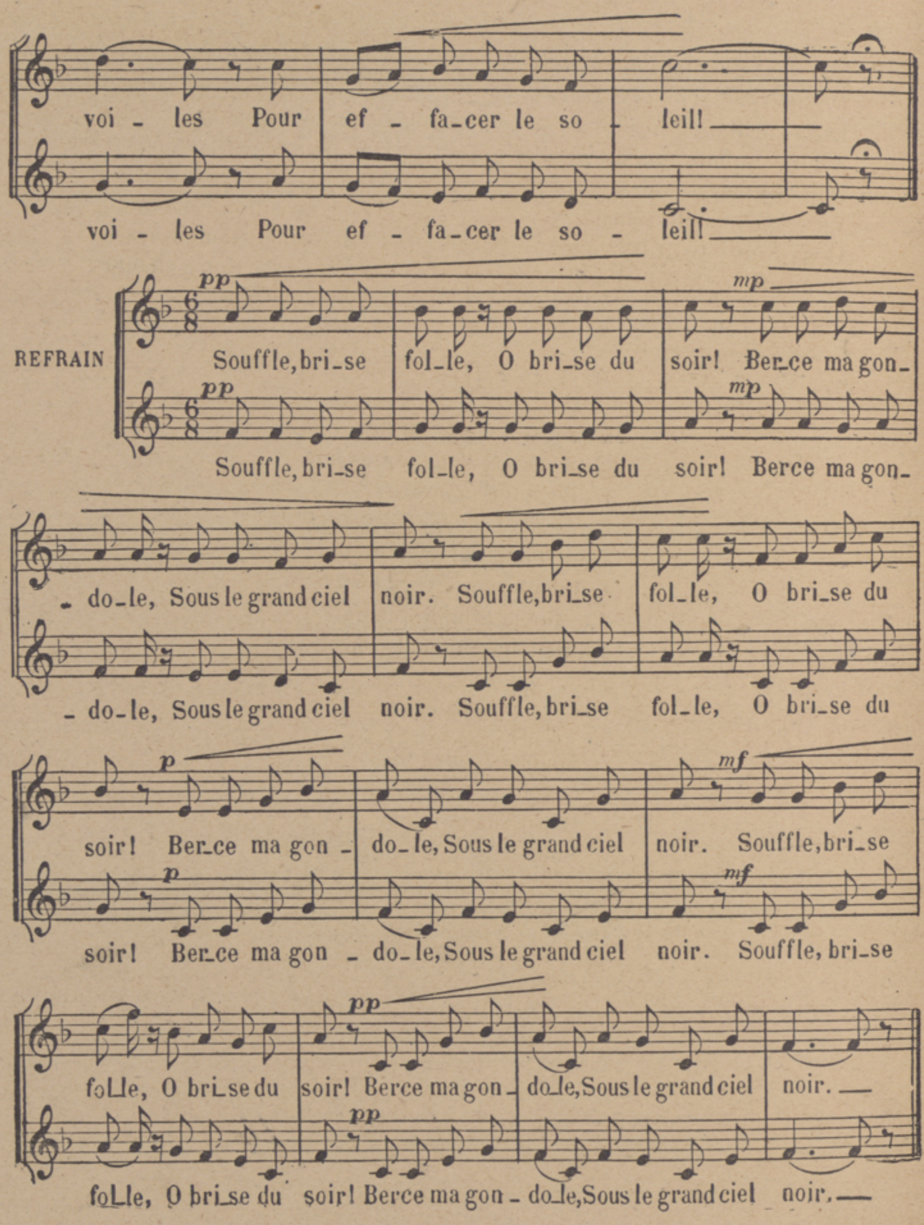
SUR L'ONDE

BARCAROLLE

Poésie de
LÉON ÉCHÉGUT

Musique de G. F.




voi - les Pour ef - fa_cer le so - leil!
voi - les Pour ef - fa_cer le so - leil!
REFRAIN
Souffle, bri_se fol_le, O bri_se du soir! Ber_ce ma gon-
Souffle, bri_se fol_le, O bri_se du soir! Berce ma gon-
- do_le, Sous le grand ciel noir. Souffle, bri_se fol_le, O bri_se du
- do_le, Sous le grand ciel noir. Souffle, bri_se fol_le, O bri_se du
soir! Ber_ce ma gon - do_le, Sous le grand ciel noir. Souffle, bri_se
soir! Ber_ce ma gon - do_le, Sous le grand ciel noir. Souffle, bri_se
fol_le, O bri_se du soir! Berce ma gon - do_le, Sous le grand ciel noir.
fol_le, O bri_se du soir! Berce ma gon - do_le, Sous le grand ciel noir.

I

Sous le beau ciel qui ruisselle
De pourpre, d'or et d'azur,
Le lac brillant étincelle :
Zéphyr, gonfle son flot pur !
Déjà les pâles étoiles,
Vers l'Orient si vermeil,
De la Nuit jettent les voiles
Pour effacer le soleil !

Refrain

II

Voguons, voguons en dérive,
Par les joncs et les roseaux,
Et ne touchons l'autre rive
Que pleins de rêves nouveaux !
Vois, la brise vaporeuse
Trace un sillon éclatant,
Et de son aile amoureuse
Accompagne notre chant !

Refrain

III

Et sous la voûte étoilée,
Où nous glissons lentement,
S'élève une mélopée
Qui nous berce doucement !
Dans l'ombre, la cantilène
Gaîment monte vers les cieux,
Et, sur la liquide plaine,
Flotte son rythme joyeux !

REFRAIN

Souffle, brise folle,
O brise du soir !
Berce ma gondole,
Sous le grand ciel noir. } *ter*

L'OCÉAN ET LA SOURCE

Poésie de
VICTOR HUGO

Musique de G. F.



I

La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'Océan, fatal au nocher,
Lui dit : « Que me veux-tu, pleureuse ?

II

Je suis la tempête et l'effroi ;
Je finis où le ciel commence.
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense ? »

III

La source dit au gouffre amer :
« Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer :
Une goutte d'eau qu'on peut boire. »



« La source tombait... goutte à goutte... »

LE PETIT POULET

Poésie de
JEAN AICARD

Musique de H. P.



I

Cott, cott, cott. — Qu'y a-t-il de neuf?
Cott, cott, cott. — La poule fait l'œuf.
Cott, cott, cott. — Tant qu'il le faudra
La poule pondra.

II

Cott, cott, cott. — Qu'est-il arrivé?
Cott, cott, cott. — La poule a couvé
Toc, toc, toc. — Qu'y a-t-il de neuf?
Le poulet dans l'œuf.

III

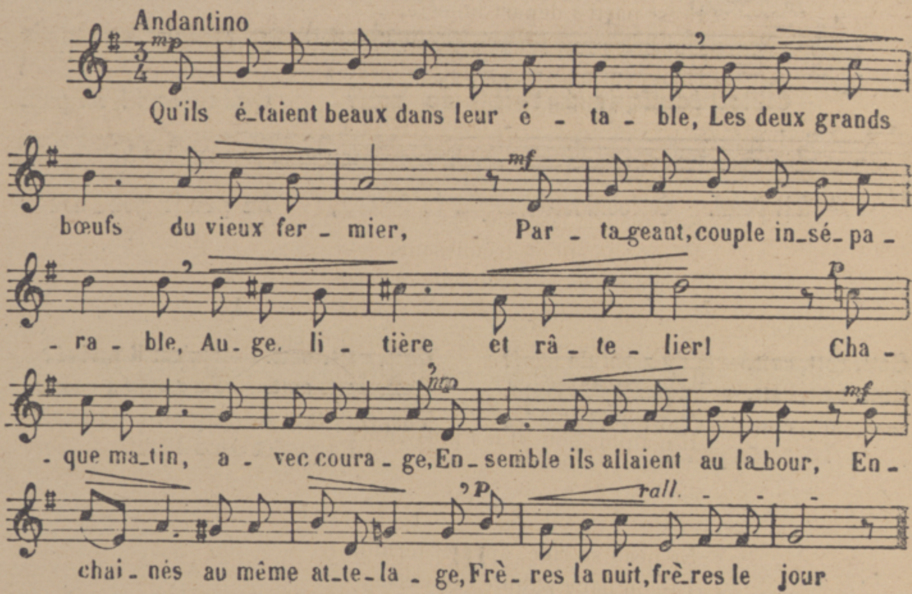
Toc, toc, toc. — Un petit coup sec.
Toc, toc, toc. — Il frappe du bec.
Toc, toc, toc. — Un œuf s'ouvre au choc...
Bonjour, petit coq!

Le Livre des Petits. — CH. DELAGRAVE.

LES INSÉPARABLES

Poésie de
CH. LEBAIGUE

Musique de G. F.



I

Qu'ils étaient beaux dans leur étable,
Les deux grands bœufs du vieux fermier,
Partageant, couple inséparable,
Auge, litière et râtelier !
Chaque matin, avec courage,
Ensemble ils allaient au labour,
Enchaînés au même attelage,
Frères la nuit, frères le jour.

II

Hélas ! un voile de tristesse
Assombrit maintenant ces lieux :
L'homme, dans un jour de détresse,
A vendu l'un de ses grands bœufs.
Il est parti : départ funeste,
Qui brise une longue amitié !
Plaignez, plaignez celui qui reste :
Pauvre animal, il fait pitié !

III

Son pied, à la place déserte,
Frappe le sol en frémissant ;
Tourné vers la porte entr'ouverte,
Son œil semble chercher l'absent.
Vert feuillage, eau pure, herbe fraîche,
Lui sont prodigués, mais en vain ;
Il se détourne de sa crèche :
Il n'a plus soif, il n'a plus faim !

IV

Sa peau se ride, âpre et ternie,
Et son flanc palpite oppressé :
Sa mélancolique agonie
Demain peut-être aura cessé.
Demain, s'affaissant sur lui-même,
Il exhalera tristement,
Dans un mugissement suprême,
Son dernier souffle et son tourment.

Pour nos Fils. — BELIN.

LA CHANSON DU GAZON

POÉSIE AMÉRICAINE

Paroles de
CH. LEBAIGUE

Musique de G. F.



I

Je vais croissant partout, semant joie et verdure,
Au talus de la route et des chemins poudreux,
Sur les bords du ruisseau qui serpente et murmure,
Aux flancs de la montagne et sous les bois ombreux. (*bis*)

II

Je vais croissant partout, le long du seuil champêtre
Que le soleil naissant caresse à son réveil,
Où l'essaim des enfants vient s'ébattre, où l'ancêtre
Vers midi vient chercher un reste de sommeil. (*bis*)

III

Je vais croissant partout, même au pavé des villes,
Offrant à l'ouvrier penché sur son labeur,
Au malade qui va traînant ses pas débiles,
La douce illusion d'une prairie en fleur. (*bis*)

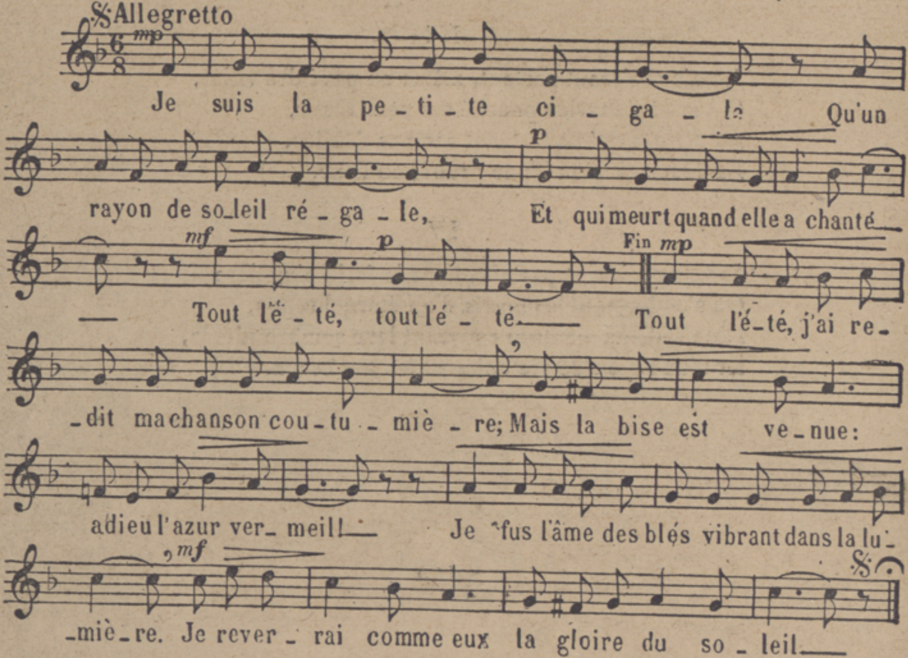
IV

Je vais croissant partout, dans le froid cimetière
Où s'endorment les morts d'un éternel repos,
D'un radieux manteau couvrant leur sombre pierre,
Et d'un rayon de vie animant les tombeaux. (*bis*)

TOUT L'ÉTÉ

Poésie de
JEAN AICARD

Musique de G. F



I

— Je suis la petite cigale
Qu'un rayon de soleil régale,
Et qui meurt quand elle a chanté
Tout l'été. *(bis)*

Tout l'été j'ai redit ma chanson coutumière;
Mais la bise est venue: adieu l'azur vermeil!
Je fus l'âme des blés vibrant dans la lumière.
Je reverrai comme eux la gloire du soleil.
— Je suis la petite cigale, *etc*...

II

— Je suis le poète qui t'aime ;
Je veux qu'on dise, ô mon emblème :
Il fut cigale : il a chanté
Tout l'été. *(bis)*

Tout l'été d'une voix ardente et sans ténèbres,
Je veux chanter les fleurs, les blés, l'azur, l'amour,
Et quand viendront l'hiver et les souffles funèbres,
Mourir dans un espoir de gloire et de retour.
— Je suis le poète qui t'aime, *etc*...

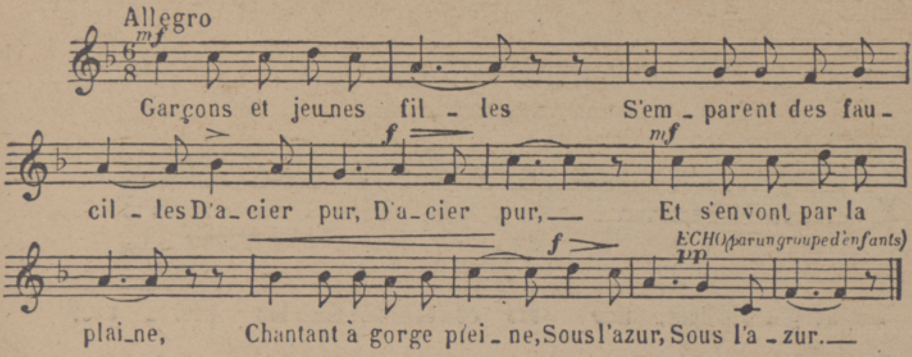
Poèmes de Provence. — CHARPENTIER.



« Je veux chanter les fleurs... »

MESSIDOR

Paroles et Musique de G P



I

Garçons et jeunes filles
S'emparent des faucilles
D'acier pur, *(bis)*
Et s'en vont par la plaine,
Chantant à gorge pleine,
Sous l'azur. *(bis)*

II

Sapant de voix joyeuses
Les tiges onduleuses
Des blés d'or, *(bis)*
Ils célèbrent la fête
Que tous les ans apprête
Messidor. *(bis)*

III

La gerbe s'amoncelle,
Et quand tournera l'aile
Du moulin, *(bis)*
L'épi de sa fleur fine
Donnera la farine
Et le pain. *(bis)*

IV

La troupe vive et saine
Brave la chaude haleine
De l'été, *(bis)*
Et, la mine vermeille,
Travaille et s'ensoleille
De gaîté. *(bis)*

V

Quand la tâche est remplie,
La coiffure fleurie
De bluets, *(bis)*
Chacun songe à la France,
Oubliant sa souffrance
Sans regrets. *(bis)*

VI

Puis, à l'ombre d'un chêne,
Le groupe en folle chaîne
Se confond; *(bis)*
Garçons et jeunes filles
Dansent leurs gais quadrilles,
Tous en rond. *(bis)*

LA CHANSON DES CIGALES

Poésie de
JEAN AICARD

Musique de G. F.



I

Cigales, mes sœurs,
Qu'importe à nos cœurs
La richesse des granges pleines,
Pourvu que nos voix
Sonnent par les bois,
Sur les coteaux et dans les plaines?

II

Laissons la fourmi
Se glisser parmi
L'amas gisant des blondes gerbes,
Et les noirs grillons,
Hôtes des sillons,
Sautiller dans l'ombre des herbes.

III

Heureuses de peu,
Pourvu qu'un ciel bleu
Resplendisse à travers les branches,
Nous, nous comptons sur
La manne d'azur
Dont se nourrissent les pervenches.

IV

Par les froids hivers,
Nous n'allons pas vers
Ceux qui n'ont pas la voix ou l'aile;
Dès qu'a fui l'été,
Nous avons été :
Mais notre gloire est immortelle.

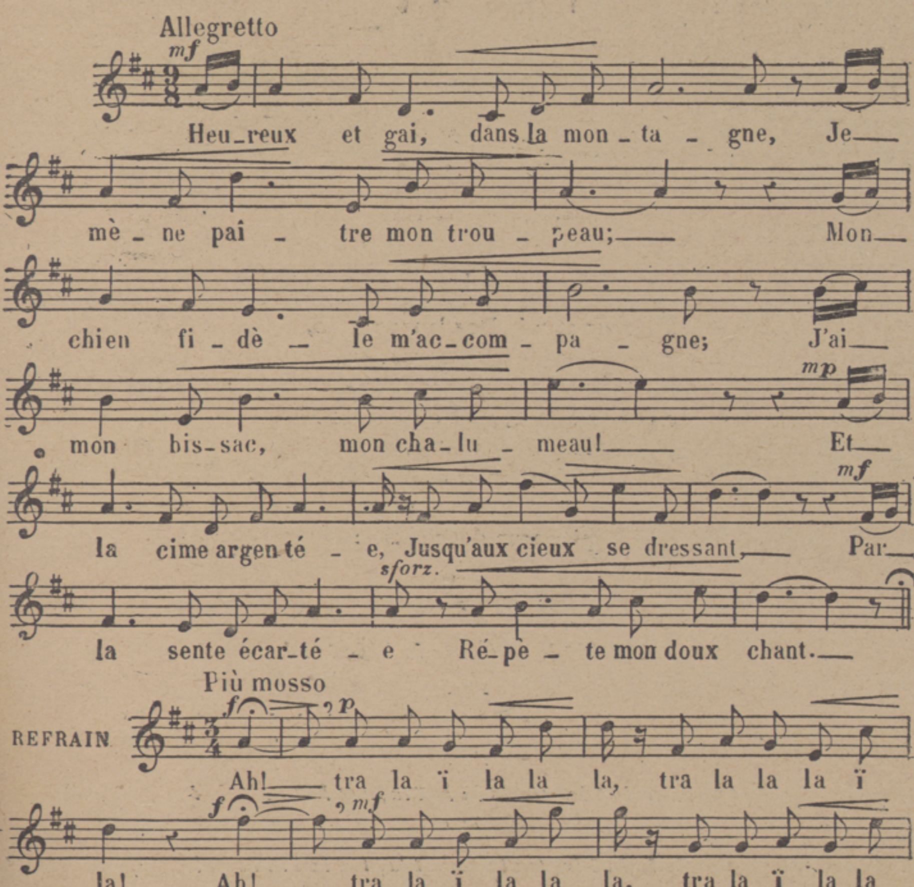
Poèmes de Provence. — CHARPENTIER.

DANS LA MONTAGNE

TYROLIENNE

Poésie de
LÉON ÉCHÉGUT

Musique de G. F.





I

Heureux et gai, dans la montagne,
Je mène paître mon troupeau.
Mon chien fidèle m'accompagne ;
J'ai mon bissac, mon chalumeau !
Et la cime argentée,
Jusqu'aux cieux se dressant,
Par la sente écartée
Répète mon doux chant :

Ah !
Tra la ï la la la, tra la la la ï la !
Ah !
Tra la ï la la la, tra la ï la la la, tra la la la ï la !
Ah !
Tra la la la ï la, tra la la la ï la, tra la ï la la la !
Ah !
Tra la la la ï la, tra la la la ï la, tra la ï la la la !



« Heureux et gai, dans la montagne... »

II

Quand le chamois au pied rapide
Cherche le thym, le serpolet,
Et bondit sur l'abîme vide,
Se troublant aux bruits du chalet,
Vers la cime escarpée
De ce mont odorant,
Dans sa course effarée
Le poursuit mon doux chant :

Ah !

Tra la ï la la la, etc...

III

En vos cités si somptueuses,
Riches, vivez ! vivez encor !
Mes montagnes majestueuses
Valent bien mieux que tout votre or !
A leur cime glacée,
Mon cœur reconnaissant,
Traduisant ma pensée,
Dira toujours ce chant :

Ah !

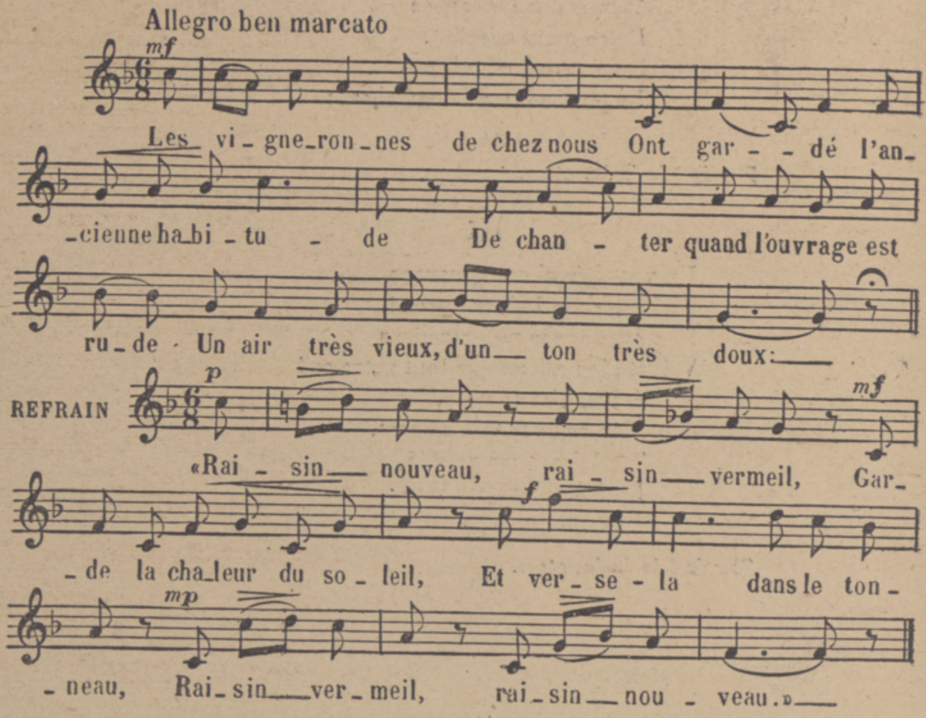
Tra la ï la la la, etc...

LA VENDANGE

RONDE

Poésie de
HENRI CHANTAVOINE

Musique de G. F.



I

Les vigneronnes de chez nous
Ont gardé l'ancienne habitude
De chanter, quand l'ouvrage est rude,
Un air très vieux, d'un ton très doux.

Refrain

II

On les entend sur le coteau,
De l'aube à la nuit, sans relâche,
Dire, pour alléger leur tâche,
Les vertus du raisin nouveau.

Refrain



« Les vigneronnes de chez nous... »

III

« Donne la joie aux braves gens
« Et l'espérance aux indigents ;
« A ceux qui pleurent, la gaîté ;
« A ceux qui souffrent, la santé »

Refrain

IV

Comme une louange au bon Dieu
Par qui toute vigne est bénie,
Cette rustique litanie
Monte gaîment vers le ciel bleu.

Refrain

V

Et s'envolant au bruit des voix,
Les grives, de raisin gourmandes,
Vont chanter les grappes friandes
Sur la lisière des grands bois.

REFRAIN

« Raisin nouveau, raisin vermeil,
« Garde la chaleur du soleil,
« Et verse-la dans le tonneau,
« Raisin vermeil, raisin nouveau. »

LA CHANSON DES POMMIERS

Poésie de
GEORGES LAFENESTRE

Musique de G. F.



I

Les gros pommiers sont bons vivants!
En val, en plaine, à tous les vents,
Sans pieux, ni treilles,
Ils poussent dru, les compagnons,
Coiffés, comme des champignons,
Sur les oreilles!

II

Un peu tordus, souvent nabots,
N'aimant pas à faire les beaux
En plate-bande,
C'est bien chez toi qu'ils sont heureux,
Terre fraîche aux grands clos herbeux,
Terre normande!

III

Là, s'arrondissant, se carrant,
Les pieds en plein foin odorant,
Hochant la tête,
Ces paysans, de père en fils,
Avec les hôtes du logis
Vivent en fête.

IV

Les premiers, ils saluent avril,
Pressés d'ouvrir, sous le grésil,
Leurs fleurs allègres.
Les derniers, ils croient aux hivers
Mûrissant tard et de travers
Leurs pommes aigres.

V

Et généreux jusques au bout,
Le feu, le boire, ils donnent tout
Aux fils des hommes.
C'est alors qu'ils sont triomphants,
Les gros pommiers, les bons enfants,
Pères des pommes!

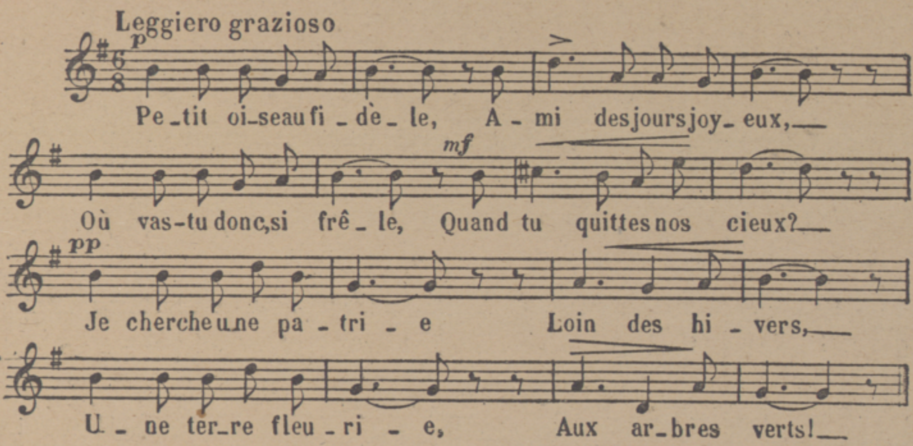


« Les premiers, ils saluent avril... »

CHANSON D'AUTOMNE

Poésie de
FRÉDÉRIC BATAILLE

Musique de G F



I

Petit oiseau fidèle,
Ami des jours joyeux,
Où vas-tu donc, si frêle,
Quand tu quittes nos cieux?
— Je cherche une patrie
  Loin des hivers,
Une terre fleurie,
  Aux arbres verts!

II

Papillon bleu qui voles
Dans les rayons dorés,
Où vont tes courses folles,
Quand tu quittes nos prés?
— Je cherche d'autres roses
  Sous le soleil,
Des fleurs toujours écloses
  A mon réveil!

III

Roses douces et pâles,
Qui tremblez au vallon,
Où volent vos pétales
Quand souffle l'aquilon?
— Ils cherchent la jeunesse
  En des jardins
Où le printemps renaisse
  Tous les matins.

Choix de poésies. — PAUL DUPONT.

LE PREMIER GIVRE

Poésie de
ARSÈNE HOUSSAYE

Musique de G. F



I

L'hiver est sorti de sa tombe,
Son linceul est dans le vallon;
Le dernier feuillage qui tombe
Est balancé par l'aquilon.

II

Nichés dans le trou d'un vieux saule,
Les hiboux aiguisent leur bec;
Le bûcheron, sur son épaule,
Emporte un morceau de bois sec.

III

La linotte a fui l'aubépine,
Le pinson n'a plus son rameau;
Le moineau va crier famine
Devant les portes du hameau.

IV

Le givre que sème la bise
Argente les bords du chemin;
A l'horizon la nue est grise :
C'est de la neige pour demain!

LA MORT DES FOUGÈRES

Poésie de
MAURICE ROLLINAT

Musique de G. F.



I

L'âme des fougères s'envole :
Plus de lézards entre les buis!
Et sur l'étang froid comme un puits
Plus de libellule frivole!
L'âme des fougères s'envole.

II

La feuille tourne et devient folle,
L'herbe songe aux bluets enfuis.
Plus de lézards entre les buis!
La feuille tourne et devient folle;
L'âme des fougères s'envole.

III

Les oiseaux perdent la parole;
Et par les jours et par les nuits,
Sur l'aile du vent plein d'ennuis,
Dans l'espace qui se désole,
L'âme des fougères s'envole

LA MORT D'UN MOINEAU

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



I

Le mur est noir, le nid est sombre;
Brisé, tel qu'un jour nous serons,
Le vieux moineau regarde l'ombre
Avec ses deux petits yeux ronds.
Le doux agonisant pépie,
Sur un ton vaguement plaintif;
Sa femelle s'est accroupie,
A ses côtés, l'air tout pensif.

II

Il a, sous sa poitrine creuse,
Replié ses pieds amaigris,
Et la chair de son cou, frileuse,
Se hérisse d'un duvet gris.
Hélas ! il n'a qu'un souffle grêle !
Son pauvre corps est devenu
Plus frêle que la coque frêle
D'où sort l'oiseau, chétif et nu.

III

Tout à coup, il étend son aile,
Ferme l'œil et meurt, effaré...
Pauvre moineau ! pauvre femelle !
Mon cœur en a presque pleuré.
Et pourtant, lorsque la Mort blême
Vient de son doigt glacer leurs os,
Que de vieux hommes n'ont pas même
Un lit comme les vieux oiseaux !



Un deuil au fond du bois.

BRUMAIRE

Paroles et Musique de G. F.



I

Brumaire est le mois sombre où les feuilles jaunies
S'étalent tristement sur le sol dépouillé,
Où les clartés du ciel par les brouillards ternies
Ne luisent qu'à demi sous l'horizon voilé (*bis*)

II

C'est le mois indécis où souffle la tempête,
Où croasse dans l'air le lugubre corbeau,
Où les dernières fleurs doivent courber la tête
Sous les flocons neigeux qui leur font un tombeau. (*bis*)

III

C'est le mois précurseur de l'hiver, saison dure
Où le pauvre sans feu frissonne sous son toit,
Où l'oiselet privé d'un dôme de verdure
Regarde aux arbres nus son berceau vide et froid. (*bis*)

IV

C'est le mois languissant où s'assoupit la terre,
Où se répand dans l'âme un invincible ennui,
Où le bois est muet, le vallon solitaire,
Où, devant l'aquilon, les jours sereins ont fui. (*bis*)

V

Mais c'est aussi le mois où, sortant d'un long rêve,
La Patrie à Coulmiers vit ses soldats vainqueurs.
Brumaire à nos douleurs ce jour-là faisant trêve,
En dépit de la neige ensoleilla nos cœurs ! (*bis*)



« Et n'auront plus tant froid aux mains... »

LE BON HIVER

Poésie de
CLOVIS HUGUES

Musique de G. F.



II

Les pauvres qui n'ont que des hardes
Pour se couvrir quand vient l'hiver,
Ne seront pas, dans les mansardes,
Forcés de trouver le bois cher.

III

Les gentils oiselets qu'assiège
Le froid, hostile aux nids futurs,
Pourront, sans redouter la neige,
Battre de l'aile au creux des murs.

IV

Les poètes, malgré décembre,
Feront tinter les rimes d'or,
Comme s'ils avaient dans leur chambre
Un blond rayon de messidor.

V

Les larves, sans être étouffées,
Attendront sous les durs sillons
Qu'avec la baguette des fées
Avril les change en papillons.

VI

Les enfants qui vont à l'école,
Tous les jours, par les grands chemins,
Chanteront mieux leur chanson folle,
Et n'auront plus tant froid aux mains.

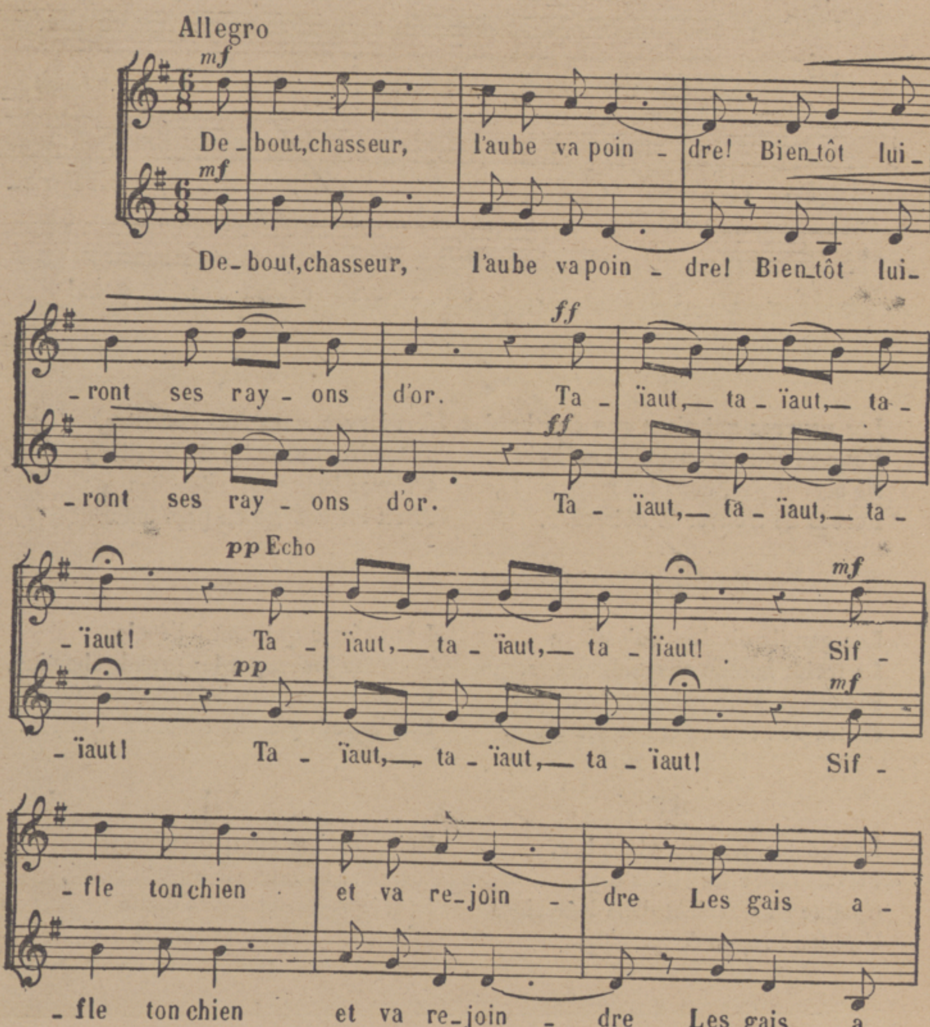
VII

Puis, Noël se mettant en route,
Viendra, bonhomme un peu cassé,
Et leur apportera sans doute
Plus de joujoux que l'an passé.

EN CHASSE!

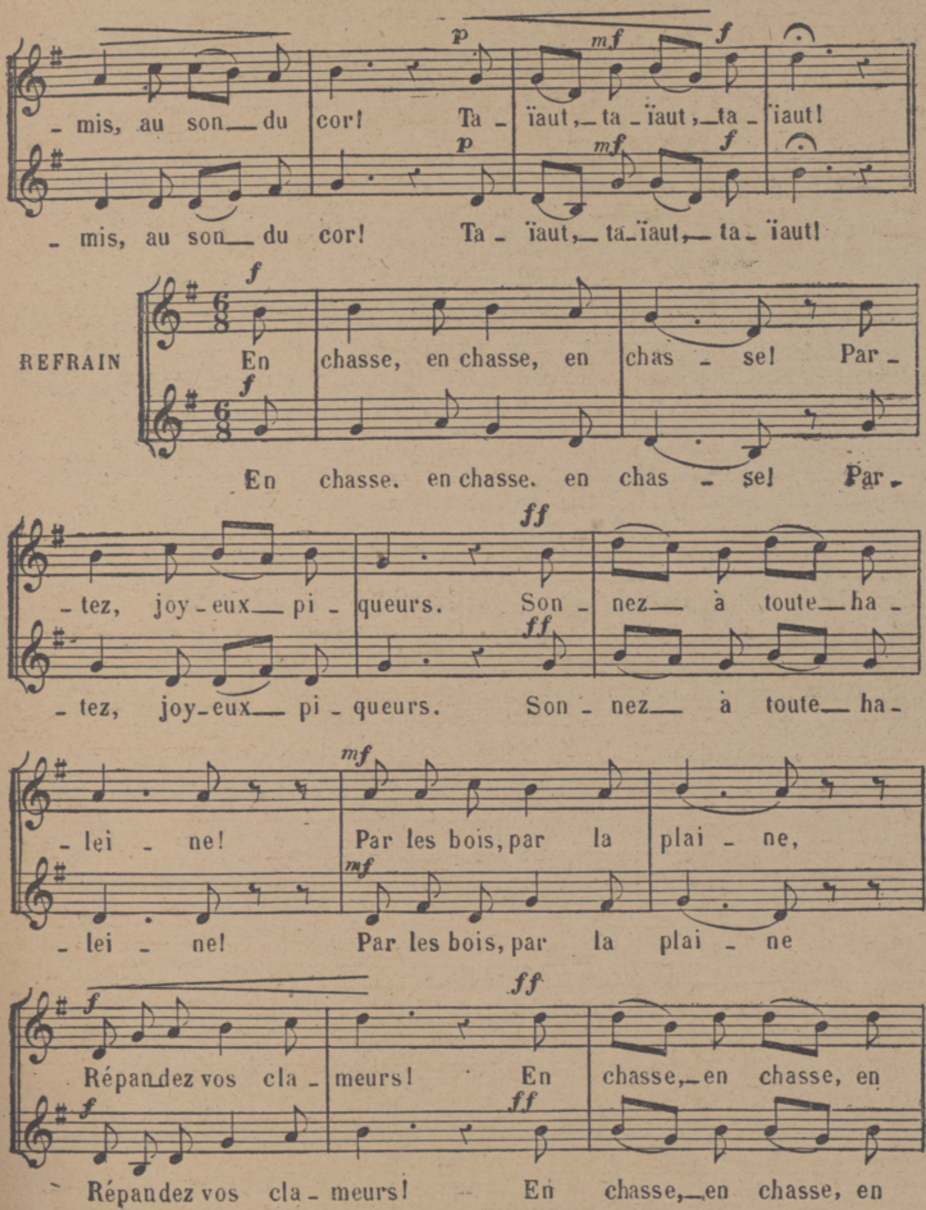
Poésie de
LÉON ÉCHÉGUT

Musique de G. F.





« Taïaut, taïaut, taïaut !... »


- mis, au son — du cor! Ta - ïaut, — ta - ïaut, — ta - ïaut!
- mis, au son — du cor! Ta - ïaut, — ta - ïaut, — ta - ïaut!
REFRAIN
En chasse, en chasse, en chas - se! Par -
En chasse. en chasse. en chas - se! Par -
- tez, joy - eux — pi - queurs. Son - nez — à toute — ha -
- tez, joy - eux — pi - queurs. Son - nez — à toute — ha -
- lei - ne! Par les bois, par la plai - ne,
- lei - ne! Par les bois, par la plai - ne
Répandez vos cla - meurs! En chasse, — en chasse, en
Répandez vos cla - meurs! En chasse, — en chasse, en



I

Debout, chasseur, l'aube va poindre !
Bientôt luiront ses rayons d'or.
Taïaut, taïaut, taïaut ! (*bis*)
Siffle ton chien et va rejoindre
Les gais amis, au son du cor !
Taïaut, taïaut, taïaut !

Refrain

II

L'oreille au guet, en bonne place,
Attends le cerf au fond du bois,
Taïaut, taïaut, taïaut ! (*bis*)
Et que ton plomb fendant l'espace
L'atteigne et le mette aux abois !
Taïaut, taïaut, taïaut !

Refrain

III

Par les sentiers, par la futaie,
Chasse toujours en franc luron,
Taïaut, taïaut, taïaut ! (*bis*)
Et que les lièvres ou la laie
Sous tes coups tombent à foison !
Taïaut, taïaut, taïaut !

Refrain

IV

Quand vibre l'hallali sonore,
Quand sont battus tous les buissons,
Taïaut, taïaut, taïaut ! (*bis*)
Chasseur, reviens vider l'amphore
Avec tes joyeux compagnons !
Taïaut, taïaut, taïaut !

Refrain

REFRAIN

En chasse, en chasse, en chasse !
Partez, joyeux piqueurs.
Sonnez à toute haleine !
Par les bois, par la plaine,
Répandez vos clameurs !
En chasse, en chasse, en chasse ! (*bis*)

V

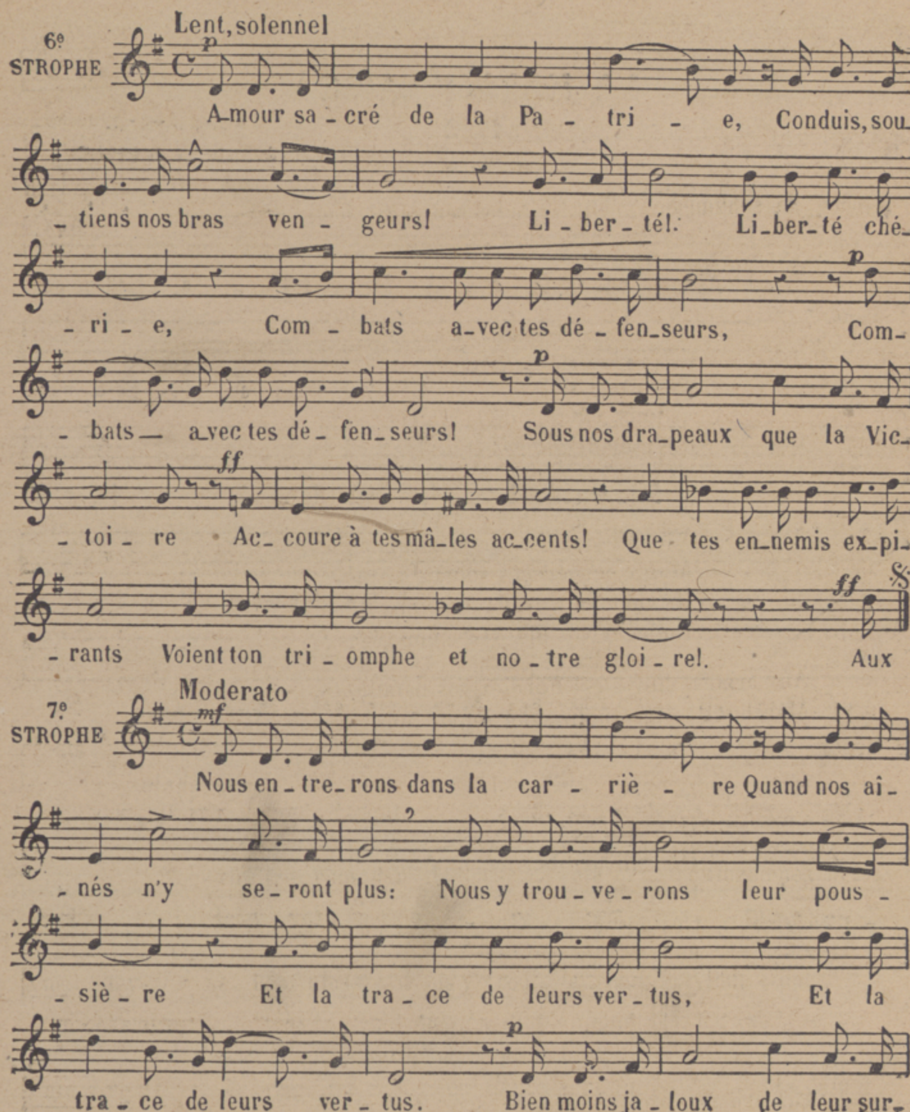
CHANTS NATIONAUX

LA MARSEILLAISE

1792

Paroles et Musique
de ROUGET de LISLE




Lent, solennel
6e STROPHE
A_mour sa_cré de la Pa_tri_e, Conduis, sou_
_tiens nos bras ven_geurs! Li_ber_té! Li_ber_té ché_
_ri_e, Com_bats a_vec tes dé_fen_seurs, Com_
bats a_vec tes dé_fen_seurs! Sous nos dra_peaux que la Vic_
_toi_re Ac_coure à tes mâ_les ac_cents! Que tes en_nemis ex_pi_
_rants Voient ton tri_omphe et no_tre gloi_re!. Aux
Moderato
7e STROPHE
Nous en_tre_rons dans la car_riè_re Quand nos aî_
_nés n'y se_ront plus: Nous y trou_ve_rons leur pous_
_siè_re Et la tra_ce de leurs ver_tus, Et la
tra_ce de leurs ver_tus. Bien moins ja_loux de leur sur_



I

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis*)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger vos fils, vos compagnes !

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons.
Marchons ! (*bis*) Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! } *bis*

II

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis*)
Français ! pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !...

Aux armes, citoyens ! *etc...*

III

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (*bis*)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient :
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !...

Aux armes, citoyens ! *etc...*

IV

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix. (*bis*)
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre !

Aux armes, citoyens ! *etc...*

V

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups.
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous. (*bis*)
Mais le despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère...

Aux armes, citoyens ! *etc...*

VI

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté ! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (*bis*)
Sous nos drapeaux, que la Victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes, citoyens ! *etc...*

VII

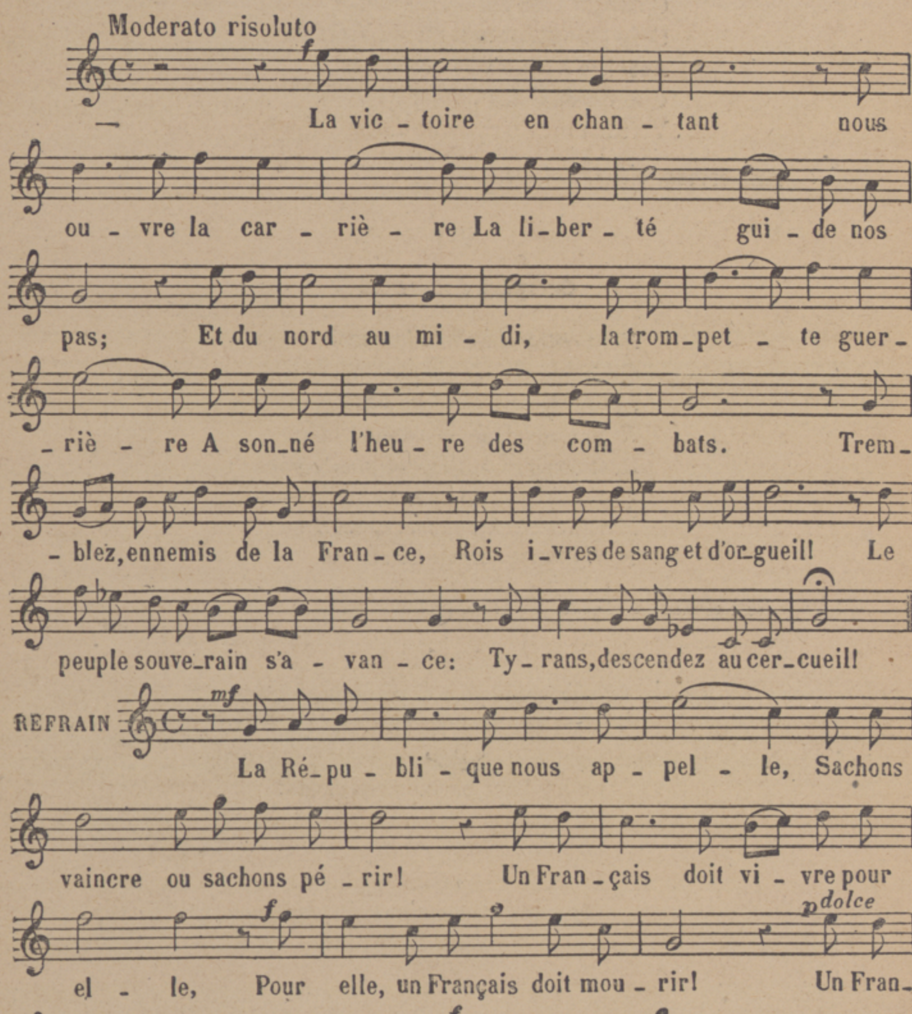
Couplet des enfants

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus :
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. (bis)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons. } *bis*
Marchons ! (*bis*) Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! }

LE CHANT DU DÉPART

Paroles de M. J. CHÉNIER — 1794 — Musique de MÉHUL.



I

Un député du peuple

La Victoire en chantant nous ouvre la carrière,
La liberté guide nos pas;
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil!

Refrain

II

Une mère de famille

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes :
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes;
C'est aux rois à verser des pleurs!
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers, elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la Patrie,
Elle est votre mère avant nous!

Refrain

III

Un vieillard

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous, au champ de Mars!
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards!
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus.

Refrain

IV

Un enfant

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu!
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie.
Qui meurt pour le peuple a vécu...
Vous êtes vaillants, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans!
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants...

Refrain

V

Une épouse

Partez, vaillants époux! Les combats sont vos fêtes.
Partez, modèles des guerriers!
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers!
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs!

Refrain

VI

Une jeune fille

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité!..

Refrain

VII

Les guerriers

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté!...

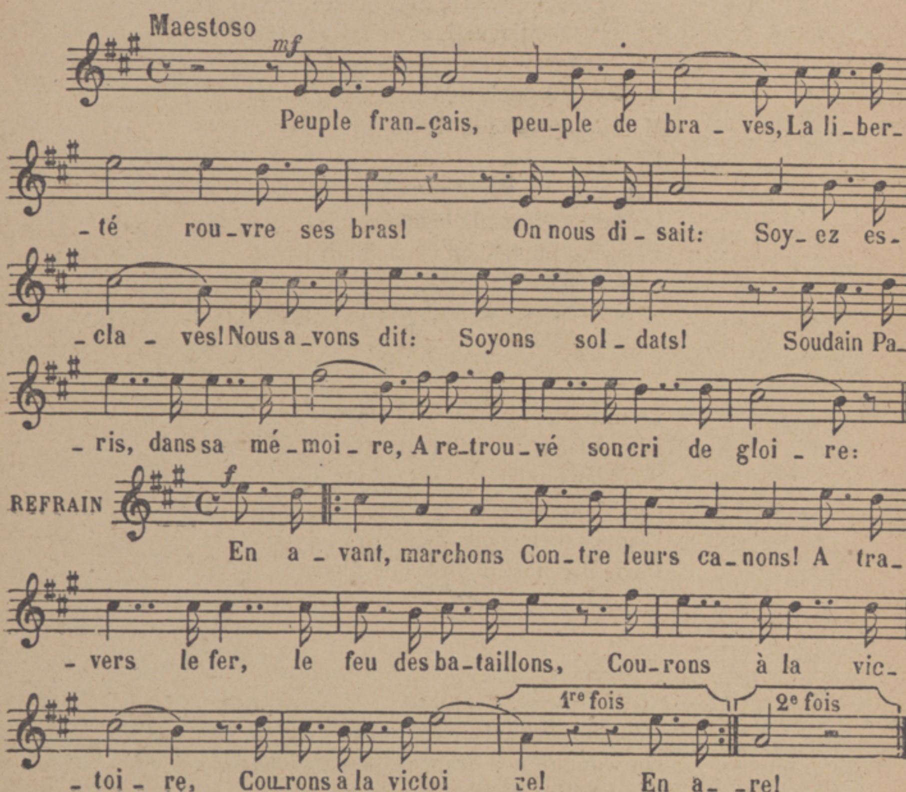
REFRAIN

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr!
Un Français doit vivre pour elle, } *bis*
Pour elle, un Français doit mourir! }

LA PARISIENNE

1830

Paroles et Musique
de CASIMIR DELAVIGNE



I

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras !
On nous disait : Soyez esclaves !
Nous avons dit : Soyons soldats !
Soudain Paris, dans sa mémoire,
A retrouvé son cri de gloire :

Refrain

REFRAIN

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)
} *bis*

II

Serrez vos rangs! qu'on se soutienne!
Marchons! chaque enfant de Paris,
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Refrain

III

La mitraille en vain nous dévore;
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets, voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Refrain

IV

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux mondes,
C'est La Fayette en cheveux blancs.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire.

Refrain

V

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Refrain

VI

Tambours, du convoi de nos frères,
Roulez le funèbre signal !
Et nous, de lauriers populaires,
Chargeons leur cercueil triomphal !
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire !

REFRAIN

Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts.
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire ! (*bis*)
} *bis*

LE CHŒUR DES GIRONDINS

1847

Paroles de A. MAQUET Musique de A VARNEY.



I

Par la voix du canon d'alarmes,
La France appelle ses enfants.
— Allons, dit le soldat, aux armes!
C'est ma mère, je la défends.

REFRAIN

Mourir pour la Patrie! (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. (*bis*)

II

Au seul bruit de sa délivrance,
Les nations brisent leurs fers;
Et le sang des fils de la France
Sert de rançon à l'univers.

Refrain

III

C'est à nous, mère, épouse, amante,
De donner, comme il plaît à Dieu,
La couronne au vainqueur qui chante,
Au martyr le baiser d'adieu

Refrain

TABLE

III. — LA PATRIE

IV. — LA NATURE

V. — CHANTS NATIONAUX

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.